

Contes et légendes de Grande- Bretagne

Clot,S.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

S. CLOT

CONTES ET LÉGENDES DE GRANDE-BRETAGNE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DE GRANDE-BRETAGNE

Par
S. Clot

Hors-texte de Gaston de Sainte-Croix
Lettrines et culs de lampe de Henri Dimpres
Éditions : NATHAN

AVERTISSEMENT

Il y a dans toutes les littératures un fonds vivace et charmant de vieux contes et de personnages légendaires qui enchantent les petits et gardent pour les grands l'attrait souriant des vieilles connaissances. Les enfances heureuses sont peuplées de merveilleux héros dont les aventures traditionnelles font partie du patrimoine national. On n'est Français qu'à moitié si l'on n'a pas, parmi ses familiers, Gargantua et la mère Gigogne, les Quatre Fils Aymon et maître Patelin, Geneviève de Brabant et Malbrough qui va-t-en guerre. Nous avons voulu présenter aux jeunes Français quelques-unes des figures amies que connaissent tous les petits Anglais. Ces histoires sont cachées d'ordinaire dans de gros volumes rébarbatifs, œuvres érudites de savants qualifiés, et peu de personnes les y vont chercher, intimidées par l'appareil scientifique qui en défend l'abord.

Pareil épouvantail n'est point à craindre ici. Aucune prétention historique, aucune rigueur de méthode. Nous ne voulons étudier ni le « folklore », ni l'âme celtique, ni le génie anglo-saxon. Notre intention n'est point de discuter les sources primitives, ni de déterminer la part des apports successifs de chaque couche d'envahisseurs. Que les histoires du roi Arthur aient une origine bretonne, qu'elles aient été contées des deux côtés du détroit, écrites dans l'une et l'autre langue, traduites, imitées, copiées, remaniées, développées et probablement dénaturées, pour se retrouver toutes dans l'œuvre de Malory au XV^e siècle, que nous importe ? Nous ne cherchons que les aventures groupées autour de la figure héroïque d'Arthur, en qui s'incarne l'idéal chevaleresque du moyen âge occidental.

Malgré notre ignorance voulue de ces questions d'origines, d'ailleurs si obscures, nous n'avons pu nous résoudre à faire entrer dans le cadre des Légendes de Grande-Bretagne toutes les légendes étrangères que l'Angleterre s'est appropriée et qu'elle seule à rendues célèbres. Qui de nous connaîtrait la fin tragique de Roméo et de Juliette ou la jalouse fureur d'Othello, si Shakespeare n'avait tiré d'obscur contes italiens, d'une banalité de faits divers, deux admirables et puissants drames ? Néanmoins, nous les avons délibérément écartés de notre recueil, comme ayant fourni à l'imagination de Shakespeare une trame par trop exotique.

C'est dire que ceux qui l'y chercheront trouveront ici un plan, plus réel, il

est vrai, qu'apparent ; nous avons voulu présenter des légendes bien nationales dans un ordre approximativement chronologique. Les premiers contes du volume, le très ancien et presque mythique Taliesin, Pryderi rude et obscur, la Dame de la Fontaine, rendue si familière aux lecteurs français par la charmante version de Chrestien de Troyes, et la Quête des Sept Champions, d'une fantaisie si imprévue, sont indiscutablement d'origine celtique. On y retrouve la magie et les métamorphoses de la tradition païenne et, à travers tous les remaniements, ils ont gardé à peu près intactes la sauvagerie primitive, l'obscurité mystérieuse, l'allure fantastique des anciens temps.

Les contes qui se rattachent à Arthur et à la Table Ronde sont de nature plus complexe. La légende ancienne y transparait seulement, déjà obscurcie, dans les versions profondément remaniées dont nous nous sommes servi. Le même roi Arthur, bon enfant et un peu rustre, qui, dans la Dame de la Fontaine, s'endort si naïvement sur son siège de roseaux en attendant le dîner, est devenu le souverain courtois, d'une chevalerie raffinée ; si bien qu'il est demeuré le modèle du gentleman chrétien. Et lorsque Tennyson, le poète lauréat de l'ère victorienne, voulut trouver la parfaite expression de l'idéal de son temps, il n'eut qu'à jeter sur les vieux récits du Mabinogion et de Thomas Malory la parure de sa poésie, pour faire à nouveau d'Arthur et de ses compagnons les parfaits héros anglais dont révèrent toutes les jeunes filles. Il nous faut ici avouer que nous n'avons pu résister à la tentation d'emprunter à Tennyson quelques détails charmants, qui colorent et qui étoffent le récit médiéval, tout en faits, un peu grêle, un peu bref que l'art somptueux et mystique des Burne-Jones, des Watts et des Rossetti vient, de son côté, éclairer et illustrer.

Avec les aventures des « Outlaws » nous touchons la vie historique de l'Angleterre. Au temps de la domination normande, la tradition saxonne est gardée par les hommes libres de la forêt, enfants gâtés d'un peuple opprimé qui trouvait sa revanche dans les ballades alertes et narquoises, où le vainqueur, raillé et battu, n'avait jamais les rieurs de son côté.

C'est cette société féodale de vainqueurs normands et de vaincus saxons, de chevaliers, de bourgeois et d'artisans, que nous avons voulu montrer en résumant les contes de Cantorbéry et en octroyant une si large place à la galerie de portraits qui en forme le prologue. Il n'est pas sans intérêt de connaître la physionomie, le costume, l'allure et les manières des braves gens qui, au XVI^e siècle, tâchaient d'oublier la longueur de la route en contant et en écoutant des histoires ; tels des touristes contemporains qui, les jours de mauvais temps, dans le hall de l'hôtel, discutent interminablement les nouvelles que leur apportent les journaux du matin, autour de leur café quotidien.

Dans un second volume nous étudierons les légendes shakespeariennes.

CONTES GALLOIS

Taliesin

COMMENT LA SORCIÈRE CARIDWEN FIT UN CHARME
ET CE QUI S'ENSUIVIT



U temps de la jeunesse du roi Arthur et avant qu'il eût fondé l'Ordre de la Table Ronde vivaient à Penlyn, dans le Pays de Galles, un homme de race noble, qui se nommait Tegide Vael, et sa femme Caridwen. Et croyez bien que, si je pouvais leur donner des noms plus aisés à dire et plus plaisants à entendre, vous ne seriez point forcés de vous rappeler ces syllabes barbares. Mais cela vous fera d'autant mieux souvenir que les Gallois parlaient et parlent encore une langue bizarre et incompréhensible qui ressemble en tous points au bas-breton et qui a toujours employé un nombre considérable de consonnes avec le minimum de voyelles.

Aussi ne vous dirai-je pas le nom de leurs trois enfants. Qu'il vous suffise de savoir qu'ils avaient une fille belle comme le jour, et deux fils. L'un n'a jamais fait beaucoup parler de lui, mais l'autre est demeuré célèbre à cause d'une laideur vraiment extraordinaire qui, beaucoup plus tard d'ailleurs, lui valut d'avoir la vie sauve dans un combat sanglant. Mais ceci est une autre histoire. Nous n'en sommes encore qu'au temps de sa jeunesse, et sa mère Caridwen, qui était une

puissante magicienne, résolut de lui conférer un savoir et des mérites hors de pair pour le dédommager de sa laideur et lui permettre d'occuper un rang honorable parmi les hommes de noble lignage.

Elle décida donc d'apprêter la chaudière de l'inspiration et de la Science et de distiller pour son fils trois gouttes d'un élixir précieux qui lui donnerait connaissance des mystères de l'avenir et des secrets du monde entier. Et, le mélange devant bouillir sans cesse une minute pendant un an et un jour, elle chargea Gwion, fils de Greang, de veiller sur la chaudière et d'en agiter sans cesse le contenu, et un aveugle nommé Morda d'allumer et de surveiller le feu, afin que le philtre jamais ne cessât de bouillir. Elle-même, aux heures favorables que lui enseignaient le cours des planètes et les grimoires des astrologues, cueillait tous les jours les simples qui produisent les charmes et prononçait les incantations nécessaires.

Mais un jour, vers la fin de l'année prévue, trois gouttes de la liqueur magique tombèrent sur le doigt de Gwion chargé de la surveiller. Parce qu'elles le brûlaient, il porta vivement ses doigts à sa bouche, et, dès qu'il eut goûté l'élixir merveilleux, il fut capable de prévoir tout ce qui devait arriver : il vit que son premier souci devait être de se garder des méchantes visées de Caridwen, car la jalouse magicienne, craignant qu'il n'eût vu quelles herbes et quels sucs elle avait jetés dans la chaudière fatidique, avait dessein de le mettre à mort aussitôt son œuvre achevée. Aussi s'enfuit-il vers son pays, laissant le chaudron éclater et répandre tout son contenu empoisonné dans le ruisseau, qui, aujourd'hui encore, s'appelle le Poison des Chevaux de Gwyddno, et cela seul vous prouve combien toute cette histoire est vraie.

Bientôt Caridwen revint, et son courroux fut grand quand elle vit le désastre et que le labeur de toute une année était perdu. Elle se mit à la poursuite de Gwion qui bien vite se changea en lièvre. Elle devint aussitôt lévrier et lui coupa la retraite. Il détala vers la rivière et se fit poisson ; sur quoi elle le pourchassa entre deux eaux sous la forme d'une loutre ; tant qu'il fut obligé de devenir oiseau et de s'envoler à tire-d'aile dans les airs. Mais elle se mua en épervier et allait fondre sur lui, quand il aperçut sur une aire un tas de blé et s'y blottit changé en grain au milieu des autres. Elle devint alors une poule noire à grosse crête et se mit à picorer le blé et à l'éparpiller de tous côtés à grands coups de ses longues pattes. Finalement, elle le découvrit et allait l'avaler quand Gwion se changea en un petit enfant si beau que Caridwen n'eut pas le cœur de le tuer, mais se contenta de l'enclorre en un sac de cuir et de le jeter dans la rivière qui passait près du château de Gwyddno. Et ceci advint le vingt-neuvième jour d'avril.

Et maintenant souffrez en bonne patience que j'arrête un instant cette histoire pour vous prévenir qu'elle a été trouvée à l'état de

fragment inachevé et que vous devez renoncer, dès à présent, à jamais savoir ce qu'il advint de Caridwen et de son laidéron de fils, car plus n'en ouïrez parler.

Revenons à Gwyddno à qui appartenait ce château. Depuis déjà longtemps, il n'avait pas de chance. De tous les vastes domaines dont il avait été le maître, il ne lui restait qu'un vieux manoir, la rivière et le vivier, où il avait le droit de pêcher. On y prenait pour cent marcs d'or de poisson, chaque année, la veille du 1^{er} mai. Mais il avait possédé seize grandes et riches cités fortifiées, les plus belles et les plus vastes du Pays de Galles, où vivait une population industrielle et florissante. Tout ce pays est maintenant submergé par la mer, et c'est la baie de Cardigan ; car, du vivant même de Gwyddno, par suite de sa négligence et de son ivrognerie, les digues qui protégeaient les terres contre les flots s'étaient rompues et toute la contrée avait été engloutie. Et jamais Gwyddno n'avait pu oublier la clameur désespérée qui était montée de la mer, s'élevant au-dessus du fracas des vagues. Il reste encore un court poème, composé par lui, où il se reproche, d'une façon déchirante, son intempérance et son oubli d'un moment :

Un cri vient de la mer et m'éveille la nuit.
Un cri vient de la mer et surmonte le vent.
Un cri de la mer me chasse de mon lit.
Après la débauche, vient le châtement.
Après l'orgie vient la mort éternelle.

COMMENT ELPHIN ALLA À LA PÊCHE ET DE SA TROUVAILLE

Gwyddno n'avait qu'un fils, nommé Elphin ; le plus malchanceux des jouvenceaux et le plus besogneux, il se croyait né sous une mauvaise étoile, ce qui chagrinait fort son père. Aussi lui avait-il octroyé cette année-là le droit de pêcher dans le vivier, pour voir si la fortune le servirait et lui donnerait de quoi s'établir dans le monde.

Or, le lendemain, quand Elphin voulut regarder dans les nasses, il ne vit rien qu'un gros sac de cuir qui était resté accroché à l'un des piquets. Un des pêcheurs lui dit :

« Tu as porté malheur au vivier, car tous les ans nous faisons bonne pêche. Nous voilà loin des cent marcs accoutumés !

— Peut-être, dit Elphin, y a-t-il dans ce sac pour plus de cent marcs. »

Et l'ayant tiré, puis ouvert, ils virent le front de l'enfant, et l'un des hommes s'écria : « Taliesin ! » ce qui, dans la langue du temps et du pays, signifiait : Front radieux.

« Qu'il ait nom Taliesin », dit alors Elphin, prenant l'enfant dans ses bras et l'installant commodément sur son cheval, tout en déplorant son infortune. Puis il prit, le cœur lourd, le chemin du château, ayant toutefois bien soin de modérer le pas de sa monture afin de ne pas blesser le petit. Bientôt Taliesin éleva la voix et chanta une Consolation et une Prophétie, son premier poème, où il annonçait à Elphin qu'il serait en butte à bien des moqueries, au sujet de sa mauvaise chance, et même à bien des malheurs, mais que lui, Taliesin, lui viendrait en aide ; il lui conta aussi les aventures qui avaient précédé sa métamorphose et bientôt ils arrivèrent au château.

Gwyddno, naturellement curieux de connaître le résultat de la pêche annuelle, questionna Elphin qui répondit :

« Ce que nous avons trouvé vaut mieux que le plus beau poisson.

— Qu'est-ce donc ? demanda Gwyddno.

— Un barde, répondit Elphin en montrant Taliesin.

Et Gwyddno :

— Peux-tu donc parler, toi qui es si petit ? »

Et Taliesin riposta : « Je sais mieux répondre aux questions que tu ne sais les poser. »

— Eh bien ! nous écoutons, montre-nous ce que tu sais. »

Et Taliesin chanta aussitôt une belle chanson, invoquant Dieu le Père, et le fils de Marie, si bien que tous les assistants furent édifiés.

Puis Elphin confia sa trouvaille à son épouse qui s'en occupa tendrement. Et depuis cette heure, sa fortune s'accrut et grandit de jour en jour, ainsi que sa faveur auprès du roi son oncle, Gwynedd, qui habitait au château de Deganwy.

Or, un beau jour, aux approches de Noël, les gens de la cour se mirent à louer sans mesure le roi, et sa force, et sa beauté et sa douceur. Ils ajoutaient qu'il avait reçu du Ciel un don incomparable : c'était la beauté, la grâce, la sagesse et la modestie de sa reine dont la vertu surpassait celle de toutes les femmes et filles du royaume.

« Et, ajoutaient-ils, qui donc possède des chevaux et des lévriers plus agiles, ou des bardes plus sages et plus fameux que Gwynedd notre roi ! »

Sachez qu'alors les bardes étaient en grande faveur auprès des puissants ; car nul ne pouvait tenir le rôle de barde ou de héraut d'armes, à moins d'être versé en mainte science : l'héraldique, la généalogie, les exploits des rois et des princes, les propos concernant les pays étrangers, et les antiquités du royaume, et surtout les annales des nobles familles ; et ils devaient toujours être prêts à répondre en diverses langues : la latine, la française, la galloise et l'anglaise.

C'étaient aussi de grands chroniqueurs, et ils étaient experts dans l'art de tourner les vers et de composer des énigmes dans chacune de ces langues. Or, de ces bardes, il y en avait vingt-quatre au palais de Gwynedd.

Lorsqu'ils eurent fini de louer le roi et ses possessions, Elphin parla de la sorte :

« En vérité, nul autre qu'un roi ne peut rivaliser avec un roi ; mais, s'il n'était pas roi, je dirais que ma femme est aussi vertueuse qu'autre dame du pays, et que je possède un barde plus subtil que tous les bardes du roi. »

Ces imprudentes paroles furent bientôt rapportées au roi qui se courrouça et fit jeter Elphin en dure prison, jusqu'à ce qu'il eût prouvé la vertu de sa femme et la sagesse de son barde. On lui mit aux pieds une lourde chaîne (même qu'elle était d'argent, parce qu'Elphin était de sang royal), et le roi expédia son fils Rhun au manoir d'Elphin, afin qu'il s'enquît de la conduite et de la vertu de la châtelaine. Et Rhun partit, bien décidé à faire un aussi mauvais rapport qu'il se pourrait.

COMMENT TALIESIN SAUVA ELPHIN SON MAÎTRE DE BIEN DES MÉSAVENTURES

Par bonheur, Taliesin découvrit à sa maîtresse les projets du mauvais traître ; aussi fit-elle revêtir à une des filles de cuisine ses vêtements ordinaires, chargea ses mains d'anneaux et son cou de colliers, et se dissimula elle-même parmi les femmes qui entouraient la nouvelle châtelaine.

Sous ce déguisement, elles s'assirent à la table du souper et, au milieu du repas, Rhun survint tout à coup ; il fut reçu avec empressement par les serviteurs, car tous le connaissaient et se réjouissaient du bon tour qui se préparait. Ils le conduisirent devant leur maîtresse, et la fille de cuisine débita de son mieux les compliments de bienvenue, le fit asseoir à sa droite et l'invita à souper. Et Rhun fit si bien que la pauvre fille s'enivra et s'endormit ; mais l'histoire dit qu'il avait versé dans sa boisson une poudre qui la fit tomber dans un profond sommeil ; il en profita pour lui couper le petit doigt où elle portait l'anneau qu'Elphin avait confié à sa femme en partant. Après quoi, Rhun retourna vers le roi, avec le doigt et l'anneau qu'il rapportait comme preuve de l'intempérance et de la grossièreté de son hôtesse.

Grandement réjoui à l'idée d'humilier si aisément Elphin, Gwynedd le fit sortir de sa prison et comparaître devant les seigneurs assemblés.

Il lui conta l'épreuve et lui montra le doigt et l'anneau révélateurs. Mais Elphin, ayant médité quelques instants, dit :

« Ô puissant roi, je ne saurais renier mon anneau, car il est connu de plusieurs ; mais je soutiens que le doigt auquel il est passé n'a jamais appartenu à la main de ma femme et voici, en vérité, les trois raisons qui le prouvent. La première est que jamais cet anneau n'a pu rester même au pouce de ma femme sans être retenu par une autre bague, tant elle a la main délicate, tandis que chacun peut voir qu'il a été difficile de lui faire franchir la jointure de ce doigt grossier. La deuxième raison, c'est que je n'ai jamais vu ma femme, depuis que je la connais, laisser passer un samedi sans rogner soigneusement ses ongles avant de se coucher ; or, vous pouvez voir que l'ongle de ce doigt n'a pas été rogné depuis un mois au moins. La troisième raison, c'est que la main à laquelle appartient ce doigt a pétri de la pâte il y a moins de trois jours, et je puis vous assurer que, depuis notre mariage, ma femme n'a jamais pétri. Voilà ! »

Le roi, fort courroucé, renvoya Elphin dans son cachot, disant qu'il ne serait relâché qu'après avoir prouvé ses dires au sujet de son barde.

Cependant l'épouse d'Elphin était restée dans sa demeure toute réconfortée, car le barde lui avait promis qu'il irait lui-même délivrer son maître et confondre ses ennemis. Il partit bientôt pour la cour et arriva un jour de grande fête où le roi tenait cour plénière. C'était l'heure du dîner ; il entra dans la salle et se blottit dans un coin, près du lieu où les bardes et les ménestrels avaient accoutumé d'être, prêts à chanter, à réciter, et à jouer de leurs instruments, pour obéir à leur seigneur, et aussi, suivant leur coutume, à quémander ses largesses. Comme ils montaient les degrés de la salle pour s'incliner bien bas devant Gwynedd avant de chanter la gloire et la puissance du roi, Taliesin les regarda en faisant une petite moue et en sifflant entre ses dents : « Fu, fu, fuiit » ! Et, quand les bardes voulurent ouvrir la bouche, ils furent tout juste capables de faire des grimaces devant le roi, et de siffler entre leurs lèvres : « Fu, fu, fuiit ! »

Le roi ébahi crut qu'ils étaient troublés et leur fit dire par un baron de reprendre leurs esprits et de se ressaisir : mais ils continuèrent de plus belle ; aussi, le roi, pensant qu'ils avaient bu plus que de raison ou qu'ils se moquaient de lui, leur ordonna de quitter la salle. Alors le plus vieux des bardes se prosterna devant Gwynedd, disant qu'ils étaient tous sous l'influence d'un esprit malin assis dans le coin le plus obscur de la stalle sous la forme d'un jeune enfant.

Aussitôt Gwynedd donna l'ordre qu'on amenât devant lui Taliesin et le questionna. Et le barde-enfant répondit par des chants si doux et des poèmes si magnifiques que le roi fut bien obligé de convenir qu'il surpassait les chanteurs de la cour. D'autant plus que, s'étant approché de la porte à la fin d'un de ses chants, il fit naître un vent si violent

que le roi et les nobles crurent un instant que le château allait s'écrouler. Gwynedd fit alors amener Elphin devant lui et là, en présence de tous, Taliesin chanta une petite strophe, une seule :

C'est moi, Taliesin,
Chef des bardes du couchant,
Et je délivrerai Elphin
Du poids de ses chaînes.

Et les grosses chaînes d'argent se rompirent, laissant Elphin libre.

Le roi plein d'admiration demanda à Taliesin de lever le sortilège qui pesait sur ses bardes, et Taliesin y consentit. Puis il amena la femme d'Elphin devant Gwynedd et elle lui fit voir ses deux mains intactes. Après quoi, il nous est permis de supposer qu'il continua à protéger son maître, mais le vieux manuscrit où nous trouvons cette histoire s'arrête là.

(D'après la légende galloise de Taliesin, d'origine très ancienne.)



Pryderi, fils de Pwyll

COMMENT PWYLL DUT RENONCER À ÉPOUSER RHIANNON
LE JOUR MÊME OÙ CELLE-CI LUI AVAIT ACCORDÉ SA MAIN



'ÉTAIT au temps où le prince Pwyll régnait à Narberth, et il avait déjà eu bien des aventures que les vieux poètes gallois prennent plaisir à conter : ainsi, il avait pris pendant un an et un jour l'aspect de Arawn, roi d'Annun, et avait vécu tout ce temps dans le palais de celui-ci, afin de le débarrasser d'un ennemi dangereux, qu'il avait déconfit en un combat singulier dont tous les habitants gardèrent souvenir pendant de longues années. Mais ceci est une autre histoire, et nous conterons seulement comment Pwyll épousa Rhiannon, et la naissance de Pryderi, leur fils, dont le nom signifie Inquiétude.

Pwyll avait un jour quitté son château de Narberth, et suivi de ses barons avait gagné un mamelon qui dominait le palais. « Seigneur, lui dit un des chevaliers, saviez-vous que tout homme qui s'assied sur ce mamelon ne le quittera pas sans avoir reçu coup ou blessure, ou encore sans avoir vu des choses merveilleuses. » À quoi le prince répondit : « Je ne crains ni coups ni blessures au milieu de tant d'hommes valeureux ; mais je serai content de voir les choses merveilleuses. Je m'y assoirai donc volontiers. »

Et il prit place. Aussitôt, il aperçut une dame montée sur un destrier de grande taille et vêtue d'un manteau qui brillait comme de l'or ; elle semblait s'approcher du monticule au pas lent de sa monture : « Y a-t-il parmi vous, dit Pwyll, quelqu'un qui connaisse cette noble dame ? » Personne ne put dire au prince qui elle était. « Que l'un de vous aille à sa rencontre, ordonna-t-il alors, et lui demande ce qu'elle désire. » Et un page se leva et alla jusqu'à la route ; mais elle passa devant lui et continua son chemin ; il la suivit aussi vite qu'il le put, car il était à

pied ; mais elle s'éloignait de lui à tous les pas, et cependant sa monture continuait à aller du même train lent et tranquille.

Le page revint tout hors d'haleine en disant qu'il était impossible d'atteindre la dame ; mais Pwyll lui ordonna de prendre au palais un cheval rapide et de la suivre, ce qu'il fit sans perdre de temps. Il arriva ainsi dans la plaine et donna de l'éperon ; mais plus il pressait son cheval, et plus la distance entre la dame et lui augmentait ; et néanmoins elle ne semblait pas avoir changé d'allure. À la fin, le page fut forcé d'arrêter son cheval et de retourner sur ses pas. Quand il rendit compte de sa mission au prince, celui-ci dit : « En vérité, il doit y avoir là-dessous quelque mystère. Retournons au palais et nous reviendrons ici demain. »

Le jour suivant, Pwyll demanda à ses barons, quand le repas fut achevé : « Quels sont ceux d'entre vous qui étaient avec moi hier sur le mamelon derrière le palais ? Qu'ils m'accompagnent aujourd'hui, qu'on selle mon meilleur destrier et qu'on l'amène sur la route. » Et ils retournèrent tous s'asseoir sur le monticule, et, quand la dame arriva par la même route que la veille, Pwyll sauta en selle et la suivit. Il s'imaginait qu'il la rejoindrait en deux bonds ; mais, bien qu'il éperonnât sa bête, il voyait s'éloigner la dame de plus en plus. Enfin, il s'écria : « Ô noble dame, au nom de celui que vous aimez, arrêtez-vous ! – Bien volontiers, répondit la dame, et il eût mieux valu pour votre cheval que vous le demandiez plus tôt, mais je suis heureuse de vous voir. » Et, tout en parlant, elle releva son voile et laissa voir à Pwyll un visage qu'il trouva plus beau que celui de toutes les femmes qu'il avait jamais vues. « Dame, dit-il, voulez-vous me dire qui vous êtes et quel est votre désir ? – Mon but, dit-elle aussitôt, était de vous rencontrer et de vous demander aide. Je suis Rhiannon. Mon père Heveydd veut m'imposer un époux contre ma volonté. Mais j'ai refusé de l'agréer par amour pour vous, et, si vous me refusez, je ne me marierai jamais. Et je suis venue jusqu'ici pour quérir une réponse. – Par le ciel ! s'écria Pwyll, ma réponse, la voici. Si je pouvais choisir parmi toutes les nobles dames et demoiselles du monde entier, c'est vous que je prendrais. – Alors, dit la dame, vous me viendrez voir dans une année, jour pour jour, au palais de Heveydd. Et je ferai préparer un festin pour votre arrivée. »

Ainsi ils se séparèrent, et Pwyll revint vers ses barons ; et, toutes les fois qu'ils le questionnaient au sujet de la dame mystérieuse, il détournait la conversation sans répondre. Lorsque l'année fut écoulée, il arma cent chevaliers qui l'accompagnèrent jusqu'au palais d'Heveydd. Et il y fut reçu avec beaucoup de joie, et beaucoup de fêtes et de courtoisie.

La grande salle était bien jonchée et toute tendue de courtines de soie, quand ils entrèrent pour souper. Et Pwyll était assis entre

Heveydd et Rhiannon, sa fille, et tous les autres suivant leur rang. Et ils festoyèrent et devisèrent, et, à la fin du repas, un homme jeune, élancé, à la chevelure blonde et à l'allure hautaine, monta les degrés de la salle, et salua Pwyll et ses compagnons en disant : « Je viens en suppliant et veux te présenter une requête. Le puis-je ? – Quelle que soit, dit imprudemment Pwyll, la faveur que tu me demanderas, je ferai tout au monde pour te l'octroyer. – Ah ! s'écria Rhiannon, pourquoi as-tu fait cette promesse ? » Et le jeune chevalier protesta : « Il l'a faite devant tous ces nobles assemblés. Il ne saurait y manquer. – Que demandes-tu donc ? dit Pwyll un peu inquiet. – Celle que tu dois épouser, dit le jeune homme, est celle que j'aime. Je suis venu te demander de prendre ta place au mariage et au banquet qui est préparé ! »

Et, comme Pwyll se taisait, Rhiannon dit avec humeur : « Tu peux bien te taire à présent, car tu as fait assez mauvais usage de ta langue, il n'y a qu'un instant !

— Dame, dit Pwyll, honteux, comment aurais-je su ce qu'il voulait et qui il était ? – C'est, dit-elle, Gaul, fils de Clud, homme d'une grande puissance et d'une grande richesse, et maintenant tu dois me céder à lui, à cause de ta promesse. Mais je ferai de telle sorte que je ne serai jamais sa femme. – Comment cela se pourra-t-il, demanda Pwyll, n'ai-je pas promis ? »

COMMENT, PAR UNE RUSE DE RHIANNON, LE MARIAGE PUT S'ACCOMPLIR

« Voici, dit-elle. Je te donnerai tout à l'heure un petit sac que tu conserveras avec soin. Gaul t'invitera aux fêtes du mariage et au banquet, et tu promettras d'être présent. Je m'engagerai à devenir son épouse dans une année, et tu viendras ici, apportant le sac avec toi, et suivi de tes cent chevaliers que tu cacheras là-bas dans le verger. Puis tu entreras dans la grande salle vêtu de haillons, ne demandant pour toute faveur qu'un peu de nourriture pour emplir ton sac. Et, quand on devrait y verser toutes les viandes et toutes les boissons du pays, je te déclare qu'il ne s'emplira pas. Tu diras alors qu'il ne sera plein que si un homme de haute naissance en presse le contenu de ses deux pieds en disant : « Tu as ta suffisance là-dedans. » Je persuaderai Gaul de le faire et tu glisseras aussitôt le sac jusque par-dessus sa tête et tu lieras bien fort les courroies. Puis tu sonneras de ton cor et tes chevaliers envahiront le château. »

Cependant Gaul disait : « Il est équitable que tu donnes, dès à

présent, une réponse à ma requête. » Et Pwyll répondit : « Je t'accorderai donc tout ce qu'il est en mon pouvoir de t'accorder. – Mais, interrompit Rhiannon, le banquet que voici a été préparé pour les hommes qui accompagnaient le prince Pwyll, et pour notre maison, et nos guerriers et nos barons. Je ne souffrirai pas qu'ils en soient privés. Dans un an d'ici, un autre festin sera préparé pour toi dans ce palais, et ce jour-là je deviendrai ton épouse. »

Alors Gaul s'en retourna dans son pays, et Pwyll aussi s'en fut au pays de Dyved. Et l'année se passa, et le jour du festin au palais de Heveydd arriva.

Et Gaul, fils de Clud, revint au palais et fut reçu avec de grandes réjouissances ; mais Pwyll resta dans le verger avec ses cent chevaliers, ainsi que Rhiannon le lui avait ordonné. Et il était vêtu d'habits grossiers et déchirés, et portait à ses pieds de lourds souliers. Et, quand le dîner fut presque fini, il entra dans la grande salle et salua bien bas Gaul et la compagnie, en disant : « Seigneur, j'ai une faveur à te demander. – Sois le bienvenu, dit aussitôt Gaul, et si ta requête est juste, elle te sera accordée. – Seul le besoin me pousse, répondit Pwyll ; je voudrais que le petit sac que tu vois là soit rempli de nourriture. – Qu'à cela ne tienne. Holà, qu'on apporte de quoi le garnir. » Les serviteurs se levèrent, et se mirent en devoir d'obéir ; mais ils avaient beau verser grande foison de choses dans le sac, ils n'étaient jamais près de l'emplir. Alors, Gaul : « Ton sac sera-t-il jamais plein ? » – Non, dit Pwyll, pas avant qu'un homme bien né, et qui possède des domaines et des richesses, en presse de ses deux pieds le contenu en disant : « Tu as ta suffisance là-dedans. » Alors Rhiannon dit à Gaul : « Lève-toi et essaie. » Il se leva donc, et mit ses deux pieds dans le sac. Aussitôt Pwyll le fit glisser par-dessus ses épaules, jusqu'au-dessus de sa tête, et lia fortement les courroies ; puis il sonna du cor et ses chevaliers envahirent le palais, se saisirent des gardes de la maison de Gaul, et les jetèrent en prison. Pwyll se dépouilla de ses habits déchirés et de ses vieux souliers, et, quand ses chevaliers revinrent, chacun frappa à grands horions sur le sac en disant : « Qu'y a-t-il là-dedans ? » – « Un blaireau », répondaient les autres. Et ils s'amuserent tous de cette manière pendant quelque temps.

Mais à la fin, Gaul dit : « Seigneur, veuillez entendre raison, car, à la vérité, je ne mérite pas d'être tué comme une bête dans un sac. » Et Heveydd, le père de Rhiannon, reprit : « Il dit vrai ; écoute-le, c'est aussi mon avis. » Et Rhiannon prit la parole : « Et voici le mien. Tu es maintenant, Pwyll, en droit d'exiger des sécurités et des gages. Qu'il promette de ne pas chercher vengeance, et tu le délivreras, lui et ses hommes. » – J'accepte, dit aussitôt l'homme qui était dans le sac. – « Et moi de même », dit Pwyll qui détacha vite les courroies et fit mettre en liberté les prisonniers. Et l'accord fut bientôt signé ; après

quoi Gaul et ses hommes partirent pour leur propre pays.

On remit en ordre la grande salle dans laquelle Pwyll et ses chevaliers ainsi que Heveydd et ses hommes s'attablèrent. Et ils festoyèrent et passèrent la soirée en grande liesse.

Le lendemain, le mariage eut lieu, et Pwyll et Rhiannon firent de grands présents aux ménestrels ; ils restèrent encore quelques jours avec Heveydd, et la fête continua pour tout le peuple. Quand elle fut finie, Pwyll et Rhiannon firent leurs adieux et partirent pour Narberth, où ils vécurent heureux et prospères pendant trois années.

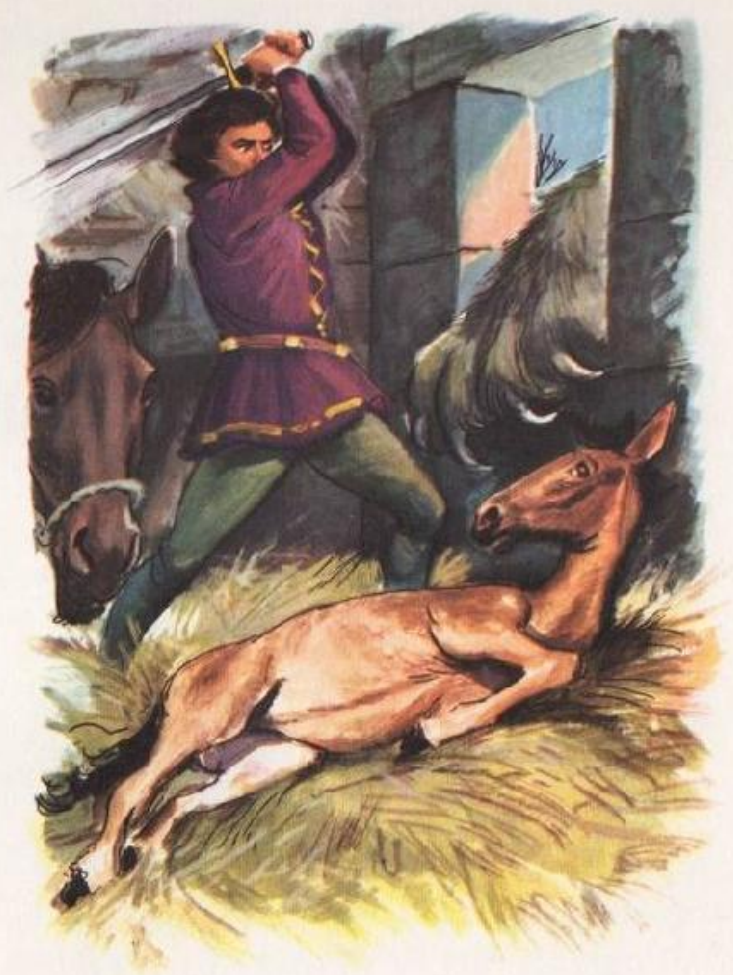
COMMENT LE FILS DE RHIANNON DISPARUT LE JOUR DE SA NAISSANCE ET CE QU'IL EN ADVINT

Au bout de ce temps, un fils leur naquit, et le soir, des femmes vinrent veiller la mère et l'enfant dans la grande chambre. Or, Rhiannon s'étant endormie, les femmes, au nombre de six, devisèrent entre elles jusqu'à minuit, mais, ensuite, elles s'endormirent une à une et ne s'éveillèrent qu'à l'aube. Or, quand elles regardèrent dans le berceau, l'enfant avait disparu. Et elles se lamentèrent, sachant bien qu'elles seraient brûlées vives en châtiment. Mais l'une d'entre elles s'avisa d'une ruse : « Il y a, dit-elle aux autres, une portée de petits chiens au chenil. Tuons-en quelques-uns, et barbouillons de sang le visage et les mains de Rhiannon ; nous témoignerons qu'elle a tué et dévoré son fils, et à quoi serviront ses serments contre les nôtres : ne sommes-nous pas six ? » Et elles le firent ainsi qu'elles avaient décidé.

Quand Rhiannon s'éveilla et demanda son fils, les six femmes poussèrent des cris d'horreur, lui montrèrent les blessures qu'elles avaient reçues en défendant l'enfant contre la violence et la férocité de sa mère, et, malgré les serments et les supplications de Rhiannon, elles éveillèrent par leurs clameurs Pwyll et ses barons. Et l'aventure ne put être cachée, elle courut tout le pays. Les seigneurs supplièrent Pwyll de répudier son épouse, coupable d'un aussi grand crime, mais Pwyll ne voulut rien entendre, et accepta seulement que Rhiannon prît avis des druides et des mages qui devaient lui infliger pénitence. Et voici ce qu'ils lui imposèrent : pendant sept années elle devrait se tenir auprès de la grosse borne à l'entrée du palais, et raconter sa lamentable histoire à tous ceux qui venaient au château pour la première fois ; de plus, s'ils le lui permettaient, les porter sur son dos jusqu'à la grand'salle. Mais bien peu nombreux furent ceux qui le lui permirent.

Alors vivait à Gwent un homme nommé Teirnyon, il était bon et

vertueux. Il possédait une jument merveilleusement belle, rapide et vive, qui tous les ans au premier mai mettait au monde un poulain, et ce poulain disparaissait sans qu'on pût savoir ce qu'il devenait. Or cette même année, Teirnyon, irrité de perdre tous ses poulains, décida de veiller jusqu'au matin dans l'écurie. Au début de la nuit, la jument mit bas, et, comme Teirnyon s'approchait pour admirer la grosseur et la beauté du poulain, il vit entrer par la fenêtre une grosse patte griffue qui saisissait le petit animal par la crinière. Teirnyon tira aussitôt son épée et trancha net la grosse patte. Et il entendit au dehors des plaintes et un grand tumulte. Alors il ouvrit la porte et se précipita dans la direction d'où venait le bruit ; mais l'obscurité était trop profonde et il ne vit rien. Tout à coup, il se rappela qu'il avait laissé la porte ouverte et revint en toute hâte ; il faillit tomber en entrant, car sur le seuil était étendu un petit enfant au maillot, beau et vigoureux, enveloppé d'un manteau de satin.



Teirnyon tira aussitôt son épée et trancha net la grosse patte.

Ébahi, il referma la porte, emporta l'enfant à sa femme que le bruit avait éveillée, et lui conta l'aventure : « Il est de haute naissance, dit-elle ; voyez le manteau qui l'enveloppe. Je n'ai point d'enfant, je garderai celui-ci et le ferai passer pour mien. » Son époux y consentit, et le lendemain l'enfant fut baptisé Euryn ; au bout d'un an, il était plus grand et plus fort qu'un garçon de trois ans, et, au bout de quatre, il sortait avec les chevaux et ne connaissait ni crainte ni frayeur.

Toutefois, Teirnyon n'était pas sans quelques scrupules, car, à mesure que l'enfant grandissait, il remarquait chez lui une ressemblance surprenante avec Pwyll, seigneur de Narberth. Comme tous les gens du pays, il connaissait l'histoire de Rhiannon, et, en y réfléchissant, il y avait découvert bien des détails mystérieux. Un jour le rapprochement se fit dans son esprit entre toutes ces circonstances et il fut certain que le jeune Euryn était l'enfant disparu. Il fit part de ses scrupules à son épouse, et la décida, non sans peine, à faire cesser la pénitence de Rhiannon, en rendant à ses parents l'enfant disparu.

Donc, le lendemain, Teirnyon, accompagné de deux cavaliers, se rendit à la cour, emmenant avec lui le petit Euryn, bravement monté sur le poulain qui était né la même nuit que lui. Quand ils arrivèrent à la porte, ils virent Rhiannon auprès de la borne, et elle les arrêta pour leur conter son histoire et pour leur offrir de les porter sur son dos jusqu'à la grand'salle. Mais Teirnyon dit : « Dame, aucun d'entre nous ne sera porté par toi » ; et ils entrèrent au palais, où l'on préparait un grand festin pour célébrer le retour de Pwyll qui avait guerroyé sur les frontières de ses domaines. Ils allèrent donc se laver, puis s'assirent à table, Teirnyon entre Pwyll et Rhiannon, et les deux chevaliers avec l'enfant entre eux. Après souper, ils se mirent à deviser, et Teirnyon leur conta l'aventure de l'enfant et comment sa femme l'avait élevé comme son fils ; et il dit en achevant : « Voici ton fils, Dame, et ceux qui t'accusèrent en ont menti, car aucun des barons présents n'osera nier que cet enfant est le fils de Pwyll. »

Tous les seigneurs se levèrent en poussant des acclamations et se déclarèrent convaincus.

« Mon anxiété et mon inquiétude sont donc à leur fin, dit Rhiannon. Grâce soient rendues au ciel et à toi ! » Et Pwyll ajouta : « Et quel autre nom lui siéerait mieux que Pryderi (anxiété), le premier mot que sa mère a prononcé en le retrouvant ! »

C'est ainsi que le jeune Euryn prit le nom de Pryderi ; mais Pwyll, après avoir comblé d'honneurs Teirnyon et sa femme, leur remit son fils en même temps que maint compagnon de son âge, afin que Teirnyon les élevât et en fit de bons cavaliers et de bons hommes d'armes. Et Pryderi se distingua parmi eux tous par sa force, sa beauté et son adresse. Quand Pwyll, son père, mourut, il régna sur les sept cantons de Dyved et fut aimé de tout son peuple, et c'est ainsi que

finit son histoire.

(D'après les Mabinogion, Recueil de contes gallois réunis au XIII^e siècle.)



La Dame de la Fontaine

COMMENT KYNON CONTA AVANT SOUPER UNE AVENTURE
OÙ IL NE PARUT GUÈRE À SON AVANTAGE



ARTHUR le roi était alors à Caerlyon, sur la rivière d'Usk. Un jour il était DANS la grand'salle avec Owain, et Kynon, et Sire Kay, le sénéchal ; la reine Guinevere et ses femmes étaient assises à broder devant la fenêtre, et au centre, sur un siège recouvert de verts roseaux, sur lequel était étendue une couverture de satin couleur feu, se tenait Arthur, le coude appuyé à un coussin de soie cramoisie.

Et Arthur rompit le silence, disant : « Si j'étais sûr que vous ne vous gausserez pas de moi, je m'endormirais en attendant le souper. Amusez-vous les uns les autres en vous contant des histoires, et demandez à Kay de vous faire donner un flacon d'hydromel et des gâteaux. » Là-dessus, le roi s'endormit et Kynon réclama à Kay la boisson et les gâteaux promis. « Oui-dà, dit Kay, mais à la condition que j'aie la belle histoire qui doit me payer. – Mieux vaut, répliqua Kynon, que tu obéisses d'abord aux ordres du roi ; alors je te conterai le plus beau conte que je sache. »

Quand ils eurent bu et mangé, Kynon fut prié de narrer une de ses aventures, et voici ce qu'il dit :

« Je suis le seul fils de mon père et de ma mère, et je fus toujours ambitieux et aventureux. Je m'imaginai que nulle équipée au monde n'était trop hardie pour moi et, après avoir parcouru tout mon pays et avoir épuisé toutes les entreprises, je me mis en route pour les régions lointaines, au-delà des terres désertes et des vastes solitudes. Il advint ainsi que j'entrai un jour dans la plus belle vallée du monde, où tous les arbres étaient d'égale hauteur, où courait une claire rivière, avec un chemin tout auprès. Et je suivis ce chemin jusqu'au milieu du jour,

et même jusqu'au soir avant d'atteindre l'autre bout de la vallée ; mais j'arrivai enfin devant un vaste et magnifique château et je vis deux adolescents aux cheveux blonds et bouclés, portant chacun un cercle d'or au front et des agrafes d'or à leurs chaussures, vêtus d'une tunique de satin jaune, tirant de l'arc et jouant avec leurs dagues ; leurs arcs étaient d'ivoire ; leurs flèches avaient des pointes d'or, et étaient empennées de plumes de paon ; leurs dagues étaient d'ivoire et d'or.

» Non loin d'eux était un homme dans la force de l'âge, vêtu d'une tunique et d'un manteau de satin cramoisi ; et autour de l'encolure de son manteau, il y avait un galon d'or ; ses pieds étaient chaussés de sandales en cuir de couleur, attachées par des plaques d'or. Dès que je le vis, je m'avançai vers lui et m'inclinai ; il me rendit incontinent mon salut, et se dirigea avec moi vers le château. Nous entrâmes dans une vaste salle où se tenaient vingt-quatre nobles damoiselles qui brodaient. Et je puis t'assurer, Kay, que la moins belle d'entre elles était encore plus belle que la plus belle dame de toute la Bretagne, plus belle même que Guinevere, notre reine, quand elle est parée au jour de la Nativité ou à la fête de Pâques. Elles se levèrent à mon arrivée, et six d'entre elles emmenèrent mon cheval et m'ôtèrent mon armure. Six autres prirent mes armes, les lavèrent et les polirent avec soin ; six autres encore étendirent des nappes sur la table et préparèrent le repas ; les six dernières prirent mes vêtements souillés et salis, et les remplacèrent par une cotte de lin, une tunique, un surcot et un manteau de satin avec un large galon d'or. Et elles m'apportèrent des coussins pourpres qu'elles disposèrent tout autour de moi. Je m'assis et elles me présentèrent des bassins d'argent et de l'eau pour me laver, et des serviettes de toile, des blanches et des vertes, pour m'essuyer. Et peu de temps après, l'homme que j'avais vu, entra et s'assit à table, et je pris place auprès de lui ainsi que les vingt-quatre damoiselles, excepté celles qui nous servaient. Et tous les plats sur la table étaient d'or ou d'argent fin ; et on nous apporta plus de viandes et plus de liqueurs que j'en ai jamais vues et tout était mieux préparé et mieux servi qu'ailleurs.

Nul ne parla avant la fin du repas ; mais, quand l'homme jugea qu'il me serait plus agréable de deviser que de manger, il me demanda qui j'étais. Je le lui dis, et aussi que j'étais en quête d'aventures et que je cherchais quelqu'un qui me surpassât en valeur, car je n'avais encore été battu par personne. Il sourit et me dit : « Si vous ne craignez pas une déconvenue, je vous indiquerai moi-même ce que vous cherchez. Dormez ici cette nuit ; et demain suivez la route qui remonte la vallée jusqu'au bois que vous avez traversé pour venir ici. Vous suivrez une route qui oblique à droite et vous arriverez à une clairière, au centre de laquelle s'élève un monticule. Là vous verrez un homme tout noir,

de haute stature, aussi grand que deux hommes ordinaires ; il n'a qu'un pied unique et un seul œil au milieu du front ; il a aussi une massue de fer et il est le gardien de la forêt. Demandez-lui le chemin pour sortir de la clairière et il vous indiquera l'endroit où vous trouverez l'aventure que vous cherchez. »

» La nuit me sembla longue, et, au matin, je me levai et m'équipai, montai à cheval et suivis le chemin jusqu'à la clairière. Et je fus bien surpris à la vue des nombreux animaux sauvages qui entouraient l'homme noir. Il me parut encore plus immense que je ne m'y attendais. Et quant à sa massue de fer, je suis certain, Kay, qu'elle serait trop lourde à soulever pour quatre guerriers. Il la tenait à la main, et ne parla que pour répondre à mes questions ; et quand je lui demandai quel pouvoir il avait sur les bêtes de la forêt, il me répondit : « Tu vas voir, chétif » ; et il souleva la massue et en asséna un coup brutal à un cerf qui brama véhémentement ; sur ce, toutes les bêtes accoururent et se pressèrent autour de lui, aussi nombreuses que les étoiles du ciel ; il y avait là des serpents, des dragons, et toutes sortes d'animaux. Il les regarda un instant, puis leur dit de s'en retourner d'où ils venaient, et eux, inclinant la tête en signe d'hommage, obéirent et s'éloignèrent.

» Alors l'homme noir me dit : « Tu connais, maintenant, mon pouvoir sur les bêtes » ; puis il me demanda ce que je voulais ; après quoi il refusa rudement de me répondre, mais à la fin me dit : « Suis ce sentier qui monte la pente boisée : tout au sommet tu trouveras un espace découvert, et au milieu un grand arbre plus vert que le pin le plus vert. Sous cet arbre est une fontaine et à côté une dalle de marbre ; sur la dalle un gobelet d'argent attaché par une chaîne d'argent. Emplis d'eau le gobelet et répands-la sur le marbre. Tu entendras aussitôt un roulement de tonnerre qui fera trembler le ciel et la terre. Puis suivra une averse de grêle qui détruira toutes les feuilles des arbres. Alors une nuée d'oiseaux s'abattra sur les arbres dépouillés, et jamais tu n'auras entendu de chants aussi doux. Au moment où tu seras transporté de plaisir, tu entendras comme une plainte et un murmure qui monteront de la vallée. Et tu verras venir un chevalier vêtu de velours noir, sur un cheval tout noir, avec un gonfanon noir au bout de sa lance. Il se lancera sur toi et, quoi que tu fasses, tu seras bientôt à pied, toi qui es maintenant à cheval, et tu seras rassasié d'aventures difficiles pour le reste de tes jours. »

» Je remerciai l'homme à la massue et partis ; tout était comme il me l'avait annoncé : l'arbre et la fontaine, la dalle de marbre et le gobelet d'argent ; mais le tonnerre était bien plus terrifiant que l'homme noir ne me l'avait dit et, quant à l'averse de grêle, Kay, nul ne pourrait y survivre, car ni la peau ni la chair n'arrêtaient ces grêlons qui pénétraient jusqu'à l'os. En m'abritant derrière mon cheval

et sous mon bouclier, je protégeai un peu ma tête et mon cou. Puis le ciel s'éclaircit, les oiseaux chantèrent et j'entendis le murmure qui s'élevait de la vallée et qui disait : « Ô chevalier, qui t'amène ici et quel mal t'ai-je fait, pour que tu envahisses ainsi mes domaines ? » Et voici, un chevalier surgit tout de noir vêtu, et fondit sur moi si furieusement que je fus désarçonné. Il passa aussitôt sa lance dans la bride de mon cheval et s'éloigna, me laissant où j'étais, sans même me juger digne d'être emprisonné ni désarmé. Aussi m'en retournai-je le long du chemin par lequel j'étais venu ; et quand j'arrivai à la clairière où était l'homme noir, je m'étonne encore de ne pas m'être changé en ruisseau ou en herbe, tant j'étais honteux, et tant je craignais ses railleries. Et j'arrivai enfin le même soir au château où j'avais passé la nuit précédente ; mais nul ne fit allusion à mon expédition, et je n'en parlai pas non plus. J'y passai encore cette nuit-là et, au matin, je trouvai, tout sellé, un destrier bai brun, aux narines rouges comme de l'écarlate ; et ayant revêtu mon armure et pris congé, je revins à la cour. Et ce cheval, je le possède encore, il est à l'écurie là-bas, et je ne l'échangerais pas contre le meilleur destrier de toute l'île de Bretagne.

» Tu vois, Kay, que nul homme n'a jamais confessé une aventure si entièrement à sa honte, et il me paraît étrange que personne, hors moi-même, ne connaisse ces faits, et que personne ne les ait déjà publiés dans le royaume du roi Arthur. »

— Eh bien, dit Owain, ne siérait-il pas à l'un de nous d'essayer de retrouver cet endroit ? »

Or, à ce moment, Arthur s'éveilla et demanda si ce n'était pas encore l'heure du souper ; et on entendit le cor qui sonnait pour que chacun allât se laver les mains ; après quoi le roi et tous ses compagnons s'assirent à table. Et dès que le repas fut fini, Owain se retira et prépara son cheval et ses armes pour partir le lendemain et commencer sa quête.

COMMENT OWAIN VOULUT ÉCLAIRCIR LE MYSTÈRE DE LA FONTAINE ET DU CHEVALIER NOIR

À l'aube, il se mit en route et traversa des déserts et de vastes solitudes ; il suivit la vallée que Kynon avait décrite, arriva au château devant lequel les deux adolescents jouaient avec leurs dagues et leurs arcs d'ivoire ; et l'homme à la tunique cramoisie répondit à son salut, l'emmena au château où travaillaient les vingt-quatre damoiselles assises sur des escabeaux d'or. Et elles semblèrent à Owain encore plus belles qu'elles n'avaient paru à Kynon, et le repas lui parut encore

mieux ordonné et plus savoureux.

Quand, au milieu du repas, Owain fut questionné par son hôte, il dit : « Je suis à la recherche du chevalier qui garde la fontaine. » Et l'hôte sourit et n'était pas plus disposé à envoyer au danger Owain qu'il ne l'avait été auparavant avec Kynon. Néanmoins tout se passa comme la première fois, et Owain reconnut l'homme au pied unique, puis, plus loin, la fontaine au gobelet d'argent, et l'orage de grêle et le murmure menaçant. Il se prépara donc à l'assaut du chevalier noir qui l'attaqua si rudement que leurs deux lances se rompirent, et qu'ils durent tirer leurs épées. Alors Owain porta au chevalier un coup tel qu'il pourfendit le casque et la visière, et la peau, la chair et l'os, et atteignit jusqu'à la cervelle. Et le chevalier noir, sentant qu'il était frappé à mort, s'enfuit, Owain le poursuivant, jusqu'à un château resplendissant et magnifique. Ils arrivèrent au pont-levis, et les hommes d'armes laissèrent entrer le chevalier, mais firent retomber la herse juste au moment où Owain passait ; et la herse coupa son cheval en deux et lui arracha même ses éperons. Owain se trouva tout d'un coup dans la situation la plus embarrassante qui se puisse imaginer, enfermé entre la herse et la grille intérieure du château, par laquelle il apercevait une ruelle bordée de maisons de chaque côté, et une jeune fille qui s'avavançait vers la grille et lui demanda de l'ouvrir : « Hélas ! dit Owain, il m'est aussi impossible de vous obéir, qu'à vous de me libérer.

— Vraiment, dit la jeune fille, il serait dommage qu'un aussi galant chevalier restât en danger. Ce que je pourrai faire pour toi, je le ferai. Prends cet anneau, passe-le à ton doigt et tourne la pierre de façon à la cacher en fermant ta main. Aussi longtemps que tu la cacheras, tu seras invisible à tous les yeux. Et, quand les hommes d'armes viendront te chercher pour te mettre à mort, tu t'échapperas sans peine ; viens me rejoindre alors ; je t'attendrai là-bas sur ce tertre et, comme je ne pourrai te voir, pose la main sur mon épaule ; je te montrerai alors le chemin que tu devras suivre. »

Elle s'éloigna et Owain se hâta de lui obéir ; à ce moment arrivèrent les gardes du château, bien marris et surpris de ne trouver que la moitié du cheval d'Owain. Et pendant qu'ils discutaient et se querellaient, Owain se glissa à travers la grille, rejoignit la jeune fille et la suivit jusqu'à la porte d'une grande et belle chambre où ils entrèrent ; et, regardant autour de lui, Owain vit que tout, jusqu'au moindre clou, était peint de couleurs brillantes et que les murailles étaient couvertes de peintures et d'ornements.

La jeune fille alluma du feu et donna à Owain de l'eau dans un bassin d'argent et des serviettes de fin lin pour qu'il se lavât. Puis elle lui donna de la nourriture ; et, pendant qu'il mangeait, il entendit une grande clameur dans le château et en demanda la cause. « C'est, lui dit

la jeune fille, qu'on administre les derniers sacrements au seigneur maître du château. » Après quoi Owain s'endormit sur une couche digne d'Arthur lui-même ; elle était en bois de santal et couverte de drap écarlate, de fin lin, et de fourrures. Et il fut éveillé par une autre clameur, et apprit que le seigneur maître du château venait de rendre l'âme. Quand il entendit, pour la troisième fois, des lamentations et des plaintes, la jeune fille lui dit : « On emporte à l'église le corps du seigneur maître du château. »

Owain alors se leva, s'habilla, ouvrit une des fenêtres et regarda du côté du château ; et les rues étaient envahies par la foule, et tous les hommes étaient armés, et beaucoup de femmes étaient là aussi, à pied et à cheval ; et tous les prêtres de la ville chantant et priant. Au milieu de la cohue il aperçut, porté par des seigneurs dont le moindre était baron, le cercueil couvert d'un linceul de lin blanc et entouré de cierges de cire.

Suivant le cercueil, une noble dame aux cheveux épars, à la robe déchirée et souillée de sang, se frappait la poitrine et se tordait les mains. Et ses cris couvraient les clameurs des hommes et les sonneries de trompettes. Dès qu'Owain la vit, il fut consumé d'amour pour elle et ne put penser à autre chose.

Aussi s'enquit-il de son nom, et la jeune fille lui dit : « Dieu seul le sait ; et bien qu'elle soit ma maîtresse, et la plus belle, et la plus sage maîtresse qui se puisse voir, nous ne la connaissons que sous le nom de la Dame de la Fontaine, et elle était l'épouse du chevalier que vous avez tué hier. – Eh bien ! dit Owain, c'est elle que j'aime. » Et la jeune fille répondit : « Elle aussi t'aimera, c'est moi, Luned, qui te le dis. »

Alors elle aida Owain à se parer, lui coupa la barbe et parfuma sa chevelure, puis lui dit : « Mange et prends des forces. Moi, j'irai au château pour préparer tes voies. » Et elle partit, fermant soigneusement la porte derrière elle.

Tout, au château, n'était que deuil et lamentation. La Dame ne voulait voir personne, mais Luned pénétra jusqu'à elle et la trouva très irritée, car, disait-elle, Luned n'était même pas venue la consoler dans sa détresse.

« À dire vrai, répondit celle-ci, je pensais vous trouver toute consolée. Rien ne sert de pleurer un mari quand il est mort. – Vraiment, dit la Dame en colère, si je ne t'avais élevée, je te ferais mettre à mort pour un pareil propos. En tout cas, je te bannirai. – Alors, dit Luned, vous ne saurez pas ce que je voulais vous apprendre et qui vous eût grandement intéressée. » Et elle fit mine de sortir ; au moment où elle ouvrait la porte, la Dame se leva et se prit à tousser ; et Luned se retournant, elle lui fit, de la main, signe de revenir, disant : « Tu as en vérité, Luned, un bien méchant caractère ; toutefois, si tu sais quelque chose qui doit m'intéresser, dis-le moi au

plus tôt. »

— Je le veux bien, dit Luned. Vous savez que vous ne pourrez conserver vos États que par la force des armes ; et que seul un chevalier de la cour d'Arthur peut défendre la fontaine qui est le cœur même de votre domaine. Je vous propose donc de m'envoyer à la cour d'Arthur, et je n'en reviendrai pas sans un valeureux guerrier qui se battra aussi bien et peut-être mieux que celui que vous pleurez. — Il sera, dit la Dame, difficile à trouver. Mais va, et accomplis ta promesse. »

Luned partit, sous prétexte de se rendre à la cour d'Arthur ; mais elle retourna vers Owain et, l'ayant tenu enfermé tout le temps nécessaire pour aller à la cour d'Arthur et en revenir, elle fit ses préparatifs pour retourner près de la Dame qui se réjouit fort de la voir et s'enquit aussitôt du champion promis : « Quand l'amènerai-je devant vous ? demanda Luned. — Demain, au milieu du jour, dit la Dame, et je convoquerai les habitants de la ville entière. »

Donc, le lendemain, Owain se para d'une tunique et d'un manteau de satin brodé d'or, se chaussa de sandales de cuir, rattachées par des agrafes d'or en forme de lions. Puis, guidé par Luned, il se rendit chez la Comtesse.

Celle-ci regarda attentivement Owain et s'aperçut bien qu'il n'avait pas la mine d'un homme qui vient de faire un long voyage. Elle soupçonna même que ce pouvait bien être là celui qui avait causé la mort de son époux. Mais Luned lui répéta ses conseils ironiques, et elle-même, ayant consulté son peuple sur le meilleur moyen de défendre ses États, fit venir les archevêques et les évêques pour célébrer son mariage avec Owain. Tous ses sujets rendirent hommage à leur nouveau maître, et, à partir de ce jour-là, Owain défendit la fontaine de son épée et de sa lance et nul seigneur au monde ne fut plus aimé de ses sujets.

Fragment d'un récit des Mabinogion, écrit en vers français, par Chrestien de Troyes, sous le titre du Chevalier au Lion.



La Quête des Sept Champions

COMMENT KILHUGH SE PRÉSENTA À LA COUR DU ROI



U temps du roi Arthur vivait un jeune prince nommé Kilhugh, à qui il avait été prédit qu'il ne pourrait épouser que la jeune Olwen, fille de Yspaddaden Tête-de-Chardon, le roi des Géants. Et il était très épris du nom même de la jeune fille, bien qu'il ne l'eût jamais vue, qu'il n'eût même jamais réussi à rencontrer quelqu'un qui l'eût aperçue. Sans se laisser décourager, il se mit en route pour la cour du roi Arthur, magnifiquement vêtu de velours violet, montant un cheval gris pommelé ayant bride d'or et selle de fin drap pourpre, de laquelle pendaient aux quatre coins quatre pommes d'or précieuses.

Son cor était d'ivoire, son épée d'or, et d'or ses étriers. Deux lévriers le suivaient, portant au cou un collier de rubis si large qu'il allait de l'épaule à l'oreille, et son cheval était si agile et si léger qu'il passait sur les brins d'herbe sans les courber.

Il s'en vint donc jusqu'au château où résidait le roi, et ayant été admis, et non sans peine, en sa présence, il conta son histoire :

« Et ce que je désire, dit-il en finissant, c'est que tu obtiennes d'Olwen, fille du chef des Géants, qu'elle devienne mon épouse. Je te le demande, ô roi, à toi et à tous tes vaillants chevaliers, pour l'amour des belles et nobles dames qui inspirent les hauts faits d'armes. »

Et Arthur, bien qu'il n'eût jamais ouï parler de la belle Olwen, accepta d'envoyer par tout le royaume des hérauts et des messagers, afin de la découvrir. Et, comme on était au premier jour de l'année, on convint qu'ils se réuniraient tous au château un an plus tard, pour rendre compte de leur mission.

Or, quand ils revinrent, à la fin des douze mois révolus, ils contèrent qu'après avoir parcouru le pays en tous sens et avoir interrogé tous

ceux qu'ils avaient rencontrés, ils étaient obligés d'avouer que, nulle part, ils n'avaient trouvé trace de la belle Olwen, fille d'Yspaddaden Tête-de-Chardon.

Kilhugh se mit fort en colère et dit, d'une voix oppressée : « Puisque le roi, mon seigneur, me refuse la grâce que je lui avais demandée, je quitterai ces lieux et conterai à tout venant l'affront que j'ai reçu de lui, que tous les hommes appellent le roi plein d'honneur. »

Mais Kay, le sénéchal du palais, lui reprochant ses paroles irritées, offrit de partir avec lui et avec tous ceux qui voudraient l'accompagner et dit :

« Nous ne nous séparerons pas sans avoir trouvé la belle Olwen, ou sans que tu aies été forcé d'avouer qu'elle n'est pas au nombre de ceux qui habitent cette terre. »

Et Arthur choisit six chevaliers qui pourraient aider le prince Kilhugh dans sa quête.

Il ne prit ni Drem qui, même enseveli à sept toises de profondeur, pouvait, le matin, entendre la fourmi se lever dans son nid à cinquante milles de là ; ni Keli, qui pouvait franchir cent acres d'un seul bond, – c'était le meilleur sauteur de l'Irlande ; ni Cled qui, en ses jours de mauvaise humeur, laissait pendre sa lèvre inférieure jusqu'au-dessous de sa ceinture, et relevait l'autre qui lui recouvrait la tête comme un bonnet ; ni Ughtred qui pouvait étaler sa barbe rouge hirsute sur les quarante-huit poutres de la grand'salle d'Arthur ; ni Cath, qui avait la main si légère qu'il aurait enlevé un compère-loriot à l'œil d'un moucheron sans lui faire de mal.

Mais il désigna Sire Kay qui s'était offert le premier.

C'était un éclaireur et une sentinelle sans défauts : il pouvait devenir aussi grand que le plus grand arbre de la forêt et ainsi parcourir du regard le pays environnant. Il pouvait aussi se cacher sous l'eau et rester tapi dans un lac ou dans une rivière pendant neuf jours et neuf nuits. Sa chaleur était telle que, lorsque ses camarades voulaient se réchauffer, ils n'avaient qu'à allumer les fagots à ses doigts ; il pouvait rester sous les averses les plus torrentielles sans être mouillé, vivre neuf jours et neuf nuits sans dormir, et nul médecin ne pouvait guérir les blessures que faisait son épée.

Puis venait Sire Bedivere, son frère d'armes et son ami, le coureur le plus rapide du pays tout entier à l'exception d'Arthur. Il n'avait qu'une main et néanmoins portait plus de coups dans la mêlée que neuf autres guerriers ensemble.

Puis suivaient Uriel, qui savait le langage de tous les hommes et de toutes les bêtes ; et Gawain, qui ne commençait aucune entreprise sans la mener à bout ; et Merlin, le maître de la magie, qui pouvait rendre les chevaliers invisibles par ses charmes et ses enchantements ; et enfin Peregrine le guide, qui trouvait son chemin dans un pays

étranger aussi bien que dans le sien.

Et le roi leur dit :

« Partez, chevaliers, et suivez le Prince dans cette aventure, et grande sera votre renommée au retour. »

Ainsi les sept champions sortirent du palais par la grande porte et partirent, le cœur plein d'ardeur, à la recherche d'Olwen, fille d'Yspaddaden Tête-de-Chardon, roi des Géants.

COMMENT LES SEPT CHAMPIONS DÉCOUVRIRENT OLWEN AUX BLANCHES EMPREINTES

Kilhugh et ses six compagnons chevachèrent pendant des jours et arrivèrent enfin dans une vaste plaine qui s'étendait dans toutes les directions aussi loin que l'œil pouvait voir. Ils se mirent en devoir de la traverser et aperçurent bientôt, à travers la brume, les tours et les créneaux d'un immense château, tout au bout de la lande. Tout le jour, ils se dirigèrent vers le château, sans paraître en approcher le moins du monde.

Ils chevachèrent toute la journée du lendemain, et encore un troisième jour, sans pouvoir atteindre le manoir mystérieux. Mais, le quatrième, ils s'arrêtèrent enfin devant les fossés et regardèrent avec surprise des milliers de moutons qui paissaient dans la vaste plaine, au pied des gigantesques murailles. Tout près était assis le berger qui, avec son chien, veillait sur cet immense troupeau. Le berger était un énorme géant vêtu de peaux de bêtes sauvages. Le chien était plus grand qu'un cheval de neuf hivers ; son poil était embroussaillé et son souffle brûlant pouvait réduire en cendres les buissons et les arbres morts du pays.

Les chevaliers hésitaient un peu devant cet étrange animal ; mais Merlin, s'avançant, leur expliqua qu'il allait enchanter le chien féroce et qu'ils pourraient ainsi arriver jusqu'au berger.

Kilhugh, Kay et Uriel s'approchèrent ensemble du géant et lui demandèrent très poliment à qui appartenaient ces innombrables troupeaux, et qui vivait dans le vaste château.

« D'où venez-vous donc, si vous ne savez pas cela ? s'écria le berger. Tout le monde devrait connaître le château d'Yspaddaden Tête-de-Chardon, roi des Géants. »

— Et qui donc es-tu, toi-même ? demandèrent les chevaliers.

— Je suis Custennin, son propre frère, dit le berger, d'un air courroucé. Et quel bon frère il a été pour moi ! Il m'a ôté tous mes biens et il me faut maintenant gagner ma vie en gardant ses

troupeaux.

Puis il leur demanda ce qu'ils venaient faire dans le pays et, quand il apprit qu'ils venaient chercher Olwen, il hocha la tête tristement :

« Hélas, dit-il, nul de ceux qui ont cherché à la voir n'a quitté vivant ce pays. Retournez-vous-en, de peur que vous ne périssiez aussi ! »

— Jamais ! répondit Kilhugh, et les chevaliers répétèrent : « Jamais ! »

Alors Custennin s'enquit de leur nom et, quand il apprit qui était Kilhugh, il s'écria que lui, Custennin, était son oncle, et qu'il l'invitait à passer, avec ses compagnons, la nuit dans sa demeure. Ils acceptèrent avec empressement, et Kilhugh, en signe d'affection, essaya de passer au doigt de son oncle un anneau d'or qui était tellement trop petit que le géant dut le glisser dans un des gants qui étaient pendus à sa ceinture. Puis il fit signe à son chien, qui se mit aussitôt à ramener les moutons au logis.

Lorsqu'ils furent arrivés à la maison, le géant entra le premier et tendit ses gants à sa femme. Elle eut tôt fait de sortir l'anneau et l'interrogea bien vite à ce sujet ; aussi lui dit-il que leur neveu Kilhugh et ses six camarades étaient en train de mettre pied à terre devant la porte.

Et la femme du berger se réjouit fort ; elle courut vers l'entrée de la maison, les bras ouverts pour serrer sur son cœur Kilhugh qui ne se doutait de rien. Mais Kay s'aperçut bien vite qu'elle était si vigoureuse et si robuste que nul ne pourrait survivre à son étreinte ; et, comme elle se préparait à embrasser son neveu, le prudent Sire Kay lui mit promptement entre les bras une grosse bûche de bois à la place du jeune prince ; quand elle la lâcha, la bûche était toute tordue et toute déformée. Aussi les chevaliers furent-ils bien aises d'entrer dans la maison sans autres embrassades et de s'asseoir autour de la table du souper.

Le repas fut plus que frugal et servi avec une extrême simplicité, car Yspaddaden n'avait laissé à son frère, ni gobelet d'argent, ni chaire spacieuse de chêne sculpté, ni tapisserie, ni tenture pour orner sa demeure.

Après souper, la femme du berger, appelant Uriel et Kay dans le coin de la cheminée, ouvrit un vaste coffre en grand secret et, à leur stupéfaction, ils aperçurent un charmant jeune homme, aux cheveux blonds et bouclés, qui sortit de sa cachette en s'étirant.

« Quel dommage, dit Uriel, d'enfermer un si bel enfant. Qu'a-t-il donc fait ? »

Et la femme dit en pleurant : « Mes vingt-trois fils ont été tués par Yspaddaden, roi des Géants ; et mon seul espoir de conserver la vie à celui-ci, c'est de le cacher dans ce coffre où il a vécu depuis sa naissance. » Et elle se lamentait à l'idée que son fils n'aurait jamais

l'occasion de se signaler par ses actions d'éclat et ses hauts faits d'armes. Mais Kay la consola et offrit d'emmener le jeune garçon avec lui, ce qu'elle accepta avec joie. Elle leur demanda, toutefois, quel était le but de leur expédition, et, quand elle sut qu'ils voulaient découvrir et emmener Olwen, elle fit de son mieux pour les dissuader, car ses vingt-trois autres fils avaient péri en essayant de la conquérir.

Les chevaliers se rirent de ses craintes et demandèrent si la princesse venait quelquefois à la maison du berger.

« Mais oui, dit la femme, elle vient ici tous les samedis pour laver sa chevelure. Elle laisse tous ses bijoux et toutes ses bagues dans l'eau dont elle se sert et ne les redemande jamais. »

Or, le lendemain étant un samedi, ils résolurent d'attendre la venue de la princesse.

Au matin, ils étaient tous assis dans la grande salle, guettant son arrivée. Ils la virent de loin, vêtue d'une robe de soie couleur de feu, et portant au cou un collier d'or où étaient sertis des émeraudes et des rubis.

Ses cheveux étaient plus dorés que la fleur du genêt, sa peau plus blanche que l'écume des vagues, ses mains plus pâles que l'anémone des bois dans l'eau des fontaines. L'œil du faucon n'est pas plus brillant que le sien. Son cou et ses épaules étaient plus éclatants que le duvet du cygne, sa joue plus fraîche que les roses les plus fraîches ; tous ceux qui la voyaient étaient pleins d'amour pour elle ; quatre trèfles blancs naissaient partout où se posait son pied ; aussi l'appelaient-ils Olwen aux Blanches Empreintes.

Dès qu'elle fut entrée, elle s'assit auprès de Kilhugh, qui aussitôt, se prit à l'aimer de tout son cœur, et la supplia de venir avec lui et d'être son épouse. Mais Olwen, qui se sentait très disposée à lui rendre son amour, répondit qu'elle avait promis à son père de ne jamais le quitter sans sa permission ; elle lui apprit aussi qu'Yspaddaden savait bien que le jour des noces de sa fille serait pour lui le jour de la mort, et il refuserait naturellement son consentement aussi longtemps qu'il le pourrait. Elle lui conseilla néanmoins de se rendre auprès de son père et d'accepter toutes les conditions que celui-ci lui imposerait ; car ainsi il pourrait peut-être obtenir sa main, tandis que, s'il refusait d'accomplir le moindre désir du géant, il perdrait sûrement la vie. Ayant dit, elle retourna au château.

LES TÂCHES IMPOSSIBLES IMPOSÉES

PAR YSPADDADEN

Le soir était venu, mais les sept champions décidèrent de pénétrer sans plus tarder dans le repaire d'Yspaddaden. Il faisait déjà sombre, mais il était facile de trouver le chemin, grâce aux trèfles blancs laissés par les pieds d'Olwen.

Ils franchirent sans difficulté neuf portes gardées par neuf guerriers aidés de neuf dogues qu'ils mirent à mort sans bruit et arrivèrent enfin dans la grande salle.

En face de l'entrée, sur un immense trône, était assis le roi des Géants. Il était terrible à voir. Ses sourcils étaient si longs et si touffus qu'ils recouvraient ses yeux comme un rideau, et il était plus grand et plus gros que trois géants mis ensemble. À portée de sa main, il y avait trois dards empoisonnés.

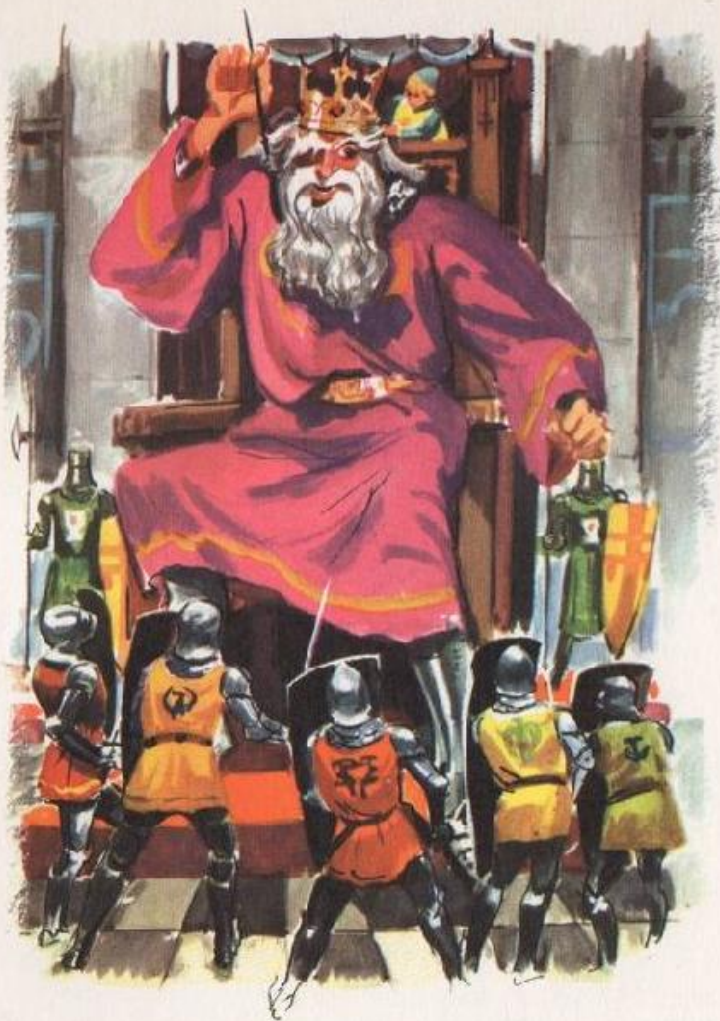
Après qu'ils eurent échangé avec Yspaddaden des propos courtois, le géant demanda aux chevaliers qui ils étaient et ce qu'ils demandaient ; quand il sut que Kilhugh venait dans l'intention d'épouser Olwen, il se mit à rire aux éclats et cria à ses pages de venir soulever ses sourcils afin qu'il pût voir quel était le gendre qui osait se proposer à lui.

Lorsque ses sourcils furent soutenus de chaque côté par un page tremblant, il regarda Kilhugh avec malveillance et lui dit d'un ton brusque de revenir le lendemain chercher sa réponse.

Kilhugh et ses compagnons se disposaient à sortir de la salle, lorsque le géant saisit un de ses dards empoisonnés et le leur lança. Mais Sire Bedivere l'attrapa au vol et le lui renvoya si adroitement qu'Yspaddaden le reçut au genou. Alors, ils éclatèrent tous de rire et sortirent, tandis que le géant tempêtait, disant que la piqure de la flèche le faisait presque autant souffrir que celle d'un moustique et qu'il aurait de la peine à marcher pendant quelques jours.

Le lendemain matin, les chevaliers revinrent au château pour redemander la main de la belle Olwen, mais le géant tergiversa encore et grogna dans sa barbe : « Je ne puis rien dire tant que je n'aurai pas consulté les quatre arrière-grands-pères et les quatre arrière-grand-mères de ma fille. Revenez demain ! »

Et les sept compagnons se préparèrent à sortir ; mais le géant empoigna le second des dards empoisonnés et le lança après eux. Merlin toutefois le saisit adroitement au vol et le renvoya avec tant de force que le dard pénétra dans la poitrine d'Yspaddaden et sortit par derrière, lui ayant traversé le corps de part en part. Et les sept s'esquivèrent, cependant que le roi grommelait qu'il lui serait bien difficile de gravir les hauteurs sans s'essouffler, et se frottait la poitrine d'un air mécontent.



Sans plus de façons, il leur lança le troisième et dernier dard.

À leur troisième visite, le géant était sur ses gardes et leur cria de loin qu'ils risquaient la mort s'ils se hasardaient encore à lui lancer des flèches. Puis il appela ses pages d'un rugissement, afin qu'ils soulevassent ses énormes sourcils, et sans plus de façons il leur lança le troisième et dernier dard.

Cette fois ce fut Kilhugh qui l'attrapa et le lui jeta si habilement qu'il creva un des deux yeux du géant. Et, pendant qu'il se lamentait, les compagnons sortirent pour aller dîner.

Leur bravoure et leur adresse, et aussi la disparition de ses flèches empoisonnées inspirèrent à Yspaddaden un peu plus de politesse et de civilité, si bien que, le lendemain, comprenant que Kilhugh était plus que jamais décidé à épouser Olwen, il lui fit jurer d'accomplir tous les exploits qui lui seraient imposés. Se souvenant de sa promesse à Olwen, Kilhugh s'engagea bien volontiers. Alors Yspaddaden lui énuméra quarante tâches impossibles, commençant surnoisement par les plus aisées, si bien que Kilhugh répondait chaque fois :

— Impossible à d'autres, moi je le ferai !

Quand il en vint à la trente-troisième, Yspaddaden dit :

« Il te faudra cueillir neuf boisseaux de semences de lin, semées depuis cent ans dans un champ de terre rouge, sans qu'une seule de ces semences ait germé ; pas une seule graine ne devra manquer, et il te faudra les semer à nouveau dans un champ nouvellement labouré afin de récolter le lin destiné à tisser le voile de noces d'Olwen. »

— Impossible à d'autres, dit Kilhugh, moi je le ferai.

— Il te faudra encore trouver le chaudron de Wyddel le chaudronnier, ce chaudron dans lequel l'eau ne veut pas bouillir si l'on apprête de la nourriture pour un lâche ; mais, pour un brave, le repas est cuit aussitôt que commencé. C'est dans ce chaudron que devra se préparer tout le repas des noces.

— Impossible à d'autres, moi je le ferai.

— Comme il faut bien que je me coupe la barbe pour le mariage de ma fille, tu me procureras une des défenses du Sanglier Briseur-de-Branches, pour me servir de rasoir, et tu te rappelleras que la défense doit être arrachée du crâne pendant que l'animal est encore vivant, sinon elle n'est bonne à rien.

— Impossible à d'autres, moi je le ferai !

— Comme il me faudra aussi laver mes cheveux pour le jour des noces, tu m'apporteras le Baume enchanté, conservé par la Sorcière Noire, fille de la Sorcière Blanche, qui habite aux sources du Ruisseau des Peines, aux confins du Pays du Crépuscule.

— Impossible à d'autres, moi je le ferai !

— Mes cheveux sont si drus et si rudes que seuls pourront les peigner et les tailler, sans se briser, les ciseaux et le peigne qu'on ne trouve qu'entre les deux cornes du Bison Impétueux, Ravageur-des-

Plaines.

— Impossible à d'autres, moi je le ferai !

— N'oublie pas que le seul homme capable d'atteindre et de mettre à mort le Bison Impétueux : c'est Mabon, fils de Modron qui fut enlevé à sa mère à l'âge de trois jours, et dont nul ne sait s'il est mort ou vivant.

— Impossible à d'autres, moi je le ferai !

— Enfin, il te faudra conquérir l'épée de Garnard le Géant, car elle seule pourra tuer le Ravageur-des-Plaines sans la mort duquel tu n'auras ni peigne ni ciseaux.

— Impossible à d'autres, moi je le ferai, dit encore Kilhugh, le cœur battant d'espoir. « J'ai de valeureux chevaliers comme compagnons d'aventures. J'ai des chevaux et des chiens, et Arthur est mon cousin. J'accomplirai tout ce que tu me demandes, méchant géant, et j'épouserai ta fille ; mais, quant à toi, tu perdras sûrement la vie ». Et il partit.

DEUX DES TÂCHES IMPOSSIBLES S'ACCOMPLISSENT

À peine les sept champions s'étaient-ils éloignés du château d'Yspaddaden, qu'ils furent rejoints par le fils du berger, l'enfant blond qui avait passé toute sa vie dans le grand coffre. Désireux de conquérir la gloire, il les supplia de lui permettre de se joindre à eux. Ils acceptèrent et tous ensemble se dirigèrent vers le château d'Arthur.

Le soir même, ils s'arrêtèrent devant le pont-levis d'une immense forteresse, et un nègre géant sortit de la porte et les regarda longtemps et attentivement. Ils le saluèrent poliment et demandèrent qui était le seigneur du château, et s'il leur donnerait l'hospitalité. Le nègre secoua la tête et leur dit : « Je n'ai jamais vu sortir les étrangers qui ont voulu entrer. D'ailleurs, vous avez peu de chances de pénétrer ici ; Garnard ne reçoit que les hommes qui connaissent un métier manuel.

— Qu'à cela ne tienne, dit Sire Kay. Je suis de mon métier polisseur d'épées et je ne crains pas de rivaux. Demande donc au seigneur s'il veut mettre mes talents à l'épreuve. »

Or, Garnard avait justement besoin depuis longtemps d'un habile ouvrier qui sût nettoyer et polir sa grande épée de combat, et quand il apprit qu'un étranger attendait à la porte, il ordonna qu'on le fit entrer sans délai et qu'on le lui amenât aussitôt. Kay, introduit tout seul dans la grande salle, sortit bien vite sa pierre à polir et, ayant d'abord demandé si le géant désirait que l'épée fût polie au blanc ou au bleu, nettoya un côté de l'arme et la montra en disant : « Que pensez-vous

de mon ouvrage ? »

Et le géant émerveillé lui dit : « Cette épée restera parmi mes plus précieux trésors, si seulement tu parviens à la rendre tout entière aussi nette. Mais comment se fait-il qu'un si habile artisan erre tout seul dans le pays sans compagnon ? »

— Mais, dit Kay, c'est que justement je voyage avec un compagnon, un adroit ouvrier, bien qu'il ne soit pas du même métier que moi. Dites, je vous prie, au portier de le laisser entrer. Il le reconnaîtra à ce signe : la pointe de sa lance fendra d'elle-même les airs, tirera du sang des vents eux-mêmes, et reviendra toute seule à sa place.

Et le portier bientôt fit entrer Bedivere qui s'avança, prêt à toutes les aventures, et resta quelques instants à regarder Kay polir son épée. Puis, pour gagner du temps, il demanda qu'on lui donnât le fourreau et se mit en devoir de le réparer.

Cependant, ce qu'il avait prévu arriva : tous les gardes du géant furent bientôt massés autour des deux camarades, admirant bouche bée leur adresse et leur dextérité. Et, au dehors, le fils du berger en profita pour grimper aux murailles du château, et pour aider ses compagnons à en faire autant : si bien qu'au bout de peu de temps ils entrèrent à pas de loup dans la salle, se cachèrent derrière les portes et les piliers, et attendirent le bon moment.

Quand Sire Kay eut fini son épée, il s'avança jusqu'au siège du géant comme pour lui faire admirer son travail ; ayant ainsi détourné son attention, il prit l'épée à deux mains, et, d'un coup puissant, trancha net la tête de Garnard. Avant que les gardes et les écuyers aient pu s'emparer du chevalier, Kay et Bedivere furent entourés de leurs compagnons qui s'étaient élancés hors de leurs cachettes, et tous les gardes furent promptement mis à mort. Puis, s'étant emparés de tout l'or et de toutes les pierres précieuses qu'ils pouvaient porter, sans oublier l'épée, ils se mirent en route pour le château d'Arthur.

Ils l'atteignirent sans encombre et demandèrent au roi sage et prudent son avis sur la situation. Et Arthur leur conseilla de commencer par se mettre à la recherche de Mabon, le fils de Modron ; et il désigna pour cette quête Uriel parce qu'il comprenait le langage des oiseaux et des bêtes, Idwel, parce qu'il était parent de Mabon, et Kay et Bedivere parce qu'ils n'abandonnaient jamais aucune de leurs entreprises tant qu'elles n'étaient pas menées à bien.

Or, Mabon avait disparu depuis si longtemps que l'homme le plus vieux du monde entier n'avait jamais entendu parler de lui. Mais Idwel s'avisa à propos que bien des bêtes et bien des oiseaux vivent plus longtemps que l'homme, et il résolut de s'adresser à l'animal le plus vieux qu'il pourrait trouver.

« Et quel animal, ajouta-t-il, peut être plus vieux que l'oiseau de Val-Profond ? Mettons-nous à sa recherche. »

Ils voyagèrent pendant des jours à travers une vaste forêt et parvinrent enfin à un vallon ombreux où, sur une petite pierre, était perché l'oiseau du Val-Profond. Et les chevaliers le supplièrent de leur dire ce qu'il savait de Mabon, fils de Modron, enlevé à sa mère à l'âge de trois jours.

« Quand je suis arrivé ici, dit l'oiseau gravement, je n'étais qu'un oisillon qui sort du nid. À la place même où je suis perché aujourd'hui encore, il y avait une grosse enclume de forgeron, en pierre dure. Depuis ce jour, nul n'y a touché, mais tous les soirs, j'y ai aiguisé mon bec en faisant ma toilette avant de dormir. Tout ce qui en reste, c'est la petite pierre que vous voyez là. Eh bien, durant toutes les années qui se sont écoulées, je n'ai jamais entendu prononcer le nom de Mabon, fils de Modron. Mais ne perdez pas tout espoir : je veux vous conduire vers des créatures qui sont nées avant moi, et vous vous informerez auprès d'elles. »

Et l'oiseau les emmena au lieu où, au pied d'un antique chêne, reposait le Cerf du Fourré des Fougères. Les quatre compagnons d'armes lui posèrent leur question : « Sais-tu ce qu'est devenu Mabon, fils de Modron, enlevé à sa mère à l'âge de trois jours ? »

Le Cerf répondit : « Quand je suis arrivé ici, cette immense forêt n'était qu'une vaste plaine nue, où poussait un tout jeune chêne. Le jeune arbre, avec les années, devint un grand chêne, et après une longue vie s'affaiblit et mourut : il n'en reste que cette souche noueuse ; or, un chêne met trois cents ans à croître, trois cents ans à prospérer, et trois cents ans à dépérir et à mourir. Et, pendant tout ce temps, personne ne m'a parlé de Mabon, fils de Modron. Mais, puisque vous êtes les chevaliers d'Arthur, je veux vous présenter à quelqu'un qui fut créé avant moi. » Et il les conduisit au Hibou de Sombreal.

« Quand je suis arrivé ici, leur répondit le Hibou des profondeurs de sa caverne, cette vallée était couverte d'un grand bois. Ce bois mourut, un autre grandit et mourut à son tour, et à leur place poussa un troisième, qui est celui que vous voyez. Mais je n'ai jamais entendu parler de l'homme que vous cherchez. Toutefois, puisque vous appartenez à la cour d'Arthur, je vous conduirai à la créature la plus vieille du monde entier, à l'Aigle du Bois des Aulnes. »

Ils s'y rendirent et, à leur première question, l'Aigle dit : « Quand je suis arrivé ici, le rocher que vous voyez là était si haut que je pouvais, en me perchait dessus, atteindre les étoiles. Vous voyez ce qu'il est devenu avec les siècles. Or je n'ai, dans toute ma vie, entendu prononcer qu'une fois le nom de l'homme que vous cherchez : c'est lorsque j'ai visité le Lac Isolé. Là, j'avais planté mes serres dans un saumon, espérant le tuer et l'emporter pour mon souper ; mais il réussit à m'entraîner dans les eaux profondes, si bien que j'eus fort à faire pour m'échapper sain et sauf. Et, quand je revins avec tous mes

compagnons pour le tuer, il envoya des ambassadeurs au-devant de moi qui me firent des propositions de paix, et il me demanda mon alliance. Lui seul pourra vous répondre. Allons le voir. »

Et ils continuèrent leur voyage et arrivèrent devant un grand lac bleu, caché dans la forêt ; là, ils trouvèrent le Saumon du Lac Isolé qui répondit à leur question : « Je remonte, à l'heure des marées, le fleuve Severn, et je longe les murailles du château de Gloucester, derrière lesquelles se cachent plus d'abominations que partout au monde. Que deux d'entre vous montent sur mon dos ; je les y mènerai et ils verront de leurs yeux et entendront de leurs oreilles. »

Alors, Kay et Uriel descendirent de cheval, vinrent jusqu'à la berge et, debout sur les épaules du Saumon, ils descendirent le fleuve Severn et s'arrêtèrent sous les murailles du château de Gloucester.

« Tendez l'oreille », dit le Saumon. Et ils entendirent une voix qui, venue des plus profondes oubliettes, gémissait lamentablement. Et Uriel demanda : « Qui es-tu, qui gémis dans ce lugubre cachot ? »

— Hélas ! répondit la voix, je suis Mabon, fils de Modron, enfermé pour l'éternité dans la prison de Gwin, roi du Pays des Fées. Et c'est moi, le Chasseur Fantastique, moi qui demeure jeune à jamais, qui pour l'éternité suis condamné à ne jamais voir les bois, et les clairières, et la chasse à laquelle je pense toujours.

— Peut-on te racheter par une rançon ? demanda Uriel.

— Non, dit Mabon, si jamais je suis délivré de cette prison, ce ne sera ni par l'or ni par l'argent, mais par le sang et la bataille.

Alors Uriel et Kay rejoignirent leurs compagnons. Ils s'empressèrent de retourner vers Arthur et de tout lui conter. Et le roi rassembla une nombreuse armée et marcha à l'attaque du château de Gloucester. Tandis qu'il attaquait le château du côté de la terre, Kay et Bedivere, portés par le Saumon du Lac Solitaire, découvrirent la partie des murailles que nul ne songeait à défendre, car elle était à pic sur la rivière ; ils réussirent à jeter bas un pan de mur, et à délivrer Mabon, fils de Modron, qu'ils emmenèrent avec eux à la cour d'Arthur.

COMMENT LE PRINCE KILHUGH CONQUIT OLWEN

Tandis qu'Arthur et ses chevaliers discutaient pour savoir laquelle des tâches impossibles ils entreprendraient ensuite, il arriva que le prince Gwyther, un des chevaliers de la Table Ronde, se promenait dans la montagne, au Pays de l'Aube qui était son pays natal.

Il allait, musant et rêvant, quand il entendit un faible cri. Il jeta les yeux de tous côtés, sans rien voir qui pût expliquer ce cri. Bientôt, il

l'entendit de nouveau, qui semblait venir du sol, sous ses pieds, et il vit une fourmilière, autour de laquelle les petites fourmis gémissaient lamentablement, car les bruyères de la colline étaient en feu, et, en peu de temps, leur demeure serait réduite en cendres. Alors le prince Gwyther tira son épée, en traça un cercle sur le sol, et trancha net la fourmilière qu'il arracha de terre et lança intacte en lieu sûr.

« Notre gratitude t'appartient, s'écrièrent les petites fourmis. Dis-nous maintenant ce que nous pouvons faire pour toi, Prince Gwyther du Pays de l'Aube ! »

Le Prince réfléchit un instant et dit : « Tout le monde sait que Kilhugh veut épouser la belle Olwen, et qu'il doit apporter à Yspaddaden neuf boisseaux de semences de lin, semés dans un champ. Si une seule graine manque, le mariage n'aura pas lieu ; et nous ne savons pas comment nous pourrions réunir toutes ces petites graines. Pourriez-vous vous en charger, vous autres ? »

— Qu'à cela ne tienne, » dirent joyeusement les petites fourmis qui coururent allègrement de toutes leurs petites pattes vers le champ d'Yspaddaden, Chef des Géants.

Comme le soir tombait, les fourmis revinrent au Pays de l'Aube, où le prince Gwyther avait apporté neuf mesures d'un boisseau. Elles gravirent une à une les flancs des mesures, apportant chacune sa graine qu'elles déposaient à l'intérieur ; et les neuf boisseaux furent enfin emplis, à l'exception d'une seule graine qui manquait encore.

« Tout va bien, crièrent en chœur les vaillantes fourmis, notre camarade boiteuse n'est pas encore arrivée ! »

Et avant la nuit noire, la fourmi boiteuse grimpa péniblement le long du dernier boisseau, et laissa tomber la dernière graine demandée.

C'est ainsi que les neuf boisseaux bien remplis furent envoyés au château d'Arthur et remis entre les mains du prince Kilhugh.

Et le roi Arthur dit aux chevaliers assemblés : « Maintenant, en route pour l'Irlande, et mettons-nous à la recherche du chaudron de Wyddel, le majordome du roi Odgar. »

Or, ce chaudron, ne l'oubliez pas, était tel que l'on ne parvenait pas à y faire cuire de la nourriture pour un lâche ; tandis que, pour un brave, les mets étaient cuits aussitôt que préparés. Vous pensez bien que c'était là une précieuse marmite. Aussi, à la demande d'Arthur, Wyddel répondit, fort courroucé : « Non seulement je ne donnerai pas mon chaudron, mais je ne veux même le laisser voir à personne. »

Alors Arthur rassembla ses hommes d'armes et vogua vers l'Irlande. Et, quand les sujets d'Odgar le virent arriver, prêt à la bataille, ils supplièrent leur roi de faire bonne mine à l'envahisseur. Aussi Odgar se laissa-t-il conseiller ; il envoya des messagers à Arthur et l'invita à prendre part à un grand banquet.

Lorsque le repas fut fini, Odgar offrit des présents à ses invités, mais Arthur ne voulut rien accepter, disant que ce qu'il voulait, c'était le chaudron de Wyddel. Lorsque Wyddel, l'entendit, il éclata en paroles violentes : « Non, dit-il, jamais tu ne l'auras ; d'ailleurs, si j'avais voulu le donner, c'est à la demande d'Odgar, mon roi, que j'aurais accédé, et non à la tienne. »

Bedivere, entendant cette réponse discourtoise, fut fort irrité, et s'emparant du chaudron, il le hissa sur les épaules du Porteur de Chaudron d'Arthur. Sur quoi, tous les hommes d'armes tirèrent leurs épées, et les guerriers d'Arthur tombant sur Wyddel et ses hommes les taillèrent en pièces. C'est ainsi qu'ils conquièrent le chaudron et qu'ils l'emportèrent, plein à déborder de pièces d'or, dans le royaume du Puissant Arthur.

Après cette aventure, ils se mirent en route pour obtenir le Baume Enchanté, qui était gardé par la Sorcière Noire, fille de la Sorcière Blanche, près du Ruisseau des Peines, sur les confins du Pays du Crépuscule. Et, quand ils approchèrent de la triste caverne où habitait la Sorcière, Arthur fut rejoint par Gwyn du Pays du Crépuscule, et par Gwyther du Pays de l'Aube, qui voulurent empêcher le roi de pénétrer dans la caverne, prétendant qu'une aussi mesquine aventure était indigne d'un si grand roi. Ils s'offrirent à affronter eux-mêmes la Sorcière ; mais celle-ci les traita de telle façon, les griffant, leur donnant des coups de pied et de poing, qu'ils ressortirent bientôt plus morts que vifs. Ce que voyant, Arthur s'élança, et, d'un seul coup de son poignard, tua la méchante Sorcière, tandis que Sire Kay emportait le Baume Enchanté.

Les chevaliers se mirent ensuite en route pour atteindre le sanglier Briseur-de-Branches ; et l'entreprise était si difficile qu'ils désespéraient presque de la mener à bien. Les chiens les plus rapides s'épuisaient à sa poursuite sans arriver à le cerner ; mais enfin Cavall, le fidèle chien d'Arthur, parvint à le faire tomber, et Arthur s'élança pour arracher la défense tandis que l'animal était encore vivant. Il n'y serait certes pas arrivé si Kay ne se fût tenu prêt à mettre le sanglier à mort aussitôt.

Il restait encore à conquérir les ciseaux et le peigne ornés de pierreries, qui se trouvaient entre les deux cornes du Buffle Ravageur-des-Plaines ; il avait ravagé toute l'Irlande, si bien que le peuple entier était terrifié. Arthur ordonna à Merlin l'Enchanteur d'aller voir si tout ce qu'on racontait sur le Buffle et ses joyaux était vrai, et Merlin se changea aussitôt en oiseau, vola au-dessus de la mer agitée, et découvrit la monstrueuse créature couchée, avec, sur la tête, les bijoux étincelants, et à ses côtés ses sept petits qui dormaient ou jouaient. Merlin voulut bien s'emparer des ciseaux, mais il fit un mouvement maladroît qui éveilla le Buffle féroce et il fut obligé de s'envoler à tire-

d'aile.

De retour au pays, il fit au roi une telle description du monstre et de la ruine qu'il avait causée, qu'Arthur rassembla une vaste armée de chevaliers et d'hommes d'armes. Les Irlandais craignirent tout d'abord pour leur liberté ; mais, lorsqu'ils surent qu'Arthur venait les délivrer du terrible Ravageur, leur joie ne connut pas de bornes. Hélas ! pendant des jours, les chevaliers se battirent contre la terrible bête sans parvenir à la blesser, ni même à atteindre un de ses petits. Et un beau matin, le Buffle et sa famille traversèrent à la nage la mer d'Irlande et envahirent le royaume même d'Arthur, détruisant tout sur leur passage, et semant la terreur dans tout le pays.

Arthur se hâta de revenir en Bretagne et arriva à temps pour apprendre que le Buffle ravageait son domaine, arrachant les arbres, tuant les hommes et le bétail, toujours suivi de ses sept petits.

Après une longue poursuite et plus d'aventures qu'on n'en peut conter, les jeunes buffles furent tués un à un, et le Ravageur-des-Plaines serré de près. Il fut bientôt acculé entre le rivage de la mer et l'armée d'Arthur tout entière qui le cernait. Et au moment où ses pieds glissaient sur le galet humide, Mabon, fils de Modron, s'empara du peigne et Kenneder saisit les ciseaux. Alors le Buffle, poursuivi par deux gros dogues de la meute d'Arthur, s'élança dans les flots de la mer et se mit à nager furieusement. Pendant longtemps le roi et les chevaliers suivirent leur course du regard, mais ils disparurent enfin dans le lointain et nul depuis n'a jamais eu de nouvelle du Buffle Ravageur-des-Plaines, ni des deux dogues, lancés à sa poursuite.

Et maintenant, toutes les tâches impossibles ayant été accomplies, le prince Kilhugh tout joyeux prit la route du retour pour aller réclamer Olwen, sa fiancée, au géant son père. Et avec lui revinrent le fils de Custennin, le berger colossal, et tous ceux qui voulaient du mal à Yspaddaden. Arrivés au château, ils pénétrèrent jusqu'à la grand'salle et là Tête-de-Chardon garda le silence pendant qu'on étalait devant lui les choses merveilleuses conquises par les champions. Il se laissa couper par Kay la barbe, la peau et la chair jusqu'à l'os, d'une oreille à l'autre, cependant que Kilhugh disait : « Tu le croyais impossible, mais nous l'avons fait. » – Et encore : « T'a-t-on bien fait la barbe ? »

— Elle est bien faite, disait le Géant.

— Ta fille est-elle à moi ? reprenait Kilhugh.

— Elle est à toi, mais tu n'as nul besoin de me remercier, car, sans l'aide d'Arthur, tu ne l'aurais jamais conquise. De mon plein gré, jamais tu ne l'aurais eue, car, en la perdant, je perds la vie. »

Alors le fils de Custennin s'avança, disant : « Ô géant, tu as méchamment mis à mort mes vingt-trois frères, tu as dérobé à mon père son héritage et le mien. Pour tous ces méfaits, tu périras de ma main aujourd'hui même ! »

Et il le saisit par les cheveux, le traîna derrière lui jusqu'au rempart et lui trancha la tête qu'il planta au bout d'une pique sur les créneaux. Ils partagèrent les dépouilles, et le même soir, Olwen épousa Kilhugh et ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

D'après les Mabinogion, recueil de légendes galloises (XIII^e siècle).



ARTHUR ET LA TABLE RONDE

La venue d'Arthur

COMMENT ARTHUR SUCCÉDA À UTHUR PENDRAGON,
SON PÈRE



ORSQUE le roi Uther Pendragon régnait sur la Bretagne avec la reine Igraine, son épouse, il advint qu'il reçut un jour la visite de Merlin l'Enchanteur qui, en mainte occurrence, lui avait prodigué aide et conseils. Et Merlin dit au roi :

« Jurez-moi sur les quatre Évangélistes de m'accorder ce que je vous demanderai. » Et le roi jura. Lors, Merlin lui dit :

« La reine Igraine mettra au monde avant peu un fils dont je veux la gloire. Dès que l'enfant sera né, vous me l'apporterez à la poterne basse, avant qu'il soit baptisé. Je connais dans le pays un de vos barons, et son nom est Sire Ector. Il vous aime et il est droit et fidèle, et honorablement connu en Angleterre et dans le Pays de Galles ; sa femme nourrira votre fils. »

Ainsi fut fait. Uther le roi donna à Sire Ector de grands biens, et, dès que l'enfant fut né, deux chevaliers et deux nobles dames le remirent, enveloppé dans des langes de drap d'or, à Merlin qui, vêtu en mendiant, attendait à la poterne. Il le confia à Sire Ector qui le fit

baptiser par un saint homme et le nomma Arthur. Après quoi, sa femme le nourrit de son lait et l'éleva comme son propre fils.

Or, quelques années plus tard, le roi Uther Pendragon tomba malade, et ses ennemis s'avancèrent contre son armée et lui tuèrent grande foison d'hommes. Et Merlin le conseilla :

« Sire, dit-il, il faut vous montrer sur le champ de bataille, même si vous y devez être porté en litière ; car jamais vous n'aurez la victoire si n'y allez en propre personne. »

Ainsi le roi fut porté en litière jusqu'à Saint-Albans, et là rencontra la vaste armée d'un puissant roi du Nord. Et, ce jour-là, Sire Ulfius et Sire Brastias firent merveille d'armes, et l'armée d'Uther déconfit les hommes du Nord et les mit en fuite. Après quoi le roi retourna à Londres où tout le peuple s'égout grandement de la victoire. Mais il tomba dans une si grande faiblesse que pendant trois jours et trois nuits il ne put parler. Et tous ses barons étaient fort marris et consultèrent Merlin qui leur fit promettre à tous de se réunir au matin devant le lit du roi, ce qu'ils firent. Alors Merlin demanda :

« Sire, votre fils Arthur doit-il être roi après vous et régner sur ce pays et sur toutes vos conquêtes ? »

Et Uther se tourna vers lui et dit d'une voix basse, mais que tous pouvaient entendre :

« Je lui laisse la bénédiction de Dieu et la mienne ; qu'il prie pour mon âme et qu'il règne noblement et vertueusement. »

Puis il rendit l'esprit et fut enseveli comme il sied à un roi. Et sa reine, la belle Igraine, et tous ses barons, menèrent grand deuil.

Or, pendant les années qui suivirent, le royaume fut en grand danger, car les barons qui possédaient beaucoup d'hommes s'estimaient chacun assez fort pour devenir roi. Mais Merlin l'Enchanteur se rendit auprès de l'archevêque de Cantorbéry et lui conseilla de mander à Londres tous les seigneurs du royaume avec leurs hommes d'armes, et de les réunir au temps de Noël sous peine d'excommunication. En l'honneur de Jésus qui était né cette nuit-là, il les ferait témoins d'un grand miracle et leur découvrirait celui qui devait être leur roi. L'archevêque ayant écouté Merlin, beaucoup d'entre les barons se confessèrent afin que leurs prières fussent agréables à Dieu. Et ainsi, dans la plus grande église de Londres (mais le vieux livre qui nous conte cette histoire ne nous dit pas si ce fut Saint-Paul ou une autre), les gens de toute condition s'assemblèrent dès avant le jour pour prier.

La journée commença aux sons des cloches, et après que matines furent chantées et que la première messe fut dite, tous sortirent et virent dans le cimetière, derrière le maître-autel, une grande pierre carrée, pareille à un bloc de marbre. Au centre se dressait une enclume d'acier d'un pied de haut, et dans l'enclume était fichée par la

pointe une épée nue : tout autour, on lisait ces mots, gravés en lettres d'or :

Qui cette épée retirera,
Le roi légitime sera
Et sur Bretagne régnera.

Et le peuple s'ébahit et il y eut une grande rumeur. L'archevêque, élevant la voix, dit :

« Que tous demeurent dans l'église et prient encore vers Dieu ; et que nul ne touche à l'épée avant que la grand'messe soit chantée ! »

Lors donc que les messes furent finies, tous revinrent contempler l'épée, et ceux qui auraient bien voulu être roi essayèrent de l'arracher ; mais aucun d'entre eux ne parvint même à l'ébranler. Sur quoi l'archevêque dit :

« Il n'est pas ici, celui qui doit accomplir le miracle ; mais sans aucun doute Dieu le fera connaître en son temps. En attendant, choisissez dix loyaux et fidèles chevaliers ; qu'ils gardent le cimetière, et veillent sur l'enclume et l'épée. »

Ainsi furent ses ordres suivis et jusqu'au premier jour de l'année nouvelle, il y eut joutes et tournois pour garder ensemble tous les barons et seigneurs réunis.

Or, le premier jour de l'an, les chevaliers, après qu'ils eurent oui la messe, chevauchèrent par les champs, les uns allant aux joutes, les autres aux tournois ; et il advint que Sire Ector, qui possédait de vastes terres près de Londres, se rendit aux fêtes, avec Sire Kay, son fils, et le jeune Arthur qu'il avait nourri. Sire Kay était chevalier depuis la Toussaint seulement, et, en partant, il oublia son épée dans la demeure de son père ; quand il s'en aperçut, il pria Arthur de retourner sur ses pas pour l'aller quérir. Mais, quand Arthur arriva devant la porte, la dame et toutes ses suivantes et les serviteurs étaient partis pour assister aux joutes, et tout était clos et silencieux. Arthur fut très irrité et pensa :

« J'irai donc jusqu'au cimetière, et je prendrai l'épée qui est fixée dans l'enclume, car mon frère Kay ne saurait être sans épée un jour comme aujourd'hui. »

Il mit pied à terre à l'entrée du cimetière, attacha son cheval à la porte et parvint jusqu'au bloc de pierre sans rencontrer quiconque, car les chevaliers eux-mêmes étaient aux joutes. Alors il saisit l'épée par la garde et, la tirant d'un seul coup, il la dégagea de l'enclume d'acier ; puis vite il se remit en selle et rejoignit son frère auquel il donna l'épée.

Aussitôt que Kay la vit, il connut que c'était l'arme miraculeuse ; aussi alla-t-il vers son père Sire Ector et lui dit :

» Seigneur, voici l'épée du cimetière ; c'est donc moi qui dois être roi de ce pays. »

Mais Sire Ector ayant sommé son fils de dire toute la vérité, celui-ci lui conta comment Arthur lui avait donné l'arme. Alors tous trois revinrent jusqu'à l'église, et Sire Ector dit à Arthur :

« Remets maintenant l'épée à sa place, et retire-la derechef. »

— Voilà qui n'est pas malaisé », dit Arthur en replaçant l'épée dans l'enclume.

Et Sire Kay essaya de l'arracher sans y parvenir ; mais Arthur y réussit sans effort... Là-dessus, Sire Ector et Sire Kay tombèrent aux pieds d'Arthur et se prosternèrent.

« Hé là ! s'écria le jeune prince, mon cher père et mon cher frère, pourquoi vous agenouiller devant moi ? »

Mais Sire Ector, toujours prosterné, déclara à Arthur comment il avait reçu l'ordre de le nourrir, et l'entremise de Merlin ; qu'il était de sang plus noble qu'il ne l'avait cru jusqu'alors ; et que le jugement de Dieu venait de le désigner clairement comme le roi que tous attendaient. Sur quoi Arthur fut pénétré de douleur, car, dit-il à Sire Ector : « Vous êtes l'homme du monde auquel j'ai le plus d'obligation, et ma bonne mère, votre épouse, m'a nourri et élevé comme sien. Et si c'est jamais la volonté de Dieu que je devienne roi, vous me demanderez tout ce que vous désirez, et à Dieu ne plaise que je manque à vous le donner. »

— Sire, dit Sire Ector, je ne vous demande qu'une chose, c'est, lorsque vous serez roi, de faire de votre frère de lait, Kay que voici, le sénéchal de votre royaume.

— Ce sera fait, dit Arthur, et nul autre n'aura cette charge tant que lui ou moi nous vivrons.

Après quoi, ils se rendirent auprès de l'Archevêque et lui dirent comment l'épée avait été conquise et par qui. Et le Jour des Rois, tous les barons qui voulurent vinrent faire une nouvelle tentative. Seul parmi tous, Arthur l'enleva, et plusieurs seigneurs furent courroucés et dirent que c'était grande vergogne pour eux-mêmes et pour tout le pays d'être surpassés par un damoiseau qui n'était pas même de haut lignage ; et ils convinrent tous de retarder l'épreuve jusqu'à la Chandeleur. Mais, à la Chandeleur tout comme au Jour des Rois, Arthur dégagea l'épée sans peine. Ils renvoyèrent encore l'essai à Pâques, puis à la Pentecôte. Mais alors l'archevêque de Cantorbéry, conseillé par Merlin, manda quelques-uns des plus nobles chevaliers du royaume, ceux auxquels Uther Pendragon avait donné amour et confiance ; et parmi eux étaient Sire Baudoin de Bretagne, Sire Ulfius et Sire Brastias qui entourèrent Arthur nuit et jour jusqu'à la fête de

Pentecôte et se rangèrent à ses côtés pour la dernière épreuve.

Ce jour-là, tous tentèrent encore une fois d'ébranler l'épée, mais seul, Arthur l'arracha de l'enclume et la brandit devant tout le peuple assemblé, lequel s'écria d'une seule voix :

« Nous voulons Arthur pour roi et sans délai, car nous voyons bien que c'est là la volonté de Dieu. Et celui qui voudra résister, nous le tuerons ! »

Et chacun s'agenouilla aux pieds du roi, implorant sa merci pour avoir tant tardé à le reconnaître. Arthur pardonna à tous ; puis, ayant pris l'épée à deux mains, il en fit l'offrande sur l'autel devant lequel était l'Archevêque qui le fit chevalier sur-le-champ et sur-le-champ le couronna roi.

Lors, les barons et le peuple lui jurèrent fidélité, et lui-même fit serment de gouverner bien et loyalement selon Dieu. Mainte requête lui fut adressée aussitôt, car depuis la mort d'Uther Pendragon bien des seigneurs et bien des dames avaient été dépouillés de leurs possessions et de leurs terres ; et Arthur leur fit rendre les biens qui leur avaient été ravis. Après quoi, il fit Sire Kay sénéchal de Bretagne, Sire Baudoin connétable, Sire Ulfius chambellan, et Sire Brastias défenseur des Marches du Nord, au-delà de la rivière Trent, où étaient alors ses principaux ennemis. Au bout de peu d'années, il soumit jusqu'à l'Écosse et au Pays de Galles, grâce à la valeur et aux prouesses de ses chevaliers, et grâce à leur dévouement à sa personne.

POURQUOI ET COMMENT LA DAME DU LAC FIT PRÉSENT D'EXCALIBUR AU ROI ARTHUR

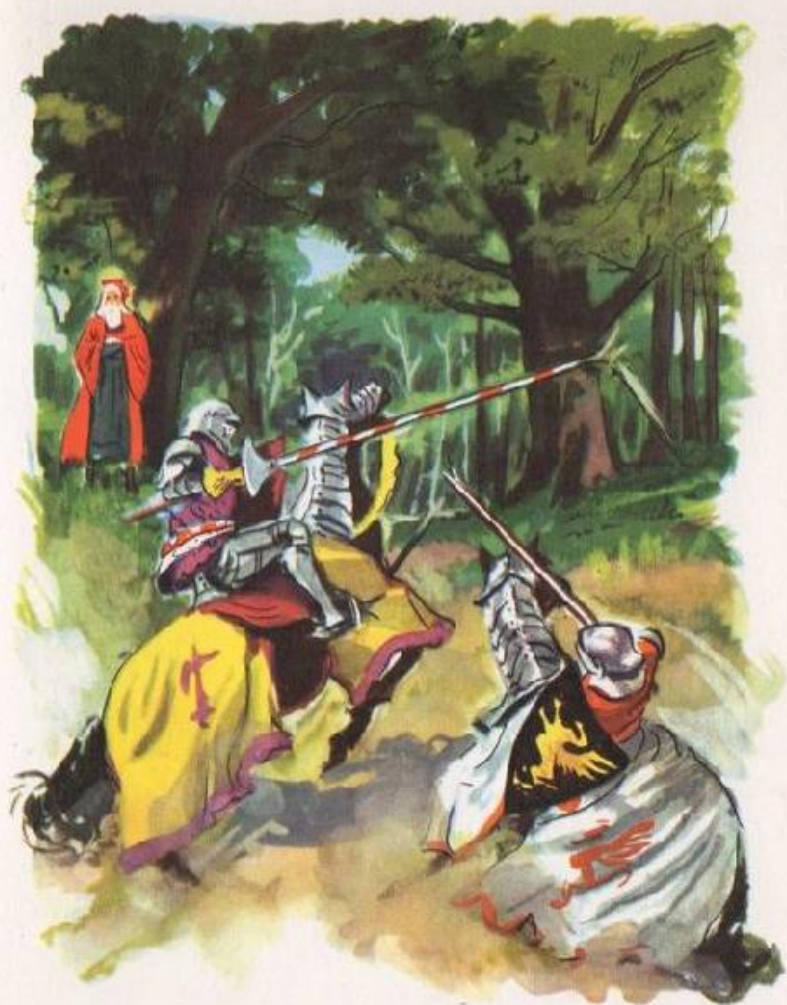
Si nous voulions conter toutes les aventures du roi Arthur, nous écririons des volumes et encore des volumes à narrer ses guerres et ses hauts faits d'armes, ses voyages au-delà des mers pour combattre des chevaliers français, sa longue lutte contre onze rois, lutte que seul Merlin parvint à terminer. C'est aussi grâce à Merlin qu'il échappa à un bien grand danger dans un combat singulier qui faillit mal finir pour lui.

Il chevauchait tout seul un beau matin par la campagne, attendant le lever du soleil, quand il vit trois manants pourchasser Merlin et tenter de le tuer. Alors le roi piqua vers eux et leur cria :

« Fuyez, vilains ! » et eux, pris de peur en voyant un chevalier armé, s'enfuirent au plus tôt.

« Or ça, Merlin, dit le roi, tu aurais bien été occis malgré tes arts de magie si je n'étais survenu ! »

— Que non pas, dit Merlin, j'aurais bien pu me délivrer si je l'avais voulu ; et tu es plus proche de la mort que moi, car tu vas droit au trépas, si Dieu ne t'aide. »



A la dernière passe, Arthur fut désarçonné par la violence du choc.

Ils cheminèrent ainsi tout en devisant jusqu'à une fontaine, et tout près était un riche pavillon. Alors Arthur vit un chevalier tout armé, assis sur un escabeau et lui dit :

« Beau Sire, pour quelle raison demeurez-vous ici, comme si nul chevalier ne pouvait passer par ce chemin sans jouter avec vous ? Je souhaiterais fort que vous quittiez cette coutume.

— C'est, dit le chevalier, une coutume que j'ai suivie et que je suivrai malgré tous ceux qui y trouvent à redire, et celui qui en sera fâché, qu'il tâche à l'amender !

— Je le ferai donc, » dit Arthur qui aussitôt fondit sur lui, la lance en arrêt, si durement que les deux lances volèrent en éclats. Par trois fois, un écuyer leur en donna des neuves, et par trois fois elles se brisèrent comme verre. À la dernière passe, Arthur fut désarçonné par la violence du choc, et porta aussitôt la main à son épée. Alors commença une bataille âpre et dure, et leur sang teignait la place, et ils étaient comme deux béliers qui s'entrechoquent et roulent à terre. À la fin, l'épée du chevalier brisa en deux tronçons celle d'Arthur et le chevalier dit :

« Reconnais-toi vaincu, sinon tu mourras ! »

— Quant à la mort, dit Arthur, elle sera la bienvenue lorsqu'elle viendra ; mais pour ce qui est de me rendre, j'aimerais mieux mourir mille fois qu'être ainsi déshonoré.

Et là-dessus, le roi se jeta sur son ennemi, le saisit par le milieu du corps et lui arracha son heaume ; mais le chevalier, qui était puissant et vigoureux, prit bientôt le dessus et se préparait à trancher la tête d'Arthur.

Alors, intervint Merlin qui lui dit :

« Chevalier, retiens ta main ; si tu occis ton adversaire, tu mettras ce royaume dans les pires dangers ; car c'est Arthur, le roi. »

Mais le chevalier effrayé voulait le tuer, par crainte de sa vengeance ; aussi leva-t-il son épée pour fêrir un coup puissant ; et Merlin fut obligé de faire un charme qui le jeta à terre dans un profond sommeil. Puis il releva Arthur et ils continuèrent leur route, Merlin monté sur le destrier du chevalier.

« Hélas ! dit Arthur, qu'as-tu fait ! As-tu tué ce preux chevalier par tes sortilèges ? Je donnerais volontiers le revenu de toutes mes terres pendant un an pour qu'il fut encore vivant.

— N'en prenez nul souci, dit Merlin, car il se porte mieux que moi. Il n'est qu'endormi et s'éveillera avant qu'il soit trois heures. Je vous avais bien dit quel chevalier c'était. Son nom est Pellinore, et il aura deux fils qui n'auront qu'un égal au monde ; et leur nom sera pour l'un Perceval le Gallois et pour l'autre Lamorak ; et seul Sire Lancelot du Lac ira de pair avec eux.

Ce disant, ils arrivèrent auprès d'un ermite qui était un saint homme

et un grand physicien. Il pansa les blessures du roi et ils demeurèrent là trois jours ; après quoi ils purent remonter à cheval et poursuivre leur chemin, et Arthur se plaignit à Merlin de n'avoir plus d'épée.

« Or bien, dit Merlin, tout près d'ici, nous en trouverons une qui sera vôtre. »

Vous vous demandez peut-être pourquoi Merlin, le plus grand barde de tous les âges, le puissant Nécromant, le devin dont les prophéties annoncèrent toute l'histoire de la Bretagne, avait ainsi, dès sa naissance, protégé l'enfant qui devait être Arthur le roi ? Il me faut vous avouer que nul ne le sait ; mais on racontait des choses merveilleuses que nous pourrions sans peine tenir pour vraies. Beaucoup de gens prétendaient que l'enfant remis à Merlin par les ordres d'Uther n'était nullement le fils d'Igraine la reine ; on disait que, par une nuit d'épaisses ténèbres, on avait vu sur les eaux un navire mystérieux qui ressemblait à un dragon ailé, et qui portait des figures lumineuses se dissipant dans les airs dès qu'on les regardait. Puis on vit les grandes vagues se briser sur la grève, chacune plus forte que la précédente ; et enfin la neuvième, pleine de voix et de lueurs, apporta un enfant nu et le déposa sur le sable. Après quoi s'apaisèrent les eaux, et le vent et le ciel. Et c'était cet enfant que Merlin avait confié à Sire Ector et que Uther avait adopté pour son fils. Les blanches apparitions n'étaient autres que trois Dames du Lac, protectrices du roi pendant toute sa vie, qui l'avaient apporté de l'île heureuse d'Avallon où ne tombe jamais ni grêle, ni pluie, ni neige, où s'étendent les prairies à l'herbe épaisse et les pelouses plantées d'arbres, et qu'entoure une mer tiède et ensoleillée.

Voilà ce que les gens disaient tout bas quand ils voyaient Merlin et Arthur chevaucher ensemble, et l'Enchanteur mettre toutes les ressources de sa sagesse au service du roi, et en toute circonstance le conseiller et l'aider. Et cette fois encore, ce fut Merlin qui guida Arthur jusqu'aux bords d'un lac calme et uni ; au milieu, ils aperçurent un bras vêtu d'un tissu de lin blanc et qui tenait de la main une splendide épée.

« C'est là, dit Merlin, l'épée que je vous ai dite ! »

Sur ces entrefaites, ils virent une dame qui marchait à la surface des eaux, et Merlin dit encore ;

« C'est une des Dames du Lac qui viendra jusqu'à vous ; et, si vous lui parlez courtoisement, elle vous fera présent de l'épée. »

La Dame, en effet, s'approcha d'eux et les salua, et Arthur lui demanda quelle était l'épée que le bras mystérieux élevait au-dessus des eaux.

« Sire Arthur, répondit-elle, cette épée est mienne et fut forgée et ciselée en Avallon. Entrez dans cette barque, ramez jusqu'à elle et prenez-la avec son fourreau. » Arthur et Merlin mirent pied à terre et

attachèrent leurs montures à un arbre ; après quoi ils firent ce que la Dame leur avait commandé ; et, lorsqu'Arthur saisit l'épée par la garde, la main et le bras disparurent sous l'eau. C'est ainsi qu'Arthur devint possesseur de l'épée Excalibur, dont le nom signifie Coupe-Acier. Sa poignée étincelait de pierres précieuses, et le roi, tout fier, tira du fourreau la lame aux éclats aveuglants pour la faire admirer à Merlin. Sur l'un des plats, il vit ces mots gravés : « Rejette-moi ! » et son visage s'attrista ; mais Merlin, lui montrant l'autre plat, déchiffra les signes obscurs de la plus vieille langue du monde et les lut au roi. Cette inscription disait : « Garde-moi ! » et Merlin ajouta : « Gardez-la et frappez ; le temps de la rejeter n'est pas encore venu ! »

Cette aventure achevée et menée à bien, ils revinrent tous deux à Caerlion, où les barons du roi les attendaient. Plusieurs blâmaient Arthur de s'exposer ainsi au danger ; mais les vaillants hommes d'armes se réjouissaient d'être aux ordres d'un chef qui risquait sa personne dans les aventures tout comme un simple chevalier.

COMMENT ARTHUR ÉPOUSA GUINEVERE,
FILLE DE LEODEGRANCE, ROI DU PAYS DE CAMÉLIARD,
ET COMMENT ELLE LUI APPORTA EN DOT
LA TABLE RONDE

Lorsqu'Arthur eut, par ses conquêtes, gagné châteaux et domaines et affermi son pouvoir sur toute la contrée que le roi Uther Pendragon avait gouvernée en son temps, il asservit jusqu'aux pays éloignés au-delà des mers. Et il avait coutume d'inviter à sa cour tous les notables guerriers des régions les plus lointaines, qui se disputaient l'honneur de le servir. Et partout les chevaliers d'Arthur servaient de modèles, tant par la coupe de leurs vêtements que par la façon de leurs armes, et leur renommée s'étendait jusqu'à l'extrémité de la terre.

Il arriva qu'un jour, Arthur dit à Merlin :

« J'ai besoin de tes conseils, Enchanteur, pour une chose d'importance. Mes barons ne me laissent aucun repos, mais prétendent que je dois prendre femme. Or je désire par-dessus tout suivre ton avis.

— Il est bon, répondit Merlin, qu'un homme de votre rang ne demeure pas sans épouse. Y a-t-il au monde une demoiselle que vous préféreriez à toute autre ?

— Oui bien, dit Arthur ; j'aime Guinevere, fille de Leodegrance, qui possède chez lui la Table Ronde du roi Uther, mon père. Elle est la

plus gente des dames, et je sens bien, dussé-je en chercher une autre pendant toute ma vie, que je ne trouverai jamais sa pareille.

Or, il me faut vous conter comment Arthur s'était pris d'amour pour la belle Guinevere. Au nombre de ses premières prouesses, tout le pays de l'Ouest se rappela longtemps la délivrance du pays de Caméliard, où régnait le roi Leodegrance. Ses terres avaient été dévastées par les querelles intérieures, au temps où Arthur était encore enfant ; et même, des armées païennes, venues d'au-delà des mers, avaient envahi la contrée et tout détruit sur leur passage. Ainsi s'étendirent de mornes déserts où les bêtes fauves se multipliaient, mais d'où l'homme disparaissait peu à peu. Les forêts étaient épaisses et profondes, et le chien sauvage, le loup, l'ours et le sanglier en sortaient nuit et jour, fouissant dans les champs et se vautrant jusque dans les jardins du roi. Parfois même un loup emportait un enfant et le dévorait. Et quelquefois aussi la louve, ayant perdu ses propres petits, donnait son lait à des nourrissons humains ; ces enfants, grandis dans la tanière obscure, grognaient en s'arrachant leur proie, et couraient à quatre pattes comme leur mère adoptive, jusqu'au moment où ils se redressaient et devenaient des hommes-loups, plus sauvages et plus féroces que des loups.

Leodegrance soupirait après le temps où les légions romaines et les aigles de César maintenaient l'ordre dans le pays. Et lorsque le roi Rience, son voisin, l'eut attaqué, et qu'en même temps des hordes barbares l'envahirent, rougissant la terre de sang et l'air de la fumée des villages incendiés, il implora enfin le secours d'Arthur que les barons venaient de reconnaître à Saint-Paul comme roi.

Or, Arthur ne s'était encore distingué par aucune prouesse. Tout joyeux de cet appel, il arriva chez Leodegrance, chevauchant, simple chevalier au milieu de ses chevaliers, dont plusieurs portaient riches armures, tandis que ni son heaume ni son écu n'étaient ornés du dragon d'or, signe de sa souveraineté. Près des murailles du château, Guinevere, la fille unique et l'orgueil du roi, était debout. Et Arthur, attachant sur elle son regard, sentit la lumière de ses yeux entrer dans sa vie ; mais il continua sa route et planta sa tente à la lisière de la forêt. Il chassa les païens, tua les bêtes fauves, abattit la forêt, fit pénétrer partout la lumière du soleil et traça de larges chemins pour chasseurs et chevaliers. Puis il s'en retourna. Et Guinevere ne l'avait pas même distingué parmi les autres. Mais Arthur pensait à elle sans cesse ; aussi accueillit-il aisément les conseils de ses barons et s'avisa, lui aussi, qu'un roi a besoin d'une reine. C'est pourquoi il s'en ouvrit à Merlin.

» Qu'il soit donc fait selon votre désir » dit l'Enchanteur en soupirant, car l'avenir lui était découvert et il savait déjà quels malheurs Guinevere attirerait sur le roi. Mais rien ne pouvant

prévaloir contre l'amour d'Arthur, Merlin, escorté de chevaliers et d'hommes d'armes, se présenta devant Leodegrance et lui demanda sa fille pour le jeune souverain.

« Ce sont là, dit Leodegrance, les meilleures nouvelles qu'il me soit donné d'ouïr ; en lui ma fille épousera le plus noble et le plus preux des rois. Et, s'il ne possédait déjà des terres à suffisance, je lui donnerais de grand gré des miennes. Mais je lui veux bailler ce qui, je le sais, lui plaira hautement, et c'est belle, grande et noble compagnie de cent chevaliers qui escorteront ma fille et dont je lui ferai présent ; et aussi la Table Ronde que je tiens d'Uther Pendragon, son père. Autour d'elle peuvent s'asseoir cent cinquante convives ; il pourra les choisir parmi les plus vaillants et les plus suffisants du monde entier, car sa générosité est telle que tous viennent en Bretagne pour l'amour de lui. »

Donc Leodegrance remit aux mains de Merlin sa fille Guinevere avec la Table Ronde, et cent chevaliers, montés sur de hauts destriers. Et le cortège voyagea en belle pompe, tantôt par terre, tantôt par eau, jusqu'à Caerlioni, sur la rivière Usk, ville qu'Arthur avait choisie pour sa capitale, car elle était plaisamment située, non loin des rives de la mer, et surpassait en richesses les autres cités du royaume. Et c'était aussi le lieu le plus propre aux grandes solennités auxquelles il avait convié tous ses vassaux : car, d'un côté de la ville, coulait la large rivière par laquelle les rois et les princes qui venaient d'au-delà des mers pouvaient débarquer portés jusque-là par leurs nefes ; et, de l'autre ceint de bois et de prairies, s'étendait la magnificence des palais royaux, dont les toitures dorées rivalisaient avec celles de Rome elle-même. Elle avait aussi deux nobles églises, et une école de deux cents philosophes, experts en astronomie et autres arts, qui étudiaient le cours des astres et tâchaient de prédire les prodiges qui devaient arriver.

Telle était la cité qui se préparait, par fort grandes joies, chères, et ébattements, à célébrer les noces d'Arthur et les fêtes du couronnement de la reine. Des messagers furent envoyés dans les divers pays qui lui rendaient hommage ou lui payaient tribut, et en conséquence vinrent bientôt les rois d'Écosse et de Galles, et de Cornouailles, les archevêques d'York et de Cantorbéry, ce dernier étant primat de toute la Bretagne et d'une piété si méritoire qu'il pouvait guérir les malades par ses seules prières, les comtes des grandes cités, et les souverains des pays étrangers, les rois d'Irlande, des Orcades, d'Islande, de Norvège, et aussi Leodegar, comte de Boulogne, et Bedivere le Bouteiller, duc de Normandie, et Borel du Maine, et Sire Kay le Sénéchal, duc d'Anjou, et les douze pairs de Gaule que Guérin de Chartres amena avec lui, tous magnifiquement équipés, avec plus de chevaux, de mules et de sommiers que ne se

peuvent compter.

Enfin, le jour des noces arriva et Dubric, évêque de Caerlion, se prépara à célébrer le mariage, car telle était sa prérogative en son diocèse. Dès qu'Arthur eut revêtu les insignes royaux, il fut conduit à l'église, les deux archevêques le soutenant de chaque côté ; devant lui, marchaient quatre rois portant, comme c'était leur droit, quatre épées d'or. Ils étaient précédés par une compagnie de clercs de tout degré qui chantaient une douce musique.

D'autre part, s'avancait le cortège de Guinevere, couronnée de laurier et soutenue par deux évêques ; quatre reines marchaient devant elle, portant quatre colombes blanches, et la suivaient grand'foison de dames qui se réjouissaient grandement. Et le mariage fut célébré au son des orgues et au chant des hymnes. Après quoi, le roi et la reine ôtèrent leurs couronnes et, vêtant des robes plus légères, allèrent manger, lui dans son palais avec les hommes, et elle dans un autre, avec les femmes, car telle était la coutume des Bretons les jours de grande fête.

Quand tous furent entrés, l'Archevêque de Cantorbéry bénit les sièges en grande dévotion, et particulièrement ceux qui entouraient la Table Ronde. Or, tandis que les chevaliers étaient allés rendre hommage à Arthur, Merlin trouva le nom des plus nobles et des plus vaillants miraculeusement gravé en lettres d'or sur chacun des sièges. Et il montra à tous une place vide où rien n'était écrit :

« Celui-ci, dit-il alors, sera appelé le Trône Périlleux ; et seul s'y assoira celui qui saura se perdre pour le salut de tous. »

Et quand ils se furent tous assis, chacun à la place que lui donnait son rang, Sire Kay le Sénéchal et mille damoiseaux de haut lignage, tous en surcot fourré d'hermine, servirent les viandes. D'un autre côté, Sire Bedivere le Bouteiller et autant de damoiseaux en surcot fourré de menu-vair, versaient à boire dans des hanaps ciselés de diverses façons.

À la fin du festin, le roi distribua à ceux des chevaliers qui étaient pauvres des terres et des manoirs. Puis il leur fit jurer à tous de haïr lâcheté et trahison, de n'être ni cruels ni impitoyables, sous peine de perdre à jamais sa faveur et leur propre estime ; il leur enjoignit de donner aide et secours à toute dame ou demoiselle en danger ; de combattre pour le droit et la justice, et de mépriser les biens du monde. Tous les chevaliers de la Table Ronde prêtèrent ce serment, les jeunes et les vieux ; et à l'instant où tous jurèrent, sous la lumière qui tombait des vitraux oranges, verts et violets enveloppant le roi de flammes, ils eurent tous, le temps d'un éclair, même visage.

Ainsi devait le roi, au moins une fois l'an, à la fête de Pentecôte, tenir cour plénière de tous les compagnons, et à cette cour chacun devait raconter toutes les aventures, qui lui étaient advenues dans

l'année, aussi bien les honteuses comme les honorables.
Et c'est ainsi qu'Arthur fonda la Table Ronde.

*L'histoire d'Arthur et des Chevaliers de la Table Ronde est racontée
d'après :*

*1° Morte Arthure et la Morte Arthur, deux poèmes anonymes probablement
du milieu du XIV^e siècle ;*

*2° La Morte d'Arthur, par sir Thomas Malory, écrit en 1469, imprimé par
Caxton, en 1485 ;*

*3° Histoires des Rois de Bretagne, par Geoffroy de Monmouth (1^{er} moitié
du XII^e siècle).*

*(Exception faite pour la Chevauchée de Geraint d'après les Mabinogion,
recueil de contes gallois, XIII^e siècle).*



La Perfidie de Viviane

COMMENT MERLIN FUT ENCHANTÉ PAR VIVIANE ET
COMMENT IL EST TOUJOURS CAPTIF SOUS UN
BUISSON D'ÉPINE BLANCHE



Si Arthur le roi était redoutable par sa valeur et sa bravoure, son conseiller avisé et subtil, l'Enchanteur Merlin, l'était bien autrement par ses sortilèges et ses divinations. Chacun savait que, par ses enchantements, il pouvait soumettre le soleil et la lune et les attirer hors du firmament ; qu'il pouvait changer le jour en nuit et la mer en terre ferme ; qu'il pouvait, par sa seule présence, terrifier de puissantes armées et métamorphoser en hommes d'armes, quand il lui plaisait, les choses les plus humbles et les plus fragiles. Encore aujourd'hui les démons et les lutins tremblent au bruit de son nom, et pourtant depuis combien d'années le druide dort-il au murmure des eaux et du vent au cœur de la forêt de Brocéliande ?

Sa science lui dévoilait tout le futur ; elle ne lui avait pas laissé ignorer qu'il courait un grand danger, et aussi qu'une destinée fatale ne lui permettrait pas de l'éviter. Et il fut rempli de sombres pressentiments quand, répondant enfin aux avances de Viviane, il en devint éperdument amoureux. Il connut son péril, car Viviane était coquette et méchante, avide de pouvoir et attisée de curiosité, et toute glorieuse d'avoir asservi le grand Nécromant, qui connaissait tous les arts et toutes les sciences, avait bâti au roi par arts de magie des palais et des forteresses et savait le langage des bêtes et des oiseaux. Elle s'appliqua à le séduire et à le charmer, et il en fut bientôt tout assoté. Bien des fois il lui révéla des secrets merveilleux, mais, non contente de son triomphe, Viviane voulut l'enchaîner et le soumettre à jamais.

« Maître, lui demandait-elle, je voudrais apprendre de vous à enclorre

et emprisonner un homme sans tour, sans murailles, sans chaînes, par seul enchantement, de telle sorte qu'il ne puisse jamais s'échapper, sinon par moi. »

Connaissant ses desseins, Merlin hochait la tête et montrait grande répugnance à lui accorder sa requête. Et Viviane le fatiguait d'arguments subtils, pour obtenir qu'il obéît à ses caprices. En vain tâcha-t-il de la fuir jusqu'en Armorique, dans la forêt de Brocéliande, asile sacré des fées ; elle eut tôt fait de le suivre et de le rejoindre. Lassé enfin de ses supplications, il lui demanda :

« Dites-moi, dame, ce que vous voulez. »

— Un lieu clos et retiré, répondit-elle, qui ne se puisse jamais détruire, et où vous et moi nous vivions dans une heureuse solitude.

— Je vous le ferai donc, proposa Merlin.

— Non pas, dit Viviane ; je veux que vous me l'enseigniez, et l'accomplir moi-même. Ainsi sera-t-il mieux à mon gré.

— Je le veux bien », répondit Merlin, et il commença à dicter et Viviane prit en écrit ses moindres paroles. Et quand il eut fini, la perfide, pleine de joie, lui montra plus d'amour qu'elle n'avait fait jusque-là.

Un jour qu'ils se promenaient dans la forêt, la main dans la main, ils trouvèrent un buisson d'épine blanche chargé de fleurs ; ils s'assirent sur l'herbe verte à l'ombre de ce buisson, et Merlin s'endormit bientôt. Viviane alors, s'assurant que son sommeil était profond, se leva et fit avec son voile un cercle sur le sol, autour de Merlin et de la blanche épine ; puis elle commença le sortilège que lui-même lui avait enseigné, avec des mouvements de mains et des entrecroisements de pas ; neuf fois elle l'encercla, et neuf fois elle fit le sortilège, puis revint s'asseoir à son côté. Lorsqu'il s'éveilla et regarda autour de lui, voilà qu'il lui sembla être enclos dans une tour solide et couché sur un lit. Alors il dit à Viviane :

« Vous m'avez donc trompé, à moins que vous ne consentiez à passer votre vie ici près de moi, car nul ne pourra défaire ce que vous avez fait, grâce à mes secrets. »

Et jamais Merlin ne sortit du lieu où étaient ensevelies sa vie, sa science et sa renommée ; seule Viviane entra et sortait librement ; et souventes fois elle regretta ce qu'elle avait fait, car elle n'avait cru qu'à moitié en ses enchantements, et ne pensait pas que les secrets qu'il lui avait révélés fussent véritables. Et elle l'eût volontiers délivré, si elle avait su comment. On raconte bien qu'un jour, Merlin réconforta Sire Gawain, dans une déplaisante aventure où celui-ci avait été changé par une méchante damoiselle en un nain hideux ; mais Gawain lui-même n'entendit qu'une voix gémissante qui semblait venir d'une spirale de fumée et qui lui annonçait la prompte fin de son épreuve.

Toutefois, la mémoire de Merlin est demeurée vivante au pays breton, où l'on espère encore en son réveil prochain. Vous pourriez voir dans un grand amphithéâtre couronné de bois sombres une fontaine près de laquelle une croix de bois vermoulue domine deux pierres couvertes de mousse ; là se donnent rendez-vous les fées vêtues de blanc qui sont bonnes pour les petits. Les eaux de la fontaine bouillonnent et pétillent quand elles touchent un morceau de fer ou de cuivre, et les enfants s'amuse à y jeter de menus objets, et disent par commun proverbe : « Ris donc, fontaine de Barendon, et je te donnerai une épingle. » – C'est là que dort Merlin, attendant le réveil.



Sire Beaumains le Marmiton

COMMENT DAME GUINEVERE ALLA CUEILLIR LE MAI ET
COMMENT SIRE BEAUMAINS VINT À LA COUR D'ARTHUR



N ce temps-là, la reine Guinevere ne sortait qu'escortée d'une grande compagnie d'hommes armés ; et la plupart étaient de jeunes chevaliers qui désiraient s'honorer par de nobles aventures et de grandes prouesses : dans la bataille, dans les tournois, ils ne montraient ni armoiries, ni blason, mais portaient seulement des boucliers tout blancs, et on les appelait les Chevaliers de la Reine. Et, tous les ans à Pentecôte, si quelqu'un de ceux de la Table Ronde avait été tué ou avait disparu (et il n'y avait pas de saison où pareil deuil n'advint), c'est les Chevaliers blancs qui s'étaient distingués par leur vaillantise qui étaient choisis pour remplacer ceux qui manquaient. Aussi étaient-ils tous fort attisés au désir d'aventures, et, à dire le vrai, point n'était besoin alors de les chercher longuement.

Or, un matin de printemps, la reine manda ses Chevaliers et leur dit que, le jour suivant, elle chevaucherait par les bois et les champs aux environs du château pour cueillir du mai, et que nul ne pourrait la suivre, s'il n'était monté sur un bon destrier et vêtu tout en vert, ou de soie, ou de drap, et s'il n'amenait avec lui une dame, ainsi qu'un écuyer, et deux hommes d'armes, aussi vêtus de vert et bellement montés.

Ils s'apprêtèrent tous en grande liesse, et partirent au point du jour ; et là étaient Sire Kay le Sénéchal, Sire Sagamore le Désireux, Sire Dodinas le Sauvage, Sire Côte-de-Fer, Sire Brewnor qu'on appelait la Cotte Mal Taillée, Sire Gawain, à la Langue Dorée, et bien d'autres. Et quand ils eurent cueilli le mai, tous s'en revinrent au château, chargés de fleurs, d'herbes et de mousses, s'étant bien ébattus et grandement

réjouis.

Au retour, pendant qu'ils étaient tous assis à table, entra dans la salle un homme jeune et beau, fort et vigoureux, large d'épaules, qui vint jusqu'au daïs où était assis Arthur et lui dit :

« Que Dieu vous garde, Seigneur, ainsi que votre noble compagnie de la Table Ronde. Je suis venu solliciter trois dons que vous me pourrez bailler sans grande perte ni dommage. Et le premier, je le désire dès à présent ; mais, les deux autres, je ne les demanderai que dans un an, lorsque vous tiendrez derechef votre fête de Pentecôte.

« Or bien, dit le roi, parlez et vous aurez satisfaction.

— Ma première requête, dit le jeune homme, c'est que vous me donniez pendant un an boire et manger à ma suffisance.

— Beau fils, dit Arthur, demande mieux, car mon cœur est entraîné vers toi pour ce que je vois bien que ton lignage est noble et je voudrais savoir ton nom.

— Je ne puis vous le dire, répondit le nouveau venu, avant Pentecôte prochaine.

Alors Arthur appela Sire Kay le Sénéchal et lui ordonna de fournir au jeune homme le boire et le manger, car il était assurément, pensait le roi, fils de noble seigneur.

« Ce n'est pas la peine, maugréa Sire Kay, de faire dépenses pour lui ; je suis sûr qu'il est né de vilains et ne fera jamais qu'un vilain ; car un noble homme vous eût demandé tout d'abord un cheval et une armure. Puisqu'il n'a pas de nom, je lui en donnerai un, moi, et ce sera Beaumains. Je le mènerai aux cuisines où il aura tous les jours grasse soupe et cervoise, et je garantis que dans un an il sera dodu comme perdrix. »

Et Sire Kay emmena Beaumains aux cuisines, le raillant et se moquant. Il l'envoya au bas bout de la table, près de la porte, et le fit asseoir parmi les marmitons. Là, le nouveau venu resta toute une année sans jamais déplaire ni proférer parole vilaine. Gawain et Lancelot souvent lui donnaient des habits ou de l'or à dépenser, Gawain parce que, sans qu'il le sût, Beaumains lui était proche cousin, Lancelot par grande courtoisie et gentillesse. Et Kay disait toujours :

« Que pensez-vous de mon marmiton ? »

Cependant, aux jeux de force et d'adresse nul à la cour ne pouvait rivaliser avec Beaumains.

L'année étant passée et le jour de Pentecôte revenu, le roi, suivant sa coutume, ne voulut pas s'asseoir à table avant d'avoir connu quelque aventure. Bientôt on vit s'approcher une demoiselle qui entra et implora l'aide du roi contre un méchant tyran, le Chevalier Rouge des Terres Rouges. Il assiégeait en son château une noble dame de haute naissance et de grandes richesses dont elle ne voulut dire le nom, et nul au monde ne pourrait le déconfire, sinon un des meilleurs

chevaliers de la Table Ronde, car il avait la force de sept hommes ensemble. Mais Arthur ne voulut permettre à aucun de ses chevaliers de suivre la demoiselle, puisque, disait-il, elle ne voulait pas faire connaître le nom, ni la demeure de la dame attaquée. Alors Beaumains dit :

« Cher Sire, j'ai mangé votre pain pendant un an. Et maintenant je requiers de vous les deux faveurs que vous m'avez promises : l'une est de me donner la défense de cette demoiselle ; l'autre, que vous enjoigniez à Sire Lancelot du Lac qu'il me fasse chevalier.

— Ainsi soit-il, dit le roi.

— Foin de lui, dit la demoiselle irritée. N'aurai-je pas d'autre défenseur que votre marmiton ?

Et elle repartit tout aussitôt sans attendre.

COMMENT BEAUMAINS FUT ARMÉ CHEVALIER PAR SIRE LANCELOT ET COMMENT IL ESCORTA LA DEMOISELLE SAUVAGE

Cependant un nain était survenu, on ne savait d'où, amenant un cheval et une riche armure, et toutes choses nécessaires pour Beaumains, et la cour s'émerveilla. Mais à Lancelot seul Beaumains déclara son nom, son parentage, qu'il était Sire Gareth, et fils de la reine des Orcades, propre sœur d'Arthur ; mais il lui fit promettre le secret, puis il s'éloigna pour joindre la demoiselle.

Dès qu'elle le vit, elle se mit à dire des paroles injurieuses.

« Que viens-tu faire ici, marmiton ? Tu traînes une odeur de cuisine répugnante, tes habits sont souillés de suif et de graisse. Tu n'es qu'un tournebroche et un laveur de pots. Va-t'en, car bientôt tu vas te trouver en face d'un adversaire que tu n'oserais affronter pour toute la soupe que tu as jamais humée.

— J'essaierai néanmoins, dit Beaumains ; et, malgré toutes vos paroles malgracieuses, je vous suivrai jusqu'au jour où je pourrai dire à Arthur que j'ai accompli ma tâche.

Après quoi, ils continuèrent leur chemin, la demoiselle chevauchant trente pas devant lui, sans lui permettre d'approcher, l'abreuvant d'injures et de moqueries.

Tant d'aventures leur arrivèrent qu'avec peine seraient racontées : Beaumains blessa d'abord deux chevaliers qui ne voulaient pas le laisser franchir le gué avant d'atteindre la forêt ; alors il tua le Chevalier des Noires Terres qui l'appela varlet de cuisine, incité par la Demoiselle Sauvage ; puis il força un chevalier en vert à se rendre à

merci, et à lui promettre ses services et ceux de trente de ses hommes d'armes ; enfin il jouta avec le Chevalier Rouge, frère des deux autres, qu'il vainquit aussi dans un noble tournoi ; et, à chaque rencontre, la Demoiselle s'efforçait à l'humilier, lui conseillant de fuir avant d'être attaqué par de nobles guerriers, prévenant ses adversaires qu'ils dérogeaient à se mesurer avec un marmiton, et, après chacune des victoires de Gareth, se lamentant de voir de valeureux chevaliers désarçonnés par un manant. Et chaque soir, dans les châteaux où ils étaient hébergés, elle lui faisait affront, quand il était invité à s'asseoir à table ; mais lui demeurait courtois et obligeant.

Enfin, ils arrivèrent auprès du manoir assiégé, et la Demoiselle Sauvage daigna apprendre à Beaumains qu'elle était Dame Lynette, sœur de Dame Lyonesse depuis deux ans entiers enfermée dans le Château Dangereux, par le Chevalier des Terres Rouges qui ne reconnaissait au monde que trois héros plus fameux que lui, et c'étaient Lancelot du Lac et Tristan de Léonois et Lamorak le Gallois, frère de Perceval. Et elle s'efforça encore de décourager Gareth qui toutefois se prépara allègrement à la rencontre.

Ils dormirent, ce soir-là, dans un ermitage, et, le jour suivant, ayant entendu la messe et rompu le jeûne, ils chevauchèrent à travers une forêt pour arriver devant le camp. Il y avait mainte tente et maint pavillon, et beaucoup de fumée et de bruit, au pied d'un vaste château. Et Beaumains vit près de quarante chevaliers honteusement pendus par le cou à de grands arbres, et encore tout armés avec leurs écus au cou et leurs épées au côté. C'étaient tous ceux qui s'étaient aventurés à attaquer le Chevalier des Terres Rouges et que celui-ci avait déconfits. Et, d'un côté, le camp était défendu par des fossés et des remparts bien construits ; de l'autre, la mer battait les murailles et on entendait les cris des mariniers qui criaient : « Oh ! hisse ! ». Tout près se dressait un sycomore auquel le Chevalier des Terres Rouges avait fait suspendre un grand cor d'ivoire, pour que tous les chevaliers errants qui passeraient par là pussent en sonner et le provoquer à la bataille.

Sire Beaumains, disant : « Qui oncques rien n'entreprit, rien n'acheva », sonna du cor si âprement que le château et le camp en résonnèrent ; tous les chevaliers, écuyers et hommes d'armes sortirent de leurs tentes, et ceux du château regardèrent par-dessus les murailles et par les meurtrières. Lors le Chevalier des Terres Rouges s'arma vite ; deux barons fixèrent ses éperons à ses talons, et un comte laça son heaume, et lui boucla son armure ; et tout était rouge, ses armes, sa lance et son bouclier. On lui amena son palefroi et il chevaucha jusqu'à une petite vallée au pied du château, afin que tous pussent assister à la bataille.

« Sire chevalier, dit alors Dame Lynette lui donnant son titre pour la

première fois, voici venir votre mortel ennemi, et, à la fenêtre, là-bas, je vois poindre ma sœur, Dame Lyonesse. »

— Elle semble, répondit Gareth, la plus belle dame que j'aie jamais vue ; et je ne demande pas de meilleure cause à défendre que la sienne. Elle sera ma dame et je livrerai bataille pour elle.

Il regardait la fenêtre, le visage illuminé, et Dame Lyonesse lui fit grande révérence jusqu'à terre. Là-dessus, le Chevalier des Terres Rouges appela Sire Beaumains, disant :

« Cesse de contempler cette noble dame, et regarde-moi ; car je te préviens qu'elle est mienne et que pour elle j'ai livré maint combat. »

— Il me semble, dit Gareth, que ce fut peine perdue, car elle ne paraît pas goûter la compagnie ; or aimer qui nous fuit n'est que folie. Et si je savais qu'elle fût mécontente de ma venue, je me garderais d'être son champion. Quant à toi, quelle dame pourrait t'aimer, qui connaîtrait tes méchantes coutumes ? Et tous ces nobles chevaliers que j'ai vus la hart au cou m'ont empli de courage et de hardiesse contre toi, chevalier félon.

— Apprête-toi, dit le Chevalier des Terres Rouges furieux, et ne me parle pas davantage.

COMMENT BEAUMAINS LIVRA BATAILLE AU CHEVALIER
ROUGE DES TERRES ROUGES, ET COMMENT IL DÉLIVRA
DAME LYONESSE QU'IL ÉPOUSA

Alors, Sire Beaumains dit à la Demoiselle Sauvage de s'éloigner et, la lance en arrêt, ils fondent l'un sur l'autre si rudement que tous deux sont renversés sur la croupe de leurs destriers et tombent à terre. Là ils gisent, un temps, bien pantelants, et tous ceux du château et du camp pensent que leur cou est rompu, et se disent déjà que jamais on ne vit étranger désarçonner le Chevalier des Terres Rouges. Bientôt les deux, laissant là leurs chevaux, tirent leurs épées et combattent à pied, portant de si grands coups que chacun chancelle en arrière, puis, reprenant pied, fait sauter des morceaux de heaume et de haubert dont le champ est jonché. Ils combattent ainsi acharnés et ardents, et ceux qui regardent pleurent de pitié, car leur armure en pièces laisse voir leurs flancs nus. Parfois, à bout de souffle, chacun permet à l'autre de se reposer ; ils s'assoient sur deux taupinières, et chacun délace son heaume, pour respirer l'air froid, et appelle son page pour ôter et remettre son harnois. Alors Sire Beaumains lève les yeux vers la fenêtre, et Dame Lyonesse lui fait telle mine qu'il se sent le cœur

léger, réconforté et joyeux. Puis le combat recommence, et ainsi jusqu'au couvre-feu. Enfin Sire Beaumains redouble ses coups, fait voler l'épée de l'autre à quatre pas, s'apprête à lui trancher la tête, lorsque le Chevalier crie merci. Aussitôt, comtes et barons et nobles chevaliers sortent des pavillons et des tentes et supplient Gareth d'épargner sa vie, promettant leur hommage et leur fidélité en échange.

« Si, dit Gareth, il va s'humilier aux genoux de Dame Lyonesse et qu'elle l'acquitte, et qu'il lui fasse réparation pour tous les dommages qu'il lui a faits, à elle et à ses terres, je le relâcherai sur votre garantie. »

Le chevalier ayant promis, Dame Lynette vint à eux, les désarma, visita leurs plaies et étancha leur sang. Puis le Chevalier des Terres Rouges se rendit au château et fut condamné par Dame Lyonesse à chevaucher jusqu'à la cour d'Arthur pour conter sa défaite, – ce qu'il fit, à l'émerveillement de chacun, sauf de Gawain et de Lancelot qui toujours avaient pris le parti de Gareth, et au grand dépit de Sire Kay le Sénéchal.

Cependant, Sire Beaumains, féru d'amour, était entré au château et fut reçu par Dame Lyonesse, parée comme une princesse, qui lui fit grand accueil et bonne chère. Et plus Gareth la vit, plus il fut enflammé d'amour et ne perdit point de temps pour lui demander sa foi. À quoi elle répondit :

« Sire chevalier, je vous ai plus d'obligations qu'à aucun homme vivant. Car vous avez eu grand labeur pour mon amour et vous avez franchi maint pas dangereux. Aussi vous aimerai-je tant que je vivrai. » Et ils échangèrent de riches anneaux et bientôt après partirent, avec une longue suite, pour Camelot où était Arthur.

Je vous laisse à penser si Beaumains le Marmiton fut bien accueilli et fêté. Il trouva à la cour les envoyés de la reine des Orcades, sa mère, chargés des présents qu'elle avait choisis pour son fils et sa bru. Et Arthur lui donna place à la cour, comme il convenait à un sien neveu et vaillant chevalier, et il fit don à Dame Lyonesse d'une abeille d'or en manière de fermail. Alors suivirent les fêtes du mariage, si belles qu'il serait trop long de les raconter, aussi bien que les joutes qui durèrent trois jours et toutes les réjouissances qui en durèrent quarante.



La Chevauchée de Geraint

COMMENT LA REINE FUT OFFENSÉE PAR UN CHEVALIER
ÉTRANGE ET COMMENT SIRE GERAINT PARTIT À SA
POURSUITE



PRÈS la fête de Pentecôte passée, le roi Arthur eut projet de courre le cerf le jour suivant. La reine Guinevere lui dit qu'elle irait bien aussi, mais, au matin, quand le roi se vêtit pour partir, elle dormait encore ; et Arthur ne voulut pas que ses femmes réveillassent, mais joignit tout seul la chasse et prit la route de la forêt.

Or, après le départ du roi, Guinevere s'éveilla, appela ses suivantes et s'habilla. Elle envoya l'une d'entre elles aux écuries avec ordre de faire seller des chevaux que des dames pussent monter. Et il n'en fut trouvé que deux, si bien que Guinevere partit seule avec une de ses femmes, franchit la rivière et suivit la trace des hommes et des bêtes.

Chevauchant et devisant, elles entendirent derrière elles le galop d'un cheval qui les rejoignit bientôt. Un jeune chevalier de fière mine, qui portait une robe et un surcot de satin, une épée à pommeau d'or et une écharpe de bleu violet aux quatre coins de laquelle pendaient quatre pommes d'or, les salua et Guinevere lui dit : « Que le ciel te fasse prospère, Geraint. Pourquoi n'es-tu pas à la chasse avec le roi, ton cousin ? »

— C'est que, dit-il, je n'ai pas connu l'heure de son départ.

— Et moi de même, répondit Guinevere. Mais je ne pourrais avoir plus plaisant compagnon que toi. Nous entendrons sonner le cor, nous verrons débusquer le cerf, et nous aurons peut-être autant de plaisir que les chasseurs.

Et, s'étant arrêtés à l'entrée du bois, ils écoutèrent un moment.

Bientôt ils entendirent un grand bruit et ils aperçurent d'abord un nain sur un cheval fougueux qui ruait et écumait ; et le nain tenait un fouet à la main. Puis venait une dame sur une blanche haquenée, au pas lent et mesuré ; et la dame avait une robe de brocart d'or. Enfin, suivait un chevalier sur un destrier de belle taille, et son armure était lourde et brillante, et le chevalier, l'armure et le cheval étaient si grands que jamais on n'en vit les pareils.

« Geraint, dit Guinevere, sais-tu le nom de ce chevalier là-bas ?

— Non pas, répondit-il, et son armure m'empêche de voir son visage.

— Allez, demoiselle, et demandez au nain le nom de son maître. »

La suivante s'approcha du nain qui s'arrêta pour l'attendre, et elle le questionna poliment, mais il répondit :

« Je ne te dirai rien, car tu n'es pas d'assez haut rang pour parler à mon seigneur. »

Toutefois la jeune fille voulut s'approcher du chevalier, mais le vilain nain la frappa au travers du visage d'un coup de son fouet, tant que le sang jaillit. Et la suivante revint vers Guinevere, dolente et gémissante.

Courroucé, Geraint se dirigea vers le nain pour le châtier, mais il fut traité par lui comme la suivante l'avait été, tant que le sang souilla l'écharpe violette qui le ceignait. Il mit la main sur le pommeau de son épée, mais arrêta son geste, car il trouva indigne de lui de se venger d'un nain. Aussi revint-il vers Guinevere, pour lui demander licence de suivre les insolents jusqu'à un lieu où il pourrait emprunter armes et armures et déconfire le chevalier discourtois.

» Va, dit la reine, mais souviens-toi que je serai anxieuse et inquiète tant que je n'aurai des nouvelles » ; et là-dessus il partit.

Les trois compagnons traversèrent à gué la rivière Usk, puis suivirent la route haute et parvinrent enfin à une ville, à l'extrémité de laquelle se dressaient une forteresse et un château. Et quand ils pénétrèrent dans la ville, Geraint, qui les suivait, vit tous les gens se lever et saluer bien bas le chevalier et lui souhaiter la bienvenue. Aux fenêtres, flottaient des bannières et pendaient des écus coloriés ; les murs étaient tendus de draps et de tapis. Dans toutes les échoppes et les boutiques où il cherchait à voir un visage connu, il n'apercevait que harnais et armures, et hommes affairés à polir des écus, aiguiser des épées, fourbir des bassinets et ferrer des chevaux. Le nain, la Dame et le Chevalier entrèrent dans le château, et sur le chemin de ronde et entre les créneaux se voyaient grande foison d'hommes d'armes qui risquaient leur vie pour les accueillir et les acclamer.

COMMENT GERAIN'T REÇUT L'HOSPITALITÉ DANS UN
MANOIR DÉLABRÉ ET COMMENT IL VIT LA BELLE
ENID POUR LA PREMIÈRE FOIS

Alors Geraint avisa un vieux manoir en ruine à quelque distance de là ; et, comme il ne connaissait personne en cet endroit, il alla en ce côté pour demander asile. Quand il fut proche du château, il vit que du château il ne restait plus qu'une seule pièce habitable et qu'un pont de marbre y conduisait. Là était assis un vieillard à la tête chenue, portant des vêtements démodés et râpés, qui lui demanda :

« Beau fils, pourquoi es-tu si pensif ?

— C'est, dit Geraint, que je ne sais où dormir cette nuit.

— Viens par ici, dit le vieillard, et tu auras du meilleur que nous pourrons te procurer. »

Ainsi Geraint entra dans la cour, son cheval foulant les étoiles piquantes des chardons poussés entre les dalles brisées. Il regarda autour de lui et vit que tout était délabré. Là se dressait une arche empanachée de fougères ; plus loin, tout un pan de tour avait glissé d'un seul bloc, pareil à un rocher éboulé du haut de la falaise et était égayé de fleurs sauvages. Et bien haut, un débris d'escalier de tourelle, usé par des pieds maintenant silencieux s'enroulait au plein soleil ; de monstrueuses tiges de lierre étreignaient les murs gris de leurs bras fibreux et poilus, suçant les jointures des pierres, et elles ressemblaient en bas à un nœud de serpents, et en haut à un bosquet.

Et, pendant qu'il attendait, il entendit une voix claire qui chantait une chanson de la Fortune et de sa roue. Ayant mis pied à terre et laissé sa monture dans la cour, il suivit son hôte dans la salle aux poutres sombres encourtinées de toiles d'araignée, franchissant pour entrer un amas de pierres fraîchement tombées. Et là, il vit une dame vénérable, vêtue de brocart fané, et près d'elle la belle Enid, sa fille, à la robe de soie pâlie, et au voile déjà à demi usé. Et jamais Geraint n'avait vu plus de grâce ni de beauté. Lors le vieil homme dit à Enid :

« Le cheval de notre hôte attend dans la cour. Emmène-le à l'écurie et lui donne du grain. Puis tu iras à la ville quérir de la viande et du vin et nous ferons toute la chère que nous pourrons. »

Et Enid ayant obéi, elle quitta le vieux manoir et traversa le pont pour aller jusqu'à la ville, laissant Yniol, son père, et Geraint converser ensemble. Bientôt, elle fut de retour et avec elle, un jeune garçon portant sur ses épaules une corbeille chargée de bon hydromel et d'un quartier de bœuf ; et la jeune fille avait les mains chargées de pain de froment, et dans son voile relevé elle tenait des pâtisseries sucrées pour régaler son hôte.

La salle devant servir aussi comme cuisine, elle eut tôt fait de cuire la viande et de dresser la table. Lorsque le souper fut prêt, ils prirent place, et voici comment ils étaient assis : Geraint entre le vieillard et la dame, et la jeune fille était debout et les servait. Et ainsi ils burent et mangèrent.

Le souper fini, Geraint déclara au comte Yniol qu'il était fils d'Erbin, oncle du roi Arthur et prince de Devon ; puis il lui demanda à qui était le manoir, où il se trouvait et Yniol lui dit :

« Hélas ! à moi qui l'ai construit, et à qui appartenaient la ville et le château fort que tu as vus. Je les ai perdus ainsi qu'un vaste domaine, et voici comment. J'avais un neveu, le fils de mon frère, et je m'emparai de ses biens que je refusai de lui rendre quand il eut l'âge d'homme. Aussi il guerroya contre moi et me ravit tout ce que je possédais.

— Bon Sire, dit Geraint, dites-moi quel était le nain, et cette dame et le seigneur qui entrèrent au château, et quels sont les préparatifs que j'ai vus au long des rues ?

— C'est, dit Yniol, que demain le jeune Comte, mon neveu, qui m'a laissé la vie par dédain, tiendra un grand tournoi dans la prairie que tu vois là-bas. Au milieu seront dressées deux fourches, et entre les deux, sur une baguette d'argent, un épervier d'or sera dressé ; c'est pour le conquérir qu'aura lieu le tournoi, et chacun dans la cité apprête armes et chevaux. Et nul ne peut jouter pour le prix, s'il n'amène avec lui la dame qu'il aime. Et celui que tu vis, avec sa dame et son nain, a déjà conquis par deux fois l'épervier d'or ; s'il l'emporte cette année encore, il lui appartiendra à jamais, et on le nommera désormais le Chevalier à l'Épervier.

— Seigneur, dit alors Geraint, il me faut venger l'injure reçue par moi et par la suivante de Guinevere, l'épouse d'Arthur. Et il narra à son hôte les aventures du matin. Yniol, hochant sa tête vénérable, dit :

« Il est malaisé de te conseiller, car tu n'as ni dame ni demoiselle qui t'appartienne et au nom de laquelle tu puisses aller jouter. De plus, tu n'es pas armé. Mais je pourrais te donner mon armure, et même mon cheval, s'il te semblait meilleur que le tien.

— Ah ! Seigneur, dit Geraint, le ciel vous accorde salaire ! Je prendrai vos armes, mais garderai mon cheval que j'ai coutume de monter. Et quand viendra le temps fixé, donnez-nous licence de porter défi au nom de la demoiselle Enid votre fille, et je m'engage, si je survis au tournoi, à l'aimer aussi longtemps que je vivrai.

— Joyeusement je le ferai, dit Yniol, et tes armes et ton cheval seront prêts demain matin au point du jour. Et tous les trois nous irons avec toi.

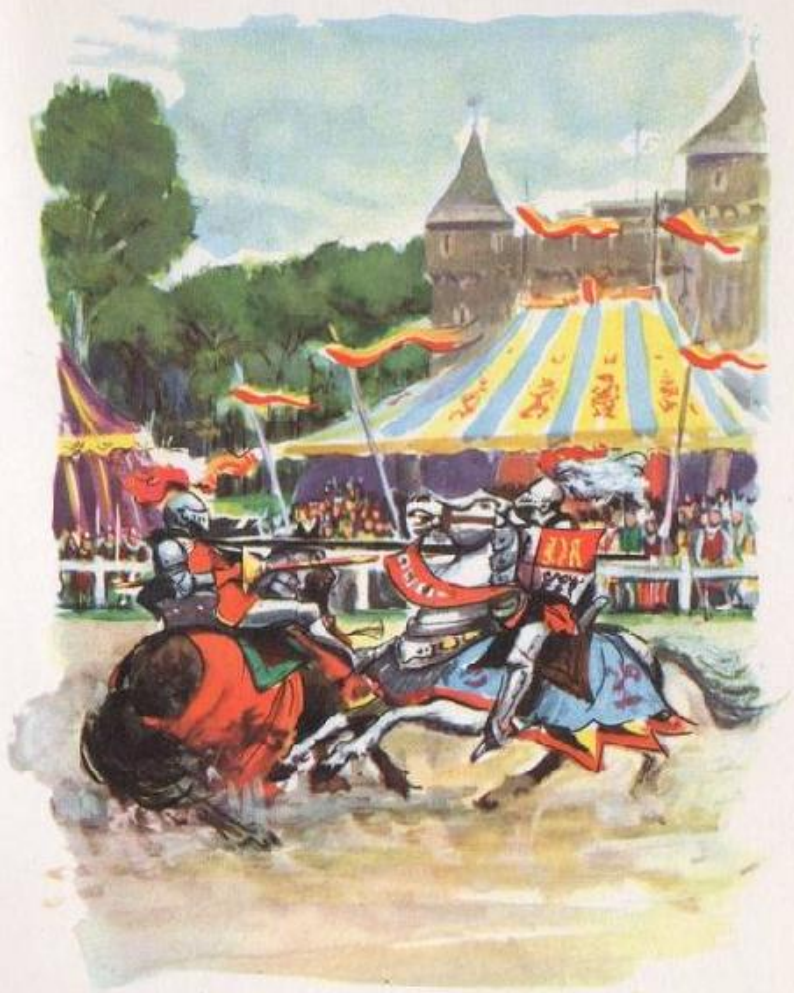
Et tout étant conclu, ils allèrent dormir après avoir durant de longues heures, raccommodé le haubert et les chausses.

Au matin, Geraint s'arma ; le vieillard lui laça les chausses de fer ; il revêtit le haubert de mailles et se coiffa du heaume, il ceignit son épée et monta son destrier couvert de fer. Le voilà, l'écu au col, la lame au côté, la lance droite. Il avait ainsi très bon air.

COMMENT SIRE GERAIN JOUTA CONTRE LE CHEVALIER
À L'ÉPERVIER ET LE DÉCONFIT

Ils arrivèrent à la prairie en même temps que le Chevalier à l'Épervier qui déjà, sûr de la victoire, disait à sa dame d'aller quérir l'Épervier d'or. Mais Geraint : « Arrête, car voici une dame plus belle que toi, et avec plus de droit au prix. »

— Si tu prétends que l'Épervier d'or lui est dû, avance et combats avec moi, dit le discourtois Chevalier, furieux.



Il lui porta un coup si furieux, qu'il trancha en deux son bouclier.

Aussitôt, Geraint galopa jusqu'au bout de la prairie, bien que son armure fût pesante et rouillée, et de forme surannée. Alors, ce fut un âpre et dur combat. Par trois fois leurs lances se rompirent ; par trois fois le vieillard aux cheveux blancs et le nain tendirent aux adversaires des lances neuves. Enfin, le vieux Comte dit à Geraint :

« Beau fils, puisque nulle autre ne peut durer, voici la lance que je tenais à la main le jour où je reçus le haubert et l'épée. Depuis ce jour-là jusqu'à aujourd'hui, jamais elle ne s'est brisée. Et la pointe en est bonne ! »

Alors Geraint éperonna son cheval et, s'élançant sur son adversaire, lui porta un coup si furieux, qu'il trancha en deux son bouclier, et rompit son armure, si bien que le Chevalier fut désarçonné et mordit la poussière. Sur quoi Geraint mit vite pied à terre et tira son épée. L'autre en fit autant et ils se battirent tant que les étincelles jaillissaient comme des étoiles, et que le sang et la sueur obscurcissaient leurs yeux. Un instant, Geraint, las et recru, sembla fléchir ; le vieillard alla vers lui promptement, lui disant :

« Rappelle-toi le traitement que tu as reçu des mains du vilain nain, et combien il fit outrage à Dame Guinevere. » Là-dessus, enflammé de grande haine, Geraint retrouva toute sa vigueur, et frappa le Chevalier à la tête, brisa son heaume, traversa la peau et la chair et entailla jusqu'à l'os de son crâne.

Lors donc le Chevalier cria merci et demanda seulement le temps de se recommander au ciel avant de trépasser ; mais Geraint lui dit :

« Je te ferai grâce, à condition que tu comparaisses devant Guinevere la reine, et que tu lui fasses satisfaction pour l'injure qu'a reçue sa suivante. Ton châtiment sera décidé par les Chevaliers de la cour d'Arthur assemblés. » Ainsi se départirent de là le nain, la Dame et le Chevalier avec grande lamentation.

Bientôt le jeune Comte, neveu d'Yniol, et ses hommes d'armes vinrent à Geraint et l'invitèrent à se rendre au château, mais il répondit :

« Je ne puis y aller, car là où j'ai passé la nuit dernière, je passerai encore celle-ci. »

— Si donc, lui dit le jeune Comte, tu refuses mon invite, tu auras du moins en abondance tout ce que je te pourrai envoyer : et je te ferai porter des onguents pour tes blessures.

Et Geraint, l'ayant remercié, revint au manoir en ruines avec Yniol, et sa femme, et la jeune fille. Les serviteurs du jeune Comte avaient déjà préparé toute la maison, la jonchant de roseaux, et y allumant de grands feux. Puis vinrent le Comte et quarante de ses seigneurs qui avaient assisté au tournoi, et il fut reçu par Geraint et par Yniol et son épouse qui tous deux avaient revêtu les habits magnifiques envoyés par leur neveu. Mais Geraint dit :

« Que la jeune fille ne porte autre chose que la robe et le voile qu'elle avait hier, tant qu'elle ne sera amenée à la cour d'Arthur. Car la reine Guinevere elle-même lui donnera ses robes de noces. » Et, un peu à regret, Enid obéit.

Alors ils entrèrent tous dans la salle, et, ayant lavé leurs mains, ils s'assirent pour souper. Et voici comment ils étaient placés : d'un côté de Geraint étaient le jeune Comte et Yniol son hôte, de l'autre côté, Enid et sa mère. Et tous les autres suivant leur rang. Après avoir festoyé, ils conversèrent ensemble et Geraint dit :

« Je ferai route demain pour Caerlion avec cette demoiselle, et j'ai grand déplaisir à laisser le Comte Yniol dans la peine et la pauvreté.

— Mais, répondit le jeune seigneur, ce n'est point ma faute s'il est privé de ses biens ; et je m'en tiendrai volontiers à ta décision et agirai suivant ce que tu trouves équitable.

— Je demande seulement, dit Geraint, que tu lui restitues ce qui était à lui, et que tous ceux qui le lui doivent lui rendent hommage dès à présent.

Et ainsi fut fait avant le départ d'Enid et de Geraint pour la cour du roi Arthur le jour suivant.

COMMENT GERAINT ÉPOUSA LA BELLE ENID À LA COUR DU ROI ARTHUR, ET COMMENT IL L'EMMENA VIVRE EN SES ÉTATS

Cependant Guinevere avait su les nouvelles du combat et de la victoire de Geraint par le Chevalier discourtois ; car, bien que rudement blessé, il était arrivé à la cour et, après s'être présenté à la reine et lui avoir transmis le message du vainqueur, il avait été soigné sur les ordres du roi par Morgan Tud le physicien. Aussi, lorsque Geraint et Enid arrivèrent en vue du château, les guetteurs qui les attendaient prévinrent aussitôt Guinevere, et elle alla au-devant d'eux suivie de ses femmes. Tous échangèrent compliments et salutations, puis la reine emmena Enid dans sa chambre pour la vêtir à son idée. Quand elle reparut, tous déclarèrent qu'ils n'avaient jamais vu plus belle épousée. Le mariage se fit sur l'heure, et il y eut grande réjouissance, des jeux et des danses, des ménestrels et des conteurs. Après quoi, Enid habita au palais et, pour plaire aux yeux de son époux qui l'avait aimée et choisie dans le dénuement, elle se présentait tous les jours à lui dans de nouveaux atours. Et la Reine l'aimait et souvent de ses blanches mains la parait et l'attifait, comme la plus belle après elle à la cour. Et Enid aimait aussi la Reine comme

la meilleure, la plus majestueuse et la plus séduisante des femmes de la terre. Et de les voir si tendres et si unies, longtemps se réjouit le cœur de Geraint. Mais, lorsqu'une rumeur s'éleva au sujet de la Reine et de son coupable amour pour Lancelot, une horreur le saisit, et il craignit que quelque souillure n'atteignit l'honneur de sa douce femme. Aussi alla-t-il vers le roi et invoqua ce prétexte, que ses États s'étendaient sur les confins du royaume et que les chevaliers félons, les vassaux infidèles et tous ceux qui fuient la justice et haïssent la loi y cherchaient refuge ; si donc, dit-il, le roi l'autorisait à nettoyer le pays, il lui demandait licence de quitter la cour et d'aller défendre ses marches.

Le roi l'ayant permis, le prince Geraint et Enid partirent avec cinquante chevaliers pour les rives de la Severn. Ils s'établirent dans leurs États et là Geraint garda la justice du roi avec tant de vigueur et cependant de douceur, que tous les cœurs l'approuvaient, et, comme il était toujours le premier à la chasse et le vainqueur dans les joutes et dans les tournois, on l'appela le grand Prince et l'Homme d'entre les hommes.

Et Enid que ses dames se plaisaient à nommer Enid la Belle, le peuple la nommait Enid la Bonne ; et sous les voûtes de leur château s'élevaient les cris des enfants, les Enid et les Geraint des temps à venir. Et ils vécurent heureux jusqu'au jour où couronnant une heureuse vie par une noble mort, il tomba sous les coups des païens venus de la mer du Nord, guerroyant pour Arthur l'incomparable roi.

Fragment de l'Histoire de Geraint, fils d'Erbin, d'après les Mabinogion, recueil de contes gallois (XIII^e siècle).



Elaine, le Lis d'Astolat

COMMENT ELAINE LA BLANCHE
CONNUT SIRE LANCELOT DU LAC ET L'AIMA



ELAINE la Belle, le Lis d'Astolat, se réfugiait tous les jours dans sa petite chambre, tout en haut de la tour de l'Est, pour contempler le bouclier de Lancelot. Elle l'avait placé devant la fenêtre et les premiers rayons du soleil, se reflétant sur sa surface polie, l'éveillaient dès le matin. Et elle avait ouvré de ses mains une housse de soie où elle avait brodé en soies de couleurs les mêmes armoiries que portait l'écu, car elle craignait pour la rouille et les souillures. Chaque jour, elle s'enfermait au verrou dans sa chambre, et se contait à elle-même mainte belle histoire, suivait du doigt les entailles, les bosses et la trace des coups reçus dans les batailles, et tâchait de deviner les hauts faits et aventures du maître du bouclier dont elle ignorait jusqu'au nom.

Comment le Lis d'Astolat avait-elle en sa possession ce bouclier d'un chevalier inconnu ? Comment Lancelot s'était-il défait de son écu, au moment même où il allait prendre part aux grandes joutes organisées par Arthur près de Camelot ? Le prix était le dernier diamant d'un collier dont il avait déjà gagné toutes les pierres et qu'il voulait offrir à la reine Guinevere, car il l'aimait depuis longtemps en secret. Mais la reine eut une fantaisie et voulut que Lancelot se rendît au tournoi en cachette et, là, combattît comme un simple chevalier, inconnu de tous : car, disait-elle, « votre renommée est telle, et vos prouesses si connues, que votre nom seul a vaincu avant même que vous ayez paru ».

Ainsi Sire Lancelot s'était mis en selle et s'était éloigné du château, par des chemins peu fréquentés, puis par des sentiers à peine tracés

sur la lande. Et, plongé dans une sombre rêverie, il s'était égaré. Quand il s'en aperçut, il chevaucha longtemps à l'aventure avant de découvrir des traces de pas qui le menèrent tout droit au château d'Astolat où il arriva au coucher du soleil. Ayant sonné du cor à la grand'porte, il vit venir à lui un vieillard tout cassé, ridé et muet, qui le fit entrer dans une petite salle et le désarma. Puis il le mena devant le seigneur d'Astolat, et Sire Torre et Sire Lavaine, ses deux fils, qui se promenaient dans la cour du château avec Elaine la Blanche, leur sœur. Leurs rires tombèrent quand s'approcha le noble chevalier, et le seigneur d'Astolat lui demanda son nom, car, disait-il, « bien que je connaisse Arthur notre roi, je n'ai jamais vu aucun de ceux qui entourent sa Table Ronde, même les plus connus ».

Alors Lancelot répondit : « On me connaît à la cour d'Arthur ; on me connaît même trop pour ma gloire ; car je voudrais aller jouter à Camelot et que nul ne le sût. Après le tournoi, vous saurez mon nom. Et si vous pouviez me donner un bouclier, sans armoiries... »

Le seigneur d'Astolat l'interrompt ; « Voici celui de mon fils Torre, qui fut blessé dans son premier tournoi et ne s'en est jamais servi depuis. Nul ne le reconnaîtra donc, et vous pouvez le prendre. Mais mon plus jeune fils, Lavaine que voilà, partira avec vous pour les joutes de Camelot, il est si vaillant qu'il conquerra le diamant en moins d'une heure, nous le rapportera et le piquera dans les cheveux blonds de cette enfant gâtée pour la rendre trois fois plus capricieuse qu'elle n'est ».

Et Elaine, aussi bien que Lavaine, étaient tout honteux de se voir traités en enfants devant l'étranger qui les regardait en souriant. Elaine, les yeux baissés, s'était blottie aux côtés de son père. Et, quand elle eut repris courage, elle osa enfin regarder Lancelot. Tout ravagé qu'il était par le grand et coupable amour qu'il portait à la reine, il était néanmoins le plus beau et le plus noble chevalier qu'elle eût jamais vu, et, sans remarquer ni son âge ni les blessures qui sillonnaient ses joues et son front, ni l'angoisse et le chagrin qui assombrissaient ses regards, elle se prit à l'aimer d'un amour qui devait être sa perte.

Cependant tout avait été préparé pour offrir à l'hôte ce que le pauvre château avait de meilleur et de plus beau. Tous s'assirent autour de la table du souper, et Lavaine, plein d'une admiration juvénile pour le chevalier étranger, lui posa mainte question sur Arthur et sur la Table Ronde ; Lancelot conta quelques-unes de ses aventures, puis celle du roi, le plus vaillant chef et le meilleur capitaine du temps ; et la jeune Elaine, tout occupée qu'elle était de pourvoir aux besoins de son père et de son hôte, ne perdait pas une de ses paroles, ni un de ses sourires. Et toute la nuit elle revécut cette soirée sans pareille.

Au matin, elle se leva avec le soleil, se disant qu'elle voulait dire adieu à son frère Lavaine, et descendit marche à marche l'escalier de la tourelle. Elle entendit la voix de Lancelot réclamer le bouclier de Sire Torre et, tout intimidée, se hasarda à sortir dans la cour. Lancelot était debout flattant son cheval et, quand il leva les yeux, il vit la jeune fille tout émue, devant la petite porte de la tourelle. Et elle se sentit envahie soudain d'un désir ardent : c'était qu'il portât ses couleurs au tournoi. Elle surmonta son émoi et lui adressa sa requête. « Je ne saurais, répondit Lancelot, car jamais encore je n'ai porté dans la lice les couleurs d'aucune dame ; et tous ceux qui me connaissent, le savent bien. — Eh bien, dit Elaine s'enhardissant, en portant les miennes, noble sire, ceux qui vous connaissent vous reconnaîtront d'autant moins. » Et Lancelot, frappé, céda et lui demanda ce qu'elle lui donnerait à porter. « Une manche rouge brodée de perles », dit-elle, et elle la lui rapporta bien vite. Il prit le joli gage et l'attacha en souriant à son casque en disant ; « Je n'en ai jamais fait autant pour personne. » Et tout le sang de son cœur reflua au doux visage d'Elaine, pleine de son espoir. Mais quand elle vit apparaître Lavaine avec le bouclier tout uni, elle redevint la blanche Elaine et tendit les bras pour recevoir l'écu de Lancelot : « Faites-moi, lui dit-il, cette grâce, mon enfant, de garder mon bouclier jusqu'à mon retour ».

— « C'est la deuxième faveur que vous m'accordez aujourd'hui, murmura Elaine, et je serai votre écuyer. » Et Lavaine, heureux de partir, se penchant vers elle : « De peur, dit-il, que nos gens ne vous appellent pour tout de bon le Lis d'Astolat, laissez-moi vous donner des couleurs ; un baiser, deux baisers, trois baisers. Et maintenant, retournez au lit. » Et, Sire Lancelot lui ayant adressé de la main un salut courtois, les deux chevaliers s'éloignèrent, tandis qu'elle les suivait de son doux regard pensif, appuyée au bouclier, ses cheveux blonds flottant autour de son visage. Et leurs armures qui miroitaient au soleil disparurent bientôt derrière les collines. Alors elle gravit l'escalier de sa tourelle, portant le bouclier, et elle vécut dans son rêve.

COMMENT SIRE LANCELOT FUT BLESSÉ GRIÈVEMENT

AU TOURNOI, ET COMMENT IL FUT SOIGNÉ
PAR UN SAINT ERMITE

Cependant, les deux compagnons chevauchaient à travers les collines dénudées, et arrivèrent le soir à une petite chapelle qu'un pieux ermite avait creusée dans le rocher. Pendant quarante années de

labeurs et de prières, il avait ainsi ménagé dans ce désert un asile aux voyageurs. Là, Lancelot et Lavaine passèrent la nuit. Et, de grand matin, ils entendirent la messe et repartirent. Lancelot alors dit à Lavaine son nom qui remplit le jeune chevalier d'admiration, car chacun connaissait ses exploits, et il put à peine balbutier : « Le noble Lancelot du Lac ! Je l'ai donc vu ! Maintenant, quand j'aurai vu l'autre, notre roi, le grand Pendragon, mes vœux les plus chers seront accomplis. »

Mais Lancelot lui répondit : « Vous m'appellez noble et grand ; mais en moi, il n'y a nulle vraie noblesse, nulle vraie grandeur ; sauf peut-être assez de sincérité et de clairvoyance pour savoir que je ne suis ni noble ni grand. Et voilà, dit-il, le seul vrai héros. » Comme ils avaient alors atteint le champ du tournoi à Camelot, il montra à Lavaine émerveillé, Arthur, le roi au visage serein, vêtu d'une robe de pourpre, un dragon s'enroulant autour de sa couronne, un dragon se tordant le long de sa robe, et les deux mains appuyées sur les deux dragons d'or qui formaient son trône. Et, au milieu du dais qui l'abritait, étincelait le dernier diamant du collier, prix du tournoi.

Bientôt les trompettes sonnèrent, le sol trembla sous le galop des chevaux ; et, comme un roulement de tonnerre, s'éleva le bruit des lances entrechoquées. Et Lancelot attendit quelques instants, afin de juger lequel des deux camps était le plus faible ; puis il se lança dans la mêlée contre le camp qui semblait être victorieux, et quiconque il frappait, roulait à terre aussitôt.

Or, dans la lice, nombreux étaient les chevaliers de la Table Ronde qui s'irritèrent de voir les plus fameux exploits de leurs héros égalés et même surpassés par le nouveau venu, et ils se disaient : « Qui est ce chevalier inconnu ? N'est-ce pas Lancelot ? – Mais quoi ! Lancelot a-t-il jamais porté les couleurs d'une dame dans un tournoi ? » Et la fureur s'empare d'eux, et le désir de venger la gloire d'un des leurs. Les meilleurs d'entre eux, la lance en arrêt, donnèrent de l'éperon, et, leurs panaches flottant au vent, fondirent sur Lancelot ; et une lance pénétra à travers sa cuirasse, se brisa dans sa poitrine et il tomba de cheval.

Mais Sire Lavaine, pour porter secours à son héros, renversa, d'un coup prompt, son vaillant adversaire, s'empara de son cheval et l'amena près de Lancelot qu'il remit en selle, tout baigné d'une sueur d'agonie. Et tous ceux de son camp, par des prouesses miraculeuses, repoussèrent leurs adversaires jusqu'aux barrières opposées. Alors les hérauts sonnèrent de la trompe et proclamèrent que le prix revenait à celui qui portait à son casque la manche cramoisie brodée de perles ; tous les chevaliers criaient : « Avancez, et venez recevoir le diamant. Le prix est à vous. » Mais il dit, tout pantelant : « Qu'ai-je à faire de diamants ? Pour Dieu, de l'air. Mon prix, c'est la mort. Je m'en vais, et

que nul ne me suive, je vous en conjure. »

Ayant parlé, il disparut soudain du champ du tournoi et, suivi du jeune Lavaine, gagna péniblement le petit ermitage, dérobé aux yeux par un rideau de peupliers. Là, s'étant laissé glisser à bas de son cheval, il dit, tout haletant : « Le fer de la lance ! Tire-le ! » Mais Lavaine hésitait. Mon doux seigneur, si je le tire, vous mourrez ! – Mourir ! dit Lancelot. C'est maintenant que je meurs. Tire ! » Et Lavaine tira. Lancelot jeta un cri de mort, la moitié de son sang jaillit, et il retomba pâmé. Lors, l'ermite et Lavaine le transportèrent dans la cellule, étanchèrent le sang de sa plaie, et il resta là des semaines, entre la vie et la mort, caché aux yeux du monde par les peupliers frémissants.

Pendant ce temps, les chevaliers du tournoi se pressaient autour d'Arthur et disaient que le champion du combat, refusant le diamant, avait disparu, blessé à mort. Et Arthur dit : « À Dieu ne plaise qu'aussi valeureux chevalier soit perdu pour nous. Vingt fois j'ai cru voir combattre notre Lancelot ; Gawain, partez à sa recherche. Blessé comme il l'est, il ne saurait être loin. Portez-lui le diamant et ne revenez pas sans l'avoir découvert. » Ce disant, Arthur détacha le diamant et le tendit à Gawain, son neveu, surnommé le Courtois, frère de Sire Mordred, qui aussitôt quitta Camelot en quête du chevalier inconnu.

Et Arthur, au bout de deux jours, retourna à la cour et fut accueilli par la reine Guinevere qui lui demanda bientôt où était Lancelot. Le roi lui conta que le prix du tournoi avait été donné à un chevalier que nul ne connaissait, qui égalait en valeur et en adresse Lancelot lui-même, et qui portait à son casque les couleurs d'une dame. Sur quoi, Guinevere, mordue au cœur par la jalousie, révéla au roi le stratagème de Lancelot pour ne devoir la victoire qu'à son courage, et Arthur, tout affligé, apprit à la reine que le plus brave et le meilleur des chevaliers, gravement blessé, avait disparu après les joutes. Et Guinevere, s'éloignant brusquement, se réfugia dans sa chambre ; là, déchirée entre la douleur et la jalousie, les dents serrées et les mains crispées, elle se cacha à tous les yeux. Mais bientôt, fière et pâle, on la vit de nouveau errer dans le palais.

COMMENT ELAINE SOIGNA LANCELOT ET LUI AVOUA SON AMOUR

Gawain, très mécontent de sa mission, avait parcouru tout le pays, sauf le petit coin, caché derrière les peupliers, et il avait fini par

arriver au château d'Astolat. Quand Elaine la Blanche vit entrer un chevalier couvert d'armes étincelantes, elle s'écria : « Quelles nouvelles de Camelot, seigneur, et du chevalier à la manche écarlate ? – Il a gagné, dit Gawain. – Je le savais. – Mais il a quitté les joutes, blessé au flanc. » Et elle retint son haleine, comme si la lance avait pénétré dans sa propre poitrine, et fut près de pâmer. Et le seigneur d'Astolat survenant, dit à Gawain : « Arrêtez votre quête, noble Prince. Car le chevalier est venu ici, et même il nous a laissé en dépôt son boucher ; de plus, mon fils est avec lui ; nous saurons donc bientôt de ses nouvelles. » Et Elaine alla chercher le précieux bouclier sur lequel Gawain reconnut bien vite les armes de Lancelot, les lions d'azur couronnés d'or rampant sur champ de gueules ; et il s'écria, moqueur : « Le roi avait raison ! Et c'était bien Lancelot, le chevalier fidèle ! » Mais Elaine, qui ne comprenait pas l'ironie méchante de Gawain, fit une exclamation joyeuse : « Moi aussi, j'avais raison, quand je rêvais que mon chevalier était le plus noble de tous. » Alors Gawain, lisant son amour dans toutes ses paroles et dans tous ses sourires, lui laissa le diamant, et revint à la cour où il conta à qui voulait l'entendre que Lancelot aimait le Lis d'Astolat et était aimé d'elle ; et le bruit en vint bientôt aux oreilles de la reine, obligée d'écouter en silence, et même de sourire aux paroles qui la déchiraient.

Et sa rivale innocente, Elaine la Blanche, qui conservait au fond du cœur l'image du chevalier à peine entrevu, alla vers son père, s'assit sur ses genoux, et lui dit, les deux bras à son cou : « Vous m'appellez toujours volontaire, et la faute en est à vous qui m'avez toujours laissé agir au gré de ma volonté. Mais aujourd'hui, père, me laisserez-vous mourir de chagrin ? – Non pas, dit son père, que voulez-vous de moi, Elaine ? – Que vous me laissiez partir à la recherche de Lavaine, dit Elaine. Il faut que je le trouve, et son compagnon, le noble Lancelot, à qui je dois remettre le diamant ; car je le vois dans mes rêves, pâle et décharné ; et ne savons-nous pas que tout nous oblige à donner nos soins aux chevaliers qui ont porté nos couleurs dans les combats ? Laissez-moi donc partir, père, je vous en prie. » Et son père, qui ne lui avait jamais rien refusé, lui permit de partir, accompagnée de Sire Torre qui la guida à travers les collines dénudées jusqu'à Camelot ; là, près des portes de la cité, ils rencontrèrent Lavaine caracolant sur son cheval rouan. Et dès qu'elle le vit : « Lavaine, s'écria Elaine, comment va Sire Lancelot ? – Torre et Elaine ! dit Lavaine stupéfait, pourquoi êtes-vous ici ? Et comment savez-vous que son nom est Lancelot ? »

Mais quand la jeune fille lui eut tout conté, Lavaine la conduisit jusqu'au rideau de peupliers, et de là au petit ermitage creusé dans le rocher. Là, elle vit tout d'abord le casque auquel était encore attachée la manche cramoisie brodée de perles, mais déchiquetée et arrachée à moitié ; et elle rit en son cœur, pensant, la pauvre enfant, qu'il la

porterait peut-être dans un autre combat. Puis ils arrivèrent à la cellule où il était couché : ses bras puissants reposaient sur une peau de loup ; son visage était amaigri et couvert d'une barbe rude, et elle ne put retenir un gémissement. Ce bruit inusité éveilla le chevalier, et, tandis qu'il ouvrait ses yeux encore alourdis de sommeil, elle s'avança disant : « Voici votre prix, le diamant que le roi vous envoie », et le mit dans la main ouverte de Lancelot. Et pendant qu'elle parlait, son secret se lisait sur son visage, tour à tour pâle et rougissant, et Lancelot en fut troublé et mécontent, car il savait qu'il ne pourrait jamais aimer une autre que la reine. Mais il était affaibli par la souffrance, et, soupirant, il feignit de dormir jusqu'à ce qu'il dormît en effet.

Alors vint pour Elaine un temps de bonheur : tous les jours, à l'aube, elle quittait la cité où elle passait la nuit chez des parents, franchissait les portes sculptées où se lisaient les exploits d'Arthur, traversait les champs, et arrivait à l'ermitage. Et chaque jour, à l'aube et au crépuscule, elle glissait comme un fantôme, et chaque jour, veillait sur le chevalier blessé, écoutait les divagations de son délire, plus tendre qu'une mère pour un enfant malade. Enfin, l'ermite put lui dire que ses soins avaient sauvé la vie de Lancelot, qui avait oublié ses rougeurs, l'appelait sa sœur et son amie, sa douce Elaine, et l'aimait en effet comme une sœur et une amie. Et peut-être que s'il l'avait connue la première, elle eût pu changer pour lui la face de ce monde-ci et de l'autre. Mais les liens d'un autre amour pesaient sur lui, et il resta fidèle à la reine Guinevere.

Elaine, qui avait longtemps attendu que Lancelot l'aimât enfin, elle qui l'aimait tant, avait perdu tout espoir : les propos de Gawain, le délire de Lancelot lui-même, l'avaient éclairée sur son grand amour pour la reine ; et, pareille à un pauvre oiseau qui ne sait chanter qu'une roulade de quelques notes, elle se répétait pendant la moitié de la nuit : « Me faudra-t-il mourir ? Il ne m'aimera pas. Lui, ou la mort ! » Et comme un refrain ; « La mort ou lui ! »

Bientôt la blessure du chevalier fut guérie et tous trois revinrent à Astolat. Là, un matin, Elaine la Blanche descendit parée de ses plus beaux atours, se disant : « S'il m'aime, ce sera ma parure nuptiale ; sinon, ce seront les fleurs dont la victime est parée avant de mourir. » Et Lancelot eût voulu lui donner quelque présent comme gage de sa reconnaissance ; mais elle refusait de répondre et se prit à errer dans le jardin, entre de grandes haies d'ifs sombres, où il la rejoignit, disant : « Ne tardez pas davantage, Elaine, exprimez-moi votre désir, car je dois partir ce jour-même. »

— Partir, gémit-elle, et moi je mourrai pour n'avoir pas osé parler ! » Puis soudain : « Je ne sais plus. Je vous aime. Partez et laissez-moi mourir. »

Mais Lancelot, affligé, répondit : « Chère enfant, vous vous trompez, vous ne m'aimez pas ; et dans quelque temps, vous sourirez de vous-même et vous épouserez quelque noble chevalier qui n'aura pas, comme moi, trois fois votre âge ; s'il est pauvre, je vous donnerai de vastes territoires ; et je serai, tant que je vivrai, votre fidèle et dévoué défenseur, car c'est à vous que je dois d'être vivant. Tout ceci, je le ferai pour l'amour de vous, mais autre chose, je ne saurais. »

Tandis qu'il parlait, elle ne rougit ni ne trembla, mais pâle et muette s'appuya à l'arbre le plus proche ; puis elle dit : « De tout ceci, je ne veux rien », et elle tomba, et on l'emporta, pâmée, dans sa tourelle.

COMMENT LANCELOT QUITTA ELAINE LA BLANCHE QUI MOURUT POUR L'AMOUR DE LUI

Lancelot demeura jusqu'au soir, et, au coucher du soleil, il demanda son bouclier. La jeune fille ôta en silence l'enveloppe de soie et le donna. Puis, quand elle entendit les pas du cheval dans la cour, elle se pencha et regarda. Lancelot monté sur son cheval, ayant sur la tête le casque dont il avait enlevé la manche cramoisie, s'éloignait tristement, sans tourner la tête, sans un signe, ni un regard. Et Elaine resta dans sa chambre, seule ; le bouclier lui-même n'était plus là. Son père entra, lui disant : « Tu te consoleras. » Et ses frères ; « Que la paix soit avec toi ! » – et elle entendait la mort qui l'appelait comme une voix amie, elle leur répondait avec douceur. Mais dès qu'elle était seule, elle composait des chansons d'amour et de mort, et les chantait, terrifiant ses frères et son père.

Enfin, languissante et faible, elle demanda à se confesser et à prier ; puis elle fit écrire à Lavaine une lettre qu'elle plia et garda ; et enfin dit à son père ; « Père, vous ne m'avez jamais encore refusé une requête ; voici ma dernière, et vous me l'accorderez. Quand je mourrai, mettez entre mes mains cette lettre, afin que je la tienne même dans la mort. Alors couchez-moi sur mon lit, et ornez-le comme celui d'une reine ; et revêtez-moi de mes plus riches vêtements ; puis emportez mon corps jusqu'à la rivière ; que là une grande barque tendue de noir m'emporte jusqu'à la cour ; et que seul notre vieux serviteur muet m'accompagne. Car nul ne pourra dire ce que j'ai à dire. Je parlerai pour moi-même, quand j'arriverai au palais. »

Et son père promit. Dix longs jours se passèrent, et, le matin du onzième, son père mit la lettre entre ses doigts, les referma, et elle mourut. Et tout ce jour-là, il y eut peine et douleur dans Astolat.

Le lendemain, ses deux frères, lentement, le front baissé,

accompagnèrent, par les champs ensoleillés, le char sombre jusqu'à la barque sombre où attendait le serviteur muet, le visage navré et les yeux humides. Ils la déposèrent dans le bateau, lui mirent un lis dans la main, et la couvrirent de l'enveloppe de soie brodée, puis la baisèrent au front, en disant : « Adieu, douce sœur ! » Et la morte, guidée par le muet, descendit la rivière, ses cheveux blonds ruisselant sur ses épaules, vêtue de blanc et de drap d'or. Son visage semblait endormi, et elle souriait.

Ce jour-là, Lancelot avait audience de la reine et voulait lui donner ce présent payé chèrement par la mort de tant d'hommes, le collier des neuf diamants. Elle le reçut devant une fenêtre sculptée, entourée de lierre et qui dominait la rivière. Lancelot, s'agenouillant aux pieds de Guinevere, la pria d'accepter les diamants et de les porter pour l'amour de lui. Mais la reine, arrachant et déchirant les feuilles qui entouraient la fenêtre, prit d'une main indifférente les bijoux et les posa sur une table proche. Puis elle dit : « Des diamants pour moi ? Et à celle que vous aimez à présent, que donnerez-vous ? Dites-lui qu'elle a vaincu la reine et à vos compliments joignez ces bijoux qui lui reviennent. » Et elle reprit les diamants et les lui tendit. Puis soudain, elle les lança par la fenêtre ouverte, disant : « Non, par tous les Saints, elle ne les aura pas. » Et Lancelot, se penchant pour suivre du regard les éclairs qu'ils lançaient avant d'être engloutis par les eaux de la rivière, vit s'arrêter sous ses yeux la barque noire portant la Blanche Elaine, pâle et souriante, comme une étoile dans la nuit sombre.

La reine, qui n'avait rien vu, s'était rejetée dans sa chaise, pleurant et gémissant. Cependant la barque s'était arrêtée au pied de l'escalier de marbre du palais, et les gardes interrogeaient le batelier hagard et muet, quand Arthur descendit, entouré de ses chevaliers. Alors le vieux serviteur se tourna vers lui, et lui montra du doigt la jeune fille, puis la porte. Arthur ordonna alors à Sire Perceval le Gallois et à Sire Galahad le Pur de soulever la jeune fille ; et ils la portèrent dans la grand'salle ; puis vint Gawain surpris et contrit ; et Lancelot sombre et chagrin ; enfin la reine attendrie et pitoyable. Alors Arthur, apercevant la lettre entre les doigts raidis, la prit, l'ouvrit et lut à haute voix :

« Noble seigneur, Sire Lancelot du Lac, Elaine la Blanche, le Lis d'Astolat, vient vous dire un dernier adieu, car vous êtes parti sans prendre congé d'elle. Je vous aimais sans être aimée de retour, et mon amour est cause de ma mort. Priez pour mon âme et veillez à ma sépulture, Sire Lancelot, chevalier sans pareil. »

Ainsi lut le roi, et les seigneurs et les dames pleuraient, regardant la pâle figure dont les lèvres semblaient se mouvoir et prononcer les paroles de la lettre. Le lendemain, toute la cour assista à ses funérailles et pria pour le repos de son âme. Lancelot était abîmé dans sa douleur et ses remords, gémissant et pleurant, car il ne savait pas

qu'il mourrait comme un saint.



La Quête du Graal

COMMENT, UN JOUR DE PENTECÔTE, LE TRÔNE
PÉRILLEUX TROUVA SON POSSESSEUR ET COMMENT

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE
PARTIRENT EN QUÊTE DU GRAAL



R une autre année, le matin de Pentecôte, survinrent à Camelot où le roi tenait sa cour, Sire Lancelot du Lac et ses deux cousins, Sire Bors et Sire Lionel, qui revenaient de lointaines aventures. Arthur, Guinevere et tous les chevaliers furent grandement heureux de les voir, et tous allèrent entendre la messe au Moustier. Quand, au retour, Arthur voulut s'asseoir à la Table Ronde pour dîner, chacun des chevaliers cherchant son siège (vous vous rappelez que leurs noms y étaient gravés en lettres d'or), on vit tout à coup une inscription miraculeuse apparaître sur celui que tous appelaient le Trône Périlleux et que Merlin avait destiné au chevalier sans reproche qui saurait se perdre pour le salut de tous. Et ils lurent en lettres d'or neuf ces mots : « Quatre cent quarante-quatre ans après la Passion de Notre-Seigneur, ce trône trouvera son possesseur. »

Alors tous dirent : « Voilà une chose merveilleuse ; car ce jour est celui de Pentecôte, après la quatre-cent-quarante-quatrième année. » Et Lancelot proposa de cacher les lettres d'or sous un voile de soie jusqu'à la venue de celui que désignait la prophétie. Ce qui fut fait. Mais, comme le roi ordonnait qu'on servît, Sire Kay le Sénéchal lui fit observer qu'il manquait à la vieille tradition de sa cour, car jamais il ne s'était assis à table un jour de Pentecôte, sans avoir connu quelque aventure.

— C'est vrai, dit le roi, je n'y pensais plus, tant j'ai été content de

voir Lancelot et ses cousins revenus sains et saufs.

À ce moment, toutes les portes et toutes les fenêtres se fermèrent d'elles-mêmes violemment, sans pourtant que la salle s'assombrît. Tous furent grandement consternés. Bientôt, entra un vieillard que nul n'avait jamais vu auparavant. Il était vêtu de blanc et conduisait un jeune chevalier qui portait une armure rouge, et qui dit en entrant ; « La paix soit sur vous, beaux sires. » Et le vieillard le présenta au roi, disant ;

« Sire, je vous amène un jeune chevalier de lignage royal. Son nom est Galahad, et il fut nourri jusqu'à ce jour dans un monastère par de saintes nonnes. Et par lui bien des mystères seront révélés. »

Puis, l'ayant désarmé, il le conduisit jusqu'au Trône Périlleux ; là, il souleva le voile de soie et chacun put voir le nom de Galahad gravé sans qu'on sût comment, sous l'inscription miraculeuse du matin. Le vieillard lui fit prendre sa place et repartit pour le monastère, sans vouloir demeurer plus longtemps. Et la cour s'émerveilla de voir que nulle mésaventure n'arrivait à Galahad, car tous se rappelaient la prophétie de Merlin l'Enchanteur.

Après qu'ils eurent passé l'après-dîner à jouter dans la prairie, ils retournèrent au Moustier pour entendre nonnes, et de là au château pour souper, et chacun reprit sa place du matin. Soudain, ils entendirent des grondements et des roulements de tonnerre, et quelques-uns craignirent de voir le palais s'écrouler. Puis, entra par la fenêtre un rayon de lumière sept fois plus éclatant que le jour, et ils furent tous illuminés par la grâce du Saint-Esprit ; et chaque chevalier, regardant ses compagnons, les vit transfigurés et rayonnant d'une merveilleuse beauté. Pendant un temps, aucun ne put parler. Alors, glissant le long du rayon, parut le Saint-Graal, couvert de blanc samite, et resplendissant au milieu d'un nuage lumineux. Et la salle s'emplit de suaves odeurs, mais seul Sire Galahad put contempler la vision éclatante et la suivre des yeux jusqu'à ce qu'elle disparût.

Après un long silence, tous reprirent haleine et purent enfin parler. Et le roi remercia Dieu de l'insigne faveur qu'il leur avait montrée en ce jour de Pentecôte. Et force chevaliers se levèrent et firent vœu de partir le jour suivant et d'errer pendant un an et un jour à la quête du Graal que nul n'avait pu voir. De ce nombre étaient Sire Gawain, le neveu du roi, et Lancelot du Lac, le modèle des chevaliers, et Sire Bors et Sire Lionel ses cousins, et Perceval le Gallois et son frère Sire Lamorak, les deux fils de Sire Pellinore, et bien d'autres encore. Et quand le roi les compta, il en trouva cent cinquante, enflammés du désir de partir. Et Galahad, encore tout recueilli de son extase, était prêt aussi à tout quitter pour revoir la céleste vision.

Lors, le roi Arthur pleura, disant :

« Qui me rendra mes fidèles chevaliers et la plus noble compagnie

qui ait jamais été au monde ? Car, s'ils s'en vont d'ici, beaucoup mourront pendant la quête et jamais plus ils ne s'assoiront autour de la Table Ronde, et ce m'est grande peine. J'ai le cœur lourd de leur départ. »

Et la reine Guinevere, qui aimait Lancelot, s'enferma dans sa chambre pour que nul ne la vit pleurer. Lorsqu'au matin il vint prendre congé d'elle, elle lui dit en grande angoisse :

« Ah, Sire Lancelot, vous m'avez trahie et me navrez à mort, de quitter ainsi mon seigneur et le vôtre. Pourquoi vous ai-je jamais vu ? Que celui qui mourut pour nous sur la croix veille sur vous et sur vos compagnons ! »

Et tous s'éloignèrent le long des rues de Camelot, et il y eut force larmes et sanglots, des riches et des pauvres, et le roi se détournait et ne pouvait plus parler, tant il pleurait. Puis ils se séparèrent, chacun prenant le chemin qui mieux lui agréait.

COMMENT LES SURVIVANTS REVINRENT APRÈS UN AN ET UN JOUR, ET CONTÈRENT LEURS AVENTURES

Or, dit l'histoire, pendant cette année de quête, de jeûnes et de prières, nos chevaliers plus d'une fois se rencontrèrent et chevauchèrent de compagnie pendant quelques jours, pour se quitter ensuite et suivre chacun sa voie. Mais, au jour dit, tous ceux qui avaient survécu, amaigris et usés, se retrouvèrent devant le roi vieilli et attristé, dans son château dépeuplé, car beaucoup avaient péri. Arthur se levant, leur souhaita la bienvenue et interrogea chacun sur ses prouesses et Lancelot du Lac parla comme suit :

« Après plus d'aventures que je n'en puis conter, par deux fois je fus près de voir le Calice sacré, mais Dieu ne m'a pas jugé digne de cette grâce. Un soir je m'arrêtai dans le désert devant une petite chapelle en ruines. À l'intérieur était un autel couvert d'une nappe blanche, et dessus un chandelier d'argent portant six cierges. J'essayai d'entrer, sans pouvoir trouver passage ; alors, le cœur pesant, je me couchai sur mon bouclier, au pied d'une croix de pierre et m'endormis.

« Pendant la nuit, entre la veille et le sommeil, je vis venir deux blancs palefrois portant une litière sur laquelle gisait un chevalier blessé ; il priait et il se lamentait, et semblait plein de repentir. Et je vis s'approcher du blessé le chandelier aux six cierges, porté sur une table d'argent, et avec lui le Saint-Graal. Le chevalier se prosterna sur les mains et les genoux, le baisa et fut guéri, puis s'en fut louant Dieu ; mais moi, chétif, écrasé par mes péchés, je n'eus pas le pouvoir de

m'éveiller. D'ailleurs, toute la nuit, un ange du Seigneur veilla devant la porte lumineuse, en défendant l'entrée. Au matin, je partis de là, pleurant et maudissant le jour où je suis né. Puis, je me confessai à un saint ermite et bien amèrement me repentis d'avoir si souvent cherché aventure, non pour la gloire de Dieu, mais pour la mienne et mon plaisir.

« Après longue pénitence, je m'éloignai de là, et je rencontrai Perceval, endeuillé de la mort de sa sœur ; elle avait trépassé en donnant un calice rempli de son sang pour ranimer une dame malade. Et Perceval la ramenait en son pays pour l'ensevelir. L'ayant quitté, j'arrivai un soir à minuit devant un château, dont la poterne n'était défendue que par deux lions. La lune brillait claire, et j'entendis une voix disant :

— Lancelot, entre dans ce château et tu y verras une partie de ce que tu désires.

» J'allai m'armer quand la voix reprit :

— Homme de peu de foi, peux-tu bien t'armer pour obéir à ton Créateur ?

Alors je remis l'épée au fourreau, et faisant le signe de la croix, je passai devant les lions immobiles et entrai dans le château désert. Toutes les portes étaient béantes, sauf une seule que je ne pus pousser. Derrière s'élevaient des chants célestes, et je sus bien alors que le Saint-Graal était là. Je m'agenouillai et priai ; et je vis la porte s'ouvrir et sur un autel le Vase sacré, et autour, des anges porteurs de cierges et d'ornements d'autel. Mais quand je voulus entrer, un souffle de vent mêlé de feu me terrassa, et je demeurai incapable de voir et d'entendre et de me mouvoir. Alors je sentis des mains qui m'emportaient et pendant des jours je fus comme mort. Quand je m'éveillai, une sainte femme m'apporta des vêtements et un cilice et me dit :

— Votre quête est finie, car jamais vous ne verrez le Graal mieux que déjà vous ne l'avez vu.

» Et l'année étant presque écoulée, je vis bien qu'elle avait dit vrai ; et je suis revenu m'enquérir si d'autres ont été plus heureux. »

— Ce n'est certes pas moi, dit Gawain qui le premier avait fait le vœu de partir, jamais je n'ai rencontré aussi peu d'aventures. Et non pas moi seul, car je trouvai sur mon chemin Sire Ector de Moris et Sire Lionel, son frère, et ensemble nous fîmes route depuis Pentecôte jusqu'à la Saint-Michel, et de la Saint-Michel jusqu'à la Chandeleur sans coup férir. Mais nous eûmes des visions merveilleuses et un pieux solitaire nous les interpréta et nous dit : « Mauvais croyants, ces trois choses vous manquent : la foi, l'abstinence et la charité ; c'est pourquoi vous n'accomplirez point la quête du Graal. »

» Aussi avons-nous cherché notre agrément ; et comme Lancelot,

nous sommes revenus afin d'apprendre le succès de nos compagnons ! »

Ainsi tous ceux qui avaient survécu contèrent leur année d'épreuve, et le dernier parlait quand Perceval parut. Son visage était si changé qu'un silence tomba. Enfin le roi parlant avec tristesse demanda :

« Quel succès avez-vous eu, Sire Perceval, et qu'est-il advenu de notre Galahad, si cher à tous ? »

— Sire, dit Perceval, nul homme désormais ne verra le Graal : sous mes yeux mêmes, une troupe d'anges l'a emporté au ciel, après la dernière communion de Galahad. Car notre Galahad n'est plus. Il a rendu à Dieu son âme pure qui n'a jamais connu la tentation. Quant à moi, pauvre pécheur, qui une fois ai failli tomber dans les pièges de Satan, je dois rester sur terre pour expier. Ainsi donc, adieu, vous tous, qui avez été mes compagnons, et vous, Sire Arthur, mon souverain ; je me retire dans un cloître, fermant à jamais au monde ces yeux où s'est fixée à tout jamais la vision miraculeuse du Vase sacré. »

C'est ainsi que finit l'histoire du Graal, dont la chronique demeure la plus sainte et la plus vraie qui soit au monde.



La Trahison

COMMENT SIRE MORDRED LA MALEBRANCHE SE CONDUISIT
VILAINEMENT ET MIT LA MÉSENTENTE PARMI LES
CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE



MESURE que le temps passait et que choses et gens changeaient autour du roi Arthur, la Table Ronde elle-même n'était plus telle qu'elle avait été. Nombre de pieux chevaliers avaient péri à la quête du Graal et durant bien d'autres aventures qui ne se peuvent toutes raconter. Un des premiers, Merlin avait disparu, qui était la sagesse et la prudence de la cour ; Geraint, soucieux de l'honneur de sa femme, l'avait emmenée dans ses États ; Galahad et Perceval les immaculés étaient morts tous les deux ; et je vais conter maintenant comment la mésentente grandit entre le roi et Lancelot, son fidèle. Ce fut là le commencement de la fin.

Il y avait alors à la cour des chevaliers nouveaux venus, et parmi eux Sire Agravaine et Sire Mordred la Malebranche, frères de Gawain et neveux du roi. Tous deux étaient envieux de la gloire de Sire Lancelot et de sa faveur auprès d'Arthur et de Guinevere la reine. Un jour qu'ils devisaient avec leurs compagnons, Agravaine dit :

« C'est grand'honte et grand'vergogne à vous de tolérer que Lancelot ait ainsi la confiance du roi ; car tous vous connaissez son amour pour la reine et depuis bien longtemps. Que n'avertissez-vous le roi ?

— Mon frère Agravaine, dit Sire Gawain à la Langue dorée, je vous en prie, gardez-vous de toute manigance, car vous ne savez pas combien de barons et de chevaliers tiendraient pour Lancelot si guerre ou querelle suivaient vos paroles. Et souvenez-vous combien de fois Lancelot est venu en aide au roi et à la reine, et les meilleurs d'entre nous auraient péri depuis longtemps, s'il n'avait pas été plus vaillant

et plus fort que nous tous ; et cela, il l'a prouvé bien des fois. Pour ma part, jamais je ne porterai les armes contre lui, car il me délivra d'entre les mains du roi Carado de la Tour Douloureuse, et l'occit et me sauva la vie. Vous-même, Agravaine, et vous aussi, Sire Mordred, Lancelot vous tira des mains de Turquin. Il me semble que telles prouesses valent quelque gratitude.

— Faites à votre volonté, dit Sire Agravaine ; moi je ne me tairai pas plus longtemps.

Et il s'en fut aussitôt conter au roi la trahison de Lancelot. Or Arthur aimait fort Sire Lancelot du Lac, qui n'avait jamais eu d'égal parmi tous les chevaliers de la noble compagnie de la Table Ronde. Mais son amour pour la reine le rendait sur ses vieux jours soupçonneux et jaloux, chaud et soudain en ses colères. Il fut durement courroucé et permit à Mordred et à Agravaine de s'embusquer avec douze chevaliers pour tendre par trahison un piège à Lancelot.

Or, ce soir-là, Guinevere, ayant su l'ambition de Mordred et qu'il convoitait le royaume, voulut en conférer avec Lancelot et le manda en sa chambre. Lancelot s'y rendit malgré les avis de Sire Bors, son féal neveu et compagnon qui craignait quelque trahison. Et bientôt on entendit grand fracas à la porte, et Sire Agravaine qui criait :

« Traître et félon, rends-toi, car tu ne saurais échapper !

— Madame, dit Lancelot, avez-vous là une armure que je puisse revêtir ? Car j'aurai bientôt fait taire leur malice, Dieu aidant.

— Hélas ! dit la reine, je n'ai ni armure, ni écu, ni lance, ni épée. Et j'ai grande crainte que notre longue amitié ne vienne à une fin misérable. Car, si le roi s'irrite et accueille les méchants propos, il me condamnera à être brûlée vive, et vous ne saurez échapper, tout seul et désarmé, à tous les chevaliers qui nous assiègent.

Et Agravaine et Mordred criaient d'une seule voix :

« Traître et félon, rends-toi à merci ! »

— Ha ! dit Lancelot, me faut-il être honteusement assassiné faute d'une armure ? Mieux vaudrait mourir sur-le-champ sans entendre ces cris et ces clameurs ! Puis il baisa la main de la reine, disant :

— Très noble et très chrétienne dame, qui toujours avez été ma reine fidèlement aimée et loyalement servie, jamais je n'ai cessé d'être votre humble et dévoué chevalier au mieux de mon pouvoir, depuis le jour où Arthur m'a armé de sa main. Si je suis tué en ce jour, priez Dieu pour mon âme ; car Sire Bors, mon neveu, et ceux de mon lignage vous porteront aide et secours et vous sauveront du bûcher. Donc, confortez-vous, et vous vivrez en reine dans mes États.

— Croyez-vous, Lancelot, sanglotait la reine, que je vous survivrai ? Plût à Dieu qu'ils me prennent et me massacrent et qu'ils vous laissent échapper, j'accepterais la mort aussi patiemment que reine au monde.

— Et moi, dit Lancelot, j'ai le cœur plus lourd pour vous que pour

moi-même. Plutôt que d'être maître de la chrétienté tout entière, j'aimerais mieux avoir mon armure et périr d'une mort dont les hommes parleraient longtemps. »

Là-dessus, il enroula son manteau autour de son bras droit et ferma son poing puissant. Les assaillants avaient saisi dans la salle un banc pesant et s'efforçaient d'enfoncer la porte.

« Beaux sires, dit Lancelot, laissez là vos cris et vos coups, car je vais ouvrir et vous ferez de moi suivant votre plaisir ! »



... un lion si puissant qu'il tomba assommé devant la porte.

Alors il ôta le verrou de la porte et, de sa main gauche, la maintint entrouverte, ne livrant passage qu'à un homme à la fois. Le premier qui passa fut Colegreance de Gore, un chevalier fort et vigoureux, qui voulut frapper Lancelot d'un coup d'épée ; mais celui-ci esquiva le choc et lui donna du poing un horion si puissant sur son heaume qu'il tomba assommé devant la porte. Lancelot tira le corps dans la chambre et, avec l'aide de la reine et de ses dames, eut bientôt revêtu l'armure de Sire Colegreance.

Cependant, les assiégeants criaient de plus belle qu'ils avaient licence du roi de le tuer ou de l'épargner à leur gré, et qu'il aurait la vie sauve s'il se rendait sans coup férir. Mais Lancelot, sans les vouloir entendre, ouvrit toute grande la porte de la chambre ; du premier coup, il tua Sire Agravaïne ; puis, ayant blessé Sire Mordred qui s'enfuit, il acheva l'un après l'autre les envahisseurs. Après quoi, il revint vers la reine et lui dit ;

« Désormais, le roi est à jamais mon ennemi mortel ; j'ai porté le dernier coup à la compagnie de la Table Ronde.

Néanmoins, n'ayez aucune crainte, car, tant que je serai vivant, vous serez aidée et secourue. »

Et, ayant échangé leurs anneaux, ils se quittèrent pénétrés de grande angoisse.

Quand Lancelot revint à son logis, il fut reçu par Sire Bors, tout orné et équipé pour la bataille.

» Que veut dire ceci, demanda Lancelot, et pourquoi êtes-vous harnaché ? »

— Tous ceux de votre sang qui sont ici, répondit Bors, ont eu des visions et des pressentiments ; et quelques-uns se trouvèrent hors de leur lit, l'épée au poing, sans savoir comment ni pourquoi. Alors nous avons craint pour vous quelque embûche et nous nous sommes apprêtés à tout hasard.

Lors, Lancelot ayant conté son aventure, tous ses fidèles dirent ensemble :

« Seigneur, nous avons conquis avec vous grande gloire et grand honneur ; maintenant nous prendrons avec vous le mauvais aussi bien que le bon ; et que tout ce qui est envoyé de Dieu soit le bienvenu. Nous nous serrerons autour de vous, nous tous qui vous aimons et que vous aimez, et votre volonté sera la nôtre.

— Grand merci, dit Lancelot, pour cette assistance. »

Et il compta vingt-deux chevaliers des meilleurs qu'il envoya par la ville, afin de dénombrer tous ceux qui tiendraient pour lui ou contre lui. Et, au matin, plus de quatre-vingts chevaliers tout montés et armés, se réunirent pour le venger et secourir Guinevere. Tous convinrent que le meilleur serait de l'enlever et de l'enfermer dans le château de Joyeuse Garde jusqu'à ce que la fureur du roi fût apaisée.

Et Sire Bors lui dit :

« Ne vous souvient-il pas que Sire Tristan, grâce à vous, y put garder trois ans Iseult la Belle, Iseult de Cornouailles ? Ainsi fit-il sur vos avis, et le château est vôtre. Que n'en ferez-vous autant pour Dame Guinevere ? Et, quand le roi sera radouci, vous lui ramènerez la reine et ainsi en aurez grand honneur et gratitude.

— Hélas ! dit Lancelot, ne sais-tu pas que, lorsque Tristan ramena Iseult la Belle au roi Mark, son époux, ce félon, sans souci des traités et de la foi jurée, tua Tristan de son glaive, alors qu'il était assis aux pieds d'Iseult, s'étudiant aux beaux sons de harpe et aux chants délectables ? Et le cœur me fend de parler de sa mort, car dans le monde entier ne se trouvera jamais un tel chevalier.

— Oui bien, dit Sire Bors, mais il y a une chose qui nous doit encourager et reconforter : c'est qu'Arthur, bien différent de Mark, n'a jamais encore failli à sa parole.

Et alors, ils décidèrent tous d'attendre au jour suivant, et, si la reine était condamnée, de l'enlever et de la soustraire à la justice du roi. Et le vieux livre raconte cette histoire avec force détails ; sachez seulement que Guinevere fut, en effet, ravie par les compagnons de Lancelot et logée en sécurité à Joyeuse Garde. Elle y resta jusqu'au jour où le Pape lui-même s'entremet pour mettre fin à la querelle entre Arthur et Lancelot ; mais, avant la réconciliation, bien des chevaliers moururent dont les exploits ont survécu : Sire Gareth, l'époux de Dame Lyonesse et que Sire Kay le Sénéchal avait surnommé Beaumains, Sire Gaberis son frère, et Sire Torre, frère d'Elaine, le Lis d'Astolat, et tous les meilleurs de ceux qui restaient encore. Et Arthur était malade de chagrin et fort abattu, de voir ainsi périr l'œuvre de toute sa vie dans la fausseté, la déloyauté et la trahison.



La Mort d'Arthur

COMMENT COMMENÇA LA GUERRE ENTRE ARTHUR
ET MORDRED, ET COMMENT L'ESPRIT DE GAWAIN
APPARUT AU ROI



PENDANT, Arthur dut se mettre à la tête d'une armée pour repousser des envahisseurs venus de l'Est, et pendant cette expédition, il confia la garde du royaume à Sire Mordred la Malebranche, son neveu.

Or, après quelque temps, Sire Mordred, aux aguets, feignit de recevoir des lettres venues du lieu des combats, et ces lettres annonçaient qu'Arthur le roi avait été tué dans la bataille. Aussitôt le traître avait assemblé les barons, s'était fait nommer roi de Bretagne et couronner à Canterbury en grande pompe et solennité. Guinevere s'était enfuie et réfugiée dans un monastère de saintes nonnes, à Malmesbury, et Arthur, entouré de son armée bien amoindrie, revint en hâte pour ressaisir son royaume. C'est pendant ce voyage de retour que Sire Gawain à la Langue Dorée, le loyal et le preux, sentant sa fin prochaine, car il avait été durement blessé en maints endroits, écrivit de sa main, deux heures avant sa mort, à Sire Lancelot. Il l'adjurait de venir au plus vite avec ses chevaliers porter secours à Arthur, souverain du royaume très chrétien, qu'il avait aimé par-dessus tous les autres et où il avait conquis honneur et renommée. Au nom de l'amitié qui les avait toujours unis, il le suppliait de prier sur sa tombe pour son salut. Puis Gawain avait rendu à Dieu sa belle âme, et Arthur l'avait fait ensevelir dans une chapelle à Douvres, où l'on voyait encore son tombeau au temps où le vieux chroniqueur raconte cette histoire.

Cependant, une grande bataille devait avoir lieu entre Arthur et Sire

Mordred, le lundi après la Trinité, non loin de la mer, sur les hauteurs de Salisbury, et Arthur s'en réjouissait grandement. Or, la veille de la bataille, il fit un songe, et voici ce qu'il vit : il rêva qu'il était vêtu du drap d'or le plus riche qui se pût voir, et assis sur un trône fixé à une roue. Au-dessous de lui, dans une eau noire et sinistre, se tordaient des serpents et des dragons, et grande foison de bêtes horribles à voir. Et soudain la roue tourna et le roi tomba au milieu des serpents, et chaque bête saisit un de ses membres et le mit en pièces. Et il criait à l'aide, quand survint Sire Gawain entouré d'une troupe de belles dames, qui lui dit : « Sire, Lancelot viendra à votre secours avant qu'il soit un mois écoulé ; pour Dieu, faites une trêve avec Sire Mordred et ne vous battez demain ; car Jésus, par une grâce spéciale, m'a envoyé vers vous, afin de vous avertir. » Puis il disparut.

Le roi, s'étant éveillé, chargea Sire Lucan et son frère Sire Bedivere le Bouteiller, et deux évêques avec eux, d'aller faire à Mordred des propositions de paix. Et ils convinrent avec les conseillers de Mordred que les chefs se rencontreraient entre les deux armées, accompagnés chacun de quatorze barons, pour convenir des termes de la trêve.

En quittant sa tente, Arthur prévint ses hommes que, s'ils voyaient une seule épée hors du fourreau, ils eussent à s'avancer aussitôt, car en Mordred il n'avait nulle confiance. Or il advint que, pendant qu'il devisait avec lui, une couleuvre sortit d'un buisson et piqua au pied un chevalier, lequel, sans penser à mal, tira son épée pour la tuer. Aussitôt sonnèrent trompes et buisines, et des cris de fureur retentirent. Hélas ! jour de malheur ! Jamais on ne vit plus furieuse mêlée, ni carnage plus sanglant ! Et le roi chevauchait à travers les rangs de la bataille et combattait valeureusement, sans jamais faiblir. Il ne s'arrêta qu'à la chute du jour, et regarda autour de lui. Le champ était jonché de cent mille morts, et de tout son peuple restaient seuls Sire Lucan et Sire Bedivere, tous deux cruellement blessés.

« Jésus merci ! dit le roi, que sont devenus tous mes nobles chevaliers ? Hélas, en ce jour douloureux, je touche à ma fin. Mais je voudrais savoir où trouver Sire Mordred qui causa tout ce méchef ! »

Lors, il aperçut Mordred la Malebranche, appuyé sur son épée au milieu de morts entassés. Et il dit à Sire Lucan :

« Donne-moi ma lance : là-bas est le traître qui a causé toute cette misère. »

— Sire, il est malheureux ; laissez-le, supplia Lucan. Souvenez-vous de la prédiction de Gawain ; laissez passer le jour du destin, car Dieu, dans sa bonté, vous a préservé jusqu'ici.

— Vienne la mort, vienne la vie, dit le roi ; maintenant que je le tiens, il ne m'échappera pas, et jamais je ne l'aurai à plus d'avantage.

Alors, des deux mains, le roi prit sa lance, courut sus à Mordred qui l'attendait l'épée au poing, et le frappa en dessous de l'écu, le perçant de part en part. Quand Mordred sentit qu'il avait reçu le coup mortel, il s'appuya de toutes ses forces sur la lance qui le transperçait et de son épée frappa Arthur à la tête, traversant le heaume et fracassant le crâne ; puis il s'affaissa sur le sol. Arthur tomba à terre pâmé, et Sire Lucan et Sire Bedivere le relevèrent à grand'peine et le conduisirent en le soutenant de leur mieux jusqu'à une petite chapelle tout près du rivage. Là, le roi, se sentant un peu soulagé, perçut du bruit sur le champ de bataille et envoya Sire Lucan s'en enquérir. Et Sire Lucan vit, au clair de lune, des pillards et des voleurs qui envahissaient le terrain, dérobant aux chevaliers tués leurs broches, leurs colliers, et leurs riches anneaux, et mainte pierrerie ; et ceux qui n'étaient pas morts, ils les achevaient pour prendre leurs harnais et leurs bijoux. Alors Sire Lucan revint vers le roi, car il jugeait meilleur de le mettre en sûreté dans quelque ville.

Donc, il souleva le roi d'un côté, et Sire Bedivere de l'autre, et le roi pâma derechef ; mais, de cet effort, Sire Lucan se laissa choir à terre, ses entrailles ruisselant ; et son noble cœur fidèle éclata. Quand le roi revint à lui, il vit Sire Lucan gisant mort, l'écume aux lèvres, et il pleura amèrement, tandis que Bedivere se lamentait sur son frère. Bientôt Arthur dit :

« Mon heure approche ; voici venir la mort prédite par Gawain. Prends, Bedivere, mon épée Excalibur, et va jusqu'au rivage ; là, je t'ordonne de jeter à l'eau ma fidèle lame, et de revenir aussitôt me dire ce qu'il adviendra. »

Sire Bedivere s'éloigna lentement et, en chemin, il s'attarda à contempler la noble épée, don des fées, dont le pommeau était enrichi de gemmes rares, et il se dit :

« Rien que ruine et que mal ne saurait venir de la perte d'une arme si riche. »

Et il cacha Excalibur dans le tronc d'un arbre creux, puis revint vers le roi et lui dit qu'il avait accompli sa mission.

« Qu'as-tu vu, dit Arthur, et qu'as-tu entendu ?

— Sire, répondit Bedivere, je n'ai vu que les vagues qui dansaient, et entendu que le vent qui sifflait.

— Tu ne dis point vérité, dit le roi ; retourne et m'obéis, et, si jamais tu m'as tenu pour cher, lance au loin l'épée de toute la force de ton bras.

Alors Sire Bedivere retourna au rivage, mais derechef pensa que ce

serait péché et dommage de jeter à l'eau cette précieuse épée, et derechef la cacha dans l'arbre, puis revint vers le roi et lui dit qu'il avait obéi à son commandement.

« Qu'as-tu vu, dit Arthur, et qu'as-tu entendu ? »

— Je n'ai vu, dit Bedivere, que l'eau qui clapotait contre les roches, et entendu que les vents qui gémissaient.

— Ah ! infidèle, dit le roi, tu m'as trahi par deux fois ! Qui l'eût cru de toi, qui toujours me fus cher ? Toi, noble et preux, tu me trahis pour de l'or et des gemmes. Mais retourne encore une fois, car tes retardements me mettent en grand danger. Et si tu n'obéis, tout blessé que je suis, j'aurai encore la force de te tuer de mes propres mains. » Et Bedivere, repentant, courut vers la mer, saisit l'épée, et, sans la regarder, la lança de toutes ses forces, aussi loin qu'il le put. Alors un bras, vêtu d'un tissu de lin blanc, surgit au-dessus des eaux, s'empara de l'épée, la brandit par trois fois, puis disparut à jamais. Et Bedivere revint vers le roi, léger cette fois, et il lui fit son récit.

« Maintenant, dit Arthur, aide-moi à marcher, car j'ai déjà trop longtemps attendu. »

Mais il était si faible que Bedivere dut le porter sur son dos jusqu'à la rive. Là était une barque amarrée, pleine de femmes drapées de noir, voilées de noir, qui pleuraient et criaient en tendant les bras vers Arthur. Bedivere le posa doucement dans la barque ; trois reines le reçurent avec grand deuil, et l'une mit sur ses genoux la tête du roi mourant. Puis la barque s'éloigna en silence, cependant que Bedivere pleurait et récitait mainte oraison. Et, quand elle eut disparu, il s'en fut, dans la nuit, à travers la forêt et parvint, au matin, devant une chapelle. Là, il vit une tombe nouvellement creusée portant inscription :

Hic jacet Arthurus Rex, quondam Rex que futurus.

Ce qui signifie :

Ci-gît le roi Arthur, qui fut roi et qui le sera.

Et bien des gens disent qu'Arthur n'est pas mort, mais qu'il fut porté par les Dames du Lac dans l'île heureuse d'Avallon, et qu'il en reviendra pour délivrer son pays de ses ennemis au jour prédit. Pour nous, nous laisserons Guinevere au couvent, une nonne en habits noirs et blancs, et Sire Lancelot terminant sa vie dans les oraisons et la

pénitence, et Sire Bors le féal, Sire Ector de Maris et deux vaillants compagnons mourant un jour de Vendredi-Saint par la grâce de Dieu, ayant guerroyé pour leur foi en Terre Sainte et mis à mal grand nombre de Turcs mécréants.

L'histoire d'Arthur et des Chevaliers de la Table Ronde est racontée d'après :

- 1. Morte Arthure et la Morte Arthur, deux poèmes anonymes, probablement du milieu du XIV^e siècle ;*
 - 2. La Morte Arthur, par Sir Thomas Malory, écrit en 1469, imprimé par Caxton en 1485 ;*
 - 3. Histoire des rois de Bretagne, par Geoffroy des Monmouth (première moitié du XII^e siècle).*
- Exception faite pour la Chevauchée de Geraint d'après les Mabinogion, recueil de contes gallois (XIII^e siècle).*



BALLADES POPULAIRES

Robin Hood

COMMENT ROBIN DEVINT CHEF DES OUTLAWS DE SHERWOOD
ET DES MÉCHANTS TOURS QU'IL JOUAIT AU
SHERIFF DE NOTTINGHAM



U temps des successeurs de Guillaume le Conquérant, la plus vaste forêt de l'Angleterre, la forêt de Sherwood, s'étendait aux environs de Nottingham sur un espace de plusieurs centaines de milles. Seul le roi y possédait le droit de chasse, et nul n'y pouvait tuer du gibier sous peine de mort.

C'est là que naquit, environ cent ans après la conquête normande, le héros le plus populaire de la joyeuse Angleterre, Robin Hood, dont les aventures sont chantées par d'innombrables ballades.

À en croire les poètes de village, sa mère était la fille d'un noble seigneur et fraîche comme une fleur. En secret, elle avait épousé un banni, réfugié dans la forêt et, craignant la colère de son père, elle se laissa, un soir, glisser par la fenêtre et s'enfuit dans les bois avec son mari. Là, au milieu des lis en fleurs, dit une chanson, elle mit au monde un fils qui fut nourri et élevé dans la forêt où son père se cachait.

Par un matin d'hiver, où il gelait à pierre fendre, les sergents de

justice vinrent arrêter le père de Robin, dénoncé comme traître par le maigre sheriff de Nottingham et le gros évêque de Hereford. Sa maison fut confisquée et donnée au chef forestier du roi qui chassa brutalement Robin et sa mère. La pauvre femme périt dans le bois de faim et de froid, de misère et d'inquiétude, tandis que son mari mourait en prison avant d'être jugé. Robin était orphelin et sans ressources avant d'avoir dix-neuf ans.

Il était grand et fort et déjà le meilleur tireur d'arc du pays quand il eut dessein un jour de se rendre à la foire de Nottingham où devait avoir lieu une joute d'archers. Ses préparatifs furent bientôt prêts : son arc en bois d'if avait besoin d'une corde de soie neuve et bien ronde, et il fit provision de longues flèches légères et solides. Il partait d'un pied alerte pour Nottingham quand il rencontra sur sa route le chef forestier, cause de la mort de sa mère et qu'il haïssait comme l'enfer. Confiant dans son âge et dans sa force, le rustre se mit à narguer Robin, à railler son adresse à tirer de l'arc et, quand il le vit bien irrité et piqué au vif, le défia d'atteindre un troupeau de daims qui paissait à plus de trois cents pas. Sans réfléchir, Robin banda son arc, sa flèche siffla et la plus belle des bêtes ayant fait un bond retomba mortellement atteinte.

Tandis que les compagnons du chef forestier criaient au miracle, celui-ci dit malicieusement à Robin : « Sais-tu bien, imprudent, ce que tu viens de faire ? Tu as tué un des daims du Roi, et, d'après les lois du roi Henry, tu as joué ta tête. Sauve-toi, pendant qu'il en est temps encore, et tâche que je ne te rencontre jamais sur mon chemin. »

Mais Robin, dont le sang bouillait, dit :

« Je t'ai déjà rencontré une fois de trop, forestier de malheur, et ce fut le jour où tu dépouillas mon père de ce qui était sien et chassas ma mère sous la neige ; mais, patience ! »

Et, comme il s'éloignait plein de rage, le forestier, hors de lui, tira une flèche qui siffla à son oreille. Alors Robin se retourna ; à son tour, il visa et tira ; son ennemi poussa un cri, puis s'affaissa sur le sol et ne bougea plus. Robin avait vengé son père et sa mère, mais il n'avait qu'un seul parti à prendre : se réfugier au cœur de la forêt et se joindre à une de ces bandes armées qui y menaient une vie errante et libre. Car nombreux étaient ceux qui violaient la loi du conquérant, cette loi qui n'avait à leurs yeux aucune sanction. Ces « outlaws », ou hors-la-loi, écumaient les grandes routes où passaient les convois normands ; ils enlevaient par ruse aux conquérants ce que les conquérants avaient enlevé par force et personnifiaient les revendications du peuple opprimé. Le reste du temps, les bons compagnons menaient joyeuse vie, tuant le gibier royal, luttant ensemble au bâton et à la canne, bien accueillis chez les fermiers, les laboureurs, les veuves et les pauvres gens, et redoutés des nobles, des

évêques et des riches abbés qu'ils détroussaient et rançonnaient sans pitié et raillaient sans vergogne. C'étaient, par leur amour des aventures et de la justice, les chevaliers errants d'un autre âge et d'une autre condition, il est vrai, mais aussi généreux et aussi intrépides que les héros d'Arthur.

Choisi malgré sa jeunesse comme le chef des outlaws de Sherwood, Robin était le meilleur cœur et le plus habile tireur de la bande. Il avait un cor dont il se servait pour appeler ses compagnons, et il savait exiger d'eux obéissance et discipline. Ils avaient tous juré de ne faire aucun mal à fille, femme ou veuve, en l'honneur de Notre-Dame la Vierge ; d'être doux et pitoyables aux pauvres et aux travailleurs de tout rang, à toute personne honnête et laborieuse, de partager avec ceux qui n'avaient rien les dépouilles de ceux qui s'engraissaient de la moisson d'autrui, et de regarder comme leurs ennemis jurés tous les sheriffs (et en particulier celui de Nottingham), les abbés, évêques et prieurs de toutes sortes, et les usuriers ; ceux-là, ils pouvaient les rosser, les piller, et les rançonner à leur guise.

Et c'est de quoi s'acquittaient fort bien les camarades de Robin : Will Scarlet, son propre cousin ; Little John que ses camarades appelaient ainsi parce qu'il avait six pieds et demi de haut ; et Will Stutely, le bon plaisant et joyeux drille, sans compter Frère Tuck, un grand et gros ermite, rubicond et rebondi, qui combattait en froc, et retroussait ses larges manches pour manœuvrer plus à l'aise son lourd bâton. C'étaient là les meilleurs amis et les plus chers compagnons de Robin ; mais la bande ne comptait pas moins de cent bannis qui vivaient joyeusement sous le couvert de la forêt, armés de leurs redoutables arcs et vêtus de drap vert de Lincoln. Souvent les sergents du sheriff battaient les bois, espérant les capturer ; plus souvent encore les outlaws faisaient des incursions jusque dans la ville de Nottingham, et même, dit l'histoire, dans la maison de ville où habitait le sheriff. Ce fut là un des beaux exploits de Robin.

Un matin, il partit tout seul pour la ville, marchant à grands pas, ruminant dans sa tête quel bon tour il pourrait jouer à son ennemi. Il rattrapa bientôt une charrette conduite par un boucher jovial qui sifflait à perdre haleine, et se rendait à la foire de Nottingham. Robin, lui ayant donné un bon prix de sa viande, sa charrette, sa jument et ses vêtements, sauta sur le siège et prit les rênes, ayant revêtu la blouse et le tablier du boucher, tandis que celui-ci, habillé de vert de Lincoln, détalait le long de la route.

Robin entra sans encombre dans la ville, au nez du gardien de la porte, revêche et rébarbatif, arriva à la place du marché, et prit place au milieu des autres bouchers. Comme bien vous pensez, il n'avait pas une idée très juste du prix de sa marchandise ; mais, d'un air simple et niais, donnait bien trois fois le poids, au grand plaisir des ménagères

qui, en un tour de main, eurent acheté toute sa provision. Puis il laissa sa charrette et son cheval à l'auberge et se joignit aux autres bouchers, qui regardaient ce nouveau concurrent d'un mauvais œil ; tous se rendaient au dîner de corporation auquel le sheriff les avait priés en cérémonie.

Le sheriff était de son naturel assez avide et âpre au gain. Quand on lui eut conté la prodigalité et aussi la gaillarde humeur du nouveau venu, il le fit asseoir à son côté, devant une table chargée à rompre de victuailles et de friandises et rit de bonne grâce aux plaisanteries de Robin. Celui-ci fit savoir, comme par hasard, qu'il possédait cinq cent dix bêtes grasses et qu'il les vendrait au plus juste prix, et le sheriff faillit choir à terre de surprise en entendant que le prix serait de vingt pièces d'or.

« Marché conclu, dit-il riant sous cape ; j'aime à obliger les gens de mon comté. Amenez-moi les bêtes demain et je vous paierai comptant.

— Voilà qui est malaisé, dit Robin d'un air reconnaissant, car elles sont toutes au pâturage, dispersées dans la campagne. Mais pourquoi ne viendriez-vous pas vous-même les choisir ?

— Oui bien, dit le sheriff alléché à l'idée de l'aubaine qui l'attendait. Demeurez chez moi cette nuit, et je partirai avec vous au matin ! »

Là, Robin eut un instant d'hésitation, car il n'était guère prudent de rester ainsi dans la gueule du loup. Il regarda machinalement un serviteur qui entraît, portant un plateau chargé de coupes d'hydromel. Stupéfait, il reconnut Little John lui-même, son fidèle ami, vêtu de la livrée du sheriff et aussi à l'aise que s'il n'avait fait autre chose de sa vie. Little John glissa à l'oreille de Robin :

« Trouve-toi ce soir dans les cuisines. »

Puis il disparut, tandis que le sheriff chargeait un serviteur de conduire Robin à la chambre qui lui était destinée.

Que faisait Little John dans la maison du sheriff et comment y était-il venu ? C'est ce qu'il voulait conter à son chef ce même soir. Deux jours auparavant, il avait eu, lui aussi, l'idée d'un méchant tour à jouer au sheriff, et il était venu à Nottingham vêtu de haillons comme un mendiant ; il avait pris part à une joute à l'arc et il avait sans peine remporté le prix sur le forestier du roi et les archers de la ville. Le sheriff, séduit, lui avait proposé d'entrer à son service, et Little John avait accepté au grand désespoir de l'intendant, qui déjà l'avait maintes fois surpris fort occupé à dévorer les plus beaux pâtés du garde-manger et à boire la plus forte bière et le meilleur vin de la cave.

Le soir même du banquet des corporations, Little John avait à moitié assommé l'intendant qui refusait de lui servir à souper ; après quoi, s'étant emparé d'un chapon froid et d'un pâté de venaison, il s'était installé dans la cuisine pour faire un plantureux repas.

Mais le cuisinier était un hardi gaillard qui n'avait pas froid aux yeux et qui entra dans son domaine juste à temps pour voir l'intendant gisant sous la table comme une balle de chiffons et Little John engloutissant de vastes quantités de nourriture.

« Par ma foi, dit-il, tu es bien hardi de te servir ainsi à souper, quand depuis deux jours tu n'as pas fait œuvre de tes mains ! »

— Par ma foi, riposta Little John, tu es bien hardi de te mettre entre mon souper et moi. Tu auras à me prouver que tu vaux mieux que moi. »

Sur quoi, le cuisinier posa sa broche et prit son épée ; ainsi fit Little John, et la bataille dura une grande heure sans que l'un d'eux s'avouât vaincu.

Little John dit ; « Tu es un fameux adversaire. Que dirais-tu d'un instant de repos, d'une gorgée à boire et d'une bouchée à manger ? Après quoi nous recommencerions ! »

— Bien volontiers », dit le cuisinier qui aimait la bonne chère, et bientôt le pâté de venaison disparut et le chapon froid s'évanouit. Alors les deux combattants se frottèrent l'estomac et échangèrent un vaste sourire, car l'homme qui a bien soupé regarde son prochain avec bienveillance. Et Little John dit au cuisinier d'un ton de regret :

« C'est grande pitié qu'il nous faille continuer la bataille ; car mon maître a besoin de bonnes lames comme toi, et son service est plus plaisant que celui du sheriff. »

— Ton maître ? Et qui donc est-il ? s'enquit le cuisinier.

— C'est Robin Hood et le voici, dit le prétendu boucher, s'encadrant dans le chambranle de la porte.

Le cuisinier, enthousiasmé de ce sang-froid, accepta sur-le-champ de s'enrôler dans la bande des outlaws. Sur quoi, Robin regagna son lit, non sans avoir ordonné à Little John et à la nouvelle recrue de rejoindre leurs camarades et de les poster à l'entrée du bois le lendemain ; puis il ajouta :

« Qu'ils tiennent prêts deux beaux chevreuils pour le dîner, car nous aurons noble compagnie et grande joyeuseté.

— Compère, dit Little John au cuisinier, ce serait grand dommage de partir d'ici les mains nettes. Emportons avec nous autant d'argenterie qu'il nous en faudra pour ne point perdre le souvenir du sheriff, sans compter qu'elle rehaussera l'éclat de nos festins ! »

Et tous deux décampèrent, portant à grand'peine un vaste sac bien lourd, et gagnèrent l'ombre protectrice de la forêt.

Chez le sheriff, chacun se leva tard et déjeuna de petit appétit ; puis, sans perdre de temps, le sheriff se dit prêt à partir ; il enfourcha bientôt sa monture, et chevaucha de compagnie avec Robin, assis dans la charrette du boucher et fouaillant sa maigre jument. Ils quittèrent la cité, entrèrent dans la forêt et s'enfoncèrent bientôt sous les hautes

futaies. Robin sifflait gaiement et fredonnait des bouts de chansons, pour se donner du courage, disait-il, car les outlaws étaient maîtres de tous les chemins et ne craignaient personne. Le sheriff claquait des dents et regrettait son équipée, quand, au détour du chemin, Robin lui montra un beau troupeau de daims et de biches en lui disant :

« Voici mes bêtes grasses, Messire sheriff, qu'en pensez-vous ? Voulez-vous faire votre choix ? »

— Ah ! vilain, dit le sheriff s'arrêtant net, va ton chemin, quel qu'il soit, et laisse-moi suivre le mien.

— Nenni, dit Robin qui riait. J'ai pris trop de peine à faire votre connaissance pour renoncer aussi aisément à votre compagnie. D'ailleurs, je désire vous présenter mes amis et vous donner à dîner à mon tour.

Ce disant, il porta son cor à ses lèvres, et au signal convenu surgirent de derrière les arbres une cinquantaine d'archers, vêtus de vert de Lincoln, de bons arcs en bois d'if à la main, et une courte épée au côté. Tous saluèrent Robin avec respect et affection, tandis que Little John souhaitait impudemment la bienvenue au sheriff consterné. Puis toute la bande suivit des sentiers étroits et tortueux, qui conduisaient à une vaste clairière entourée d'énormes chênes trapus. Sous le plus gros, brûlait un feu vif ; devant, deux chevreuils rôtissaient, emplissant l'air d'une odeur appétissante ; puis des chapelets de chapons et de faisans tournaient sur la broche, pendant que des pâtés dorés chauffaient sur la cendre et que le vin chaud répandait son parfum épicé. Autour, devisait une autre compagnie d'archers aussi nombreuse que celle qui avait accueilli Robin à l'entrée du bois, et leur chef, en voyant le maigre sheriff blême et tremblant de peur, étendit sur l'herbe son manteau pour lui faire une réception triomphale quand il mit pied à terre.

« Holà, dit Robin, en attendant le dîner montrons à notre hôte les talents des archers de la forêt. »

Il fit asseoir le sheriff au pied d'un chêne et prit place auprès de lui. Alors commencèrent des combats avec de bons bâtons de houx longs de huit pieds, dont les coups sonores retentissaient au loin ; puis des joutes à l'arc entre tous les archers : la cible était une étroite couronne de feuillage, et le tireur dont la flèche, au lieu de passer par le centre de la guirlande, faisait vibrer une seule feuille, recevait de Little John un soufflet qui le faisait tournoyer sur lui-même, aux grands éclats de rire des autres. Et, pris par la magie de la forêt, le sheriff lui-même se prit à applaudir et à s'égayer, comme s'il présidait les jeux à la foire de Nottingham.

Mais, quand il fut convié au dîner, il eut deux déplaisantes surprises ; car il vit s'avancer, porteur d'un vaste plat, son propre cuisinier qui eût dû, à cette heure, se trouver à la maison de ville de

Nottingham ; puis quand on lui tendit une assiette, il reconnut son argenterie à ses armes et faillit étrangler de rage. Mais à quoi servaient ses protestations et sa colère ? Mieux valait prendre sa part du festin, ce qu'il fit aussi gaillardement que quiconque, jusqu'au coucher du soleil.

Alors le sheriff se leva et remercia Robin, le boucher de la veille, et Little John, son serviteur de la veille, et Mutch, son cuisinier de la veille, et tous les bons archers avec lesquels il avait si bien festoyé ; puis il prétendit rentrer à Nottingham avant la nuit tombée. Robin et ses hommes burent à la santé du sheriff, puis Robin prit la parole :

« Vous avez oublié deux choses, dit-il. N'étiez-vous pas venu à Sherwood pour m'acheter un troupeau ? Et ne savez-vous pas que celui qui dîne à l'Auberge de la Verte-Forêt doit payer son écot à l'hôte ? »

Le sheriff protesta :

« Je n'ai guère d'argent sur moi, mes amis. »

— Combien donc avez-vous, compère ? Car vous me devez mes gages, parbleu ! dit Little John.

— Et à moi les miens, dit le cuisinier Mutch.

— Et les miens aussi, dit Robin qui riait.

— Par ma foi, gémit le sheriff, mes plats et mes écuelles ne valent donc rien à votre gré ?

— Eh bien ! dit Robin, les trois coquins de serviteurs se paieront sur l'argenterie. Le troupeau de bêtes grasses, nous le garderons pour le roi et pour nous. Il n'y a plus à régler que le compte de l'auberge. Quelle somme avez-vous sur vous ?

— Vingt écus d'or, pas un de plus, pleura le sheriff.

— Compte, Little John, dit Robin en lui jetant l'escarcelle.

Le compte était juste et Robin s'adjudgea la bourse au nom de ses compagnons, puis offrit courtoisement d'escorter le sheriff jusqu'à la sortie du bois ; et, malgré ses protestations, il conduisit son cheval par la bride jusqu'à la grand'route. Là, ôtant son bonnet, il dit :

« Au revoir, digne Sheriff. Et quand vous voudrez faire un trop bon marché, souvenez-vous à temps des bêtes grasses de Robin ; et si vous voulez duper un pauvre diable, assurez-vous d'abord que ce n'est pas le pauvre diable qui vous dupera. »

Sur quoi, il cingla la croupe du cheval d'un coup de baguette et rentra dans sa forêt.

C'est ainsi que le sheriff perdit trois de ses serviteurs, pour les retrouver le même jour, ce dont il se fut bien passé.

En été, quand la verdure est belle et les feuilles larges et longues, il y a plaisir dans la forêt à écouter le chant des oiseaux, à voir les chevreuils quitter la colline pour se retraiter dans la plaine et se mettre à l'ombre sous les feuilles vertes du bois. Il y a aussi plaisir et nécessité pour les joyeux archers de Sherwood à renouveler leurs habits de vert de Lincoln, fanés par les pluies, salis par la boue et déchirés par les ronces et les épines. Aussi Will Scarlett et Little John allèrent-ils ensemble à Barnesdale pour acheter des chausses et des cottes neuves. L'expédition n'étant pas sans danger, ils se séparèrent au moment d'entrer dans la ville, Will poursuivant son chemin, tandis que Little John l'attendait au revers de la colline.

Il n'attendit pas longtemps, car il vit bientôt Will revenir à toutes jambes, serré de près par le sheriff et ses sergents, qui étaient bien un demi-cent. John reconnut le meilleur coureur du pays, Willami-a-Trent, sur les talons de Will Scarlett et banda son arc pour l'arrêter. La flèche vola droit à son but, mais l'arc se brisa et tomba à ses pieds en deux tronçons.

« Malheur, malheur à toi, méchant bois ! Pourquoi as-tu crû et poussé ? car tu es une malédiction pour moi aujourd'hui, quand tu devrais être le salut ! »

Mais tout de même, mieux eût valu pour Willami-a-Trent être malade dans son lit, que d'avoir dans la forêt ombreuse servi de cible à la flèche de John, car il était mort sur le coup. Little John, désarmé, fit belle résistance et se défendit des pieds et des poings ; mais si, comme le dit le dicton, cinq hommes font plus de besogne que trois, cinquante peuvent bien venir à bout d'un seul. Aussi Little John fut-il proprement lié de grosses cordes, cependant que le sheriff jubilait.

« Par monts et par vaux tu seras traîné, et puis pendu au haut de la plus haute colline. »

— Ton coup peut bien manquer, ripostait Little John, si telle est la volonté de Dieu et de ses saints.

Mais il eût grandement souhaité avoir à son cou le cor de Robin pour appeler à l'aide les archers qui s'ébattaient dans les bois, ignorant son triste sort.

Cependant Robin errait, lui aussi, par le bois en quête d'aventures. La grive chantait si haut ce matin-là qu'elle l'avait éveillé d'un rêve où il se voyait battu par un puissant adversaire ; sur quoi, revêtant ses habits verts et s'armant de son arc, il s'était mis en quête. Bientôt, il vit, appuyé au tronc d'un chêne, un homme portant un arc, armé d'une épée et d'une courte dague, et à demi couvert d'une peau de cheval entière et séchée au soleil, tête, crinière et queue ; il avait bien l'air d'un franc coquin, du moins autant qu'on en pouvait juger sous la tête de cheval qui lui servait de casque et de masque.

« Bonjour, camarade, dit Robin, toujours courtois. Tu dois être

archer expert, si j'en juge par l'arc que tu portes. »

— Couci, couça, dit l'étranger ; mais, ce matin, je ne pense qu'à retrouver mon chemin, que j'ai perdu dans ce bois, et à mettre la main sur ce rebelle, que les gens d'ici appellent Robin Hood ; sa capture me vaudra bel et bien quarante livres d'or.

— Je te guiderai à travers le bois, dit Robin, et tu ne saurais manquer de rencontrer bientôt celui que tu cherches, car il hante volontiers des coins de la forêt que je connais bien. En attendant, si nous nous amusons un peu ! Le matin n'est guère avancé encore !

Et les deux compagnons tirèrent tour à tour de l'arc. L'étranger envoya sa flèche en plein centre de cible, mais Robin frappa droit celle de son adversaire et la fit voler en éclats.

« Par ma foi, dit l'inconnu, si ton courage est égal à ton adresse, tu l'emportes sur Robin Hood lui-même. Or ça, dis-moi ton nom maintenant ! »

— Pas avant que tu m'aies dit le tien, dit Robin.

— Je suis chevalier et aux gages du roi, et je tiens de lui une chartre qui me donne licence de parcourir sa forêt de Sherwood afin de prendre, contre honnête récompense, le hardi outlaw, Robin Hood ; et mon nom est Sire Guy de Gisborne.

— Pour moi, répondit Robin, je ne suis chevalier ni aux gages de personne ; je prends tout seul la licence de parcourir la forêt de Sherwood ; le hardi outlaw que tu cherches, c'est moi ; et mon nom est Robin Hood de Barnesdale et Sherwood.



Les deux hommes se battirent vaillamment plus de deux heures...

Celui qui n'eût été ni leur ami, ni leur parent, se fût réjoui au spectacle du combat qui suivit : les deux hommes se battirent vaillamment plus de deux heures, sans penser à s'arrêter ou à fuir. Alors Robin trébucha sur une grosse racine et perdit pied, et le discourtois Sire Guy, au lieu de lui donner, en loyal chevalier, le temps de se remettre en garde, lui porta un méchant coup d'épée au flanc gauche.

« Par Notre-Dame ! dit Robin, en se relevant, bien vrai est de dire que jamais personne ne mourut avant son temps ! Voilà pour toi, traître ! »

Et, d'un coup de revers, il étendit Sire Guy mort à ses pieds.

Il tira le corps par les cheveux et le cacha dans un fourré ; mais avant, il le défigura à l'aide de son bon couteau de Sheffield, afin que nul ne pût le reconnaître. Puis il ôta sa cotte de vert de Lincoln et en revêtit le cadavre ; il s'affubla lui-même de la peau de cheval qui le cachait des pieds à la tête ; il dépouilla son ennemi de son arc et de ses flèches, s'empara aussi de son petit cor d'argent et en sonna quelques notes claires en s'en allant du côté de Barnesdale voir ce qu'il était advenu de ses hommes.

Au son de cette fanfare, notre maigre sheriff de Nottingham crut qu'en ce jour il avait fait coup double et que Sire Guy lui annonçait la mort de Robin au temps même où lui se préparait à pendre Little John haut et court. Il se fit joie d'annoncer la nouvelle à John qui, piteusement, la hart au col, attendait au pied du gibet le moment du trépas. Et l'on vit surgir de la forêt le héros victorieux, encore tout sanglant sous la peau de cheval qui lui servait de casque et de masque.

« Approchez, approchez, Sire Guy, dit le sheriff. Et vous aurez de moi telle récompense qu'il vous plaira de demander. Aujourd'hui est jour de deuil pour les rebelles et jour de liesse pour les fidèles sujets du roi. Robin est mort, et Little John n'en vaut guère mieux. Voyez plutôt.

— Je ne veux ni or ni argent, répondit Robin ; j'ai tué le maître ; laissez-moi occire le second. Je ne réclame autre paiement.

— C'est folie, dit le sheriff, car vous auriez pu doubler vos quarante livres d'or. Ce n'est pas tous les jours que Robin Hood est pris.

— Certes, dit l'autre en s'approchant du gibet, bien fin qui le prendra, à cette heure.

Quand Little John reconnut la voix de son ami, il se tint prêt à tout et fit une petite prière d'action de grâces, car il avait bien cru que, cette fois, son affaire était faite. Pendant ce temps Robin tirait vers lui, mais le sheriff et tous ses hommes étaient sur ses talons.

« Holà ! cria-t-il alors. Arrière, tous ! Dans mon pays, ce n'est guère la coutume d'écouter la confession d'autrui. » Alors il tira son couteau de Sheffield et coupa les cordes qui liaient Little John ; puis lui donna

l'arc et les flèches de Sire Guy et lui conseilla d'en faire un bon usage. Quand le sheriff vit John bander son arc, bien eût voulu être autre part, et il s'enfuit au plus vite du côté de Nottingham, suivi de tous ses sergents ; mais il eut beau courir à toutes jambes, la flèche que Little John avait chargée de toute sa rancune l'atteignit au bas de l'échine. Et voilà pour lui !

COMMENT LE ROI RICHARD CŒUR-DE-LION FUT
ACCUEILLI DANS LA FORÊT DE SHERWOOD, ET CE QUI
S'ENSUIVIT, EN ATTENDANT CE QUI S'ENSUIVRA

C'était un jour de Pentecôte, de bonne heure, un matin de mai, un de ces jours où le soleil se lève beau et où les oiseaux chantent gaiement.

« Par la sainte Croix, dit Little John, voilà une joyeuse matinée ; et dans toute la chrétienté, il n'y a pas un homme plus content que moi. Réjouis-toi, Robin, mon cher maître, et songe qu'il n'y a pas dans l'année de plus beau temps qu'un matin de mai. »

— Une chose me pèse, dit Robin, et me chagrine le cœur ; c'est de ne pouvoir en aucun jour de fête ouïr messe ni matines, car il était dévot à l'église et avait coutume d'entendre, aussi souvent qu'il le pouvait, trois messes avant dîner, une pour le Père, une pour le Fils, et une pour Notre-Dame la Vierge, sa sainte patronne et protectrice.

Et Will Scarlett dit en riant :

« Que ne demandes-tu à quelque saint ermite d'être chapelain des outlaws de Sherwood ? Si tu connaissais Frère Tuck, tu dirais comme moi qu'il a été créé pour cet office. »

Et ceux des archers qui connaissaient l'anachorète rirent aux éclats, tant que Robin, piqué, se mit à sa recherche. Bien lui prit d'avoir revêtu sous sa cotte verte une bonne chemise de mailles, et d'avoir mis sous son bonnet une légère calotte d'acier. Quant à sa courte épée et à son bon arc, jamais ils ne le quittaient.

Mais comment narrer la rencontre entre Robin et le gros ermite chauve comme un œuf, aux vastes joues vermeilles et luisantes, aux petits yeux pétillant de malice ? Robin le surprit à l'heure du dîner et l'entendit avant que de le voir. Il semblait prendre part à un colloque animé avec un interlocuteur invisible, au sujet des mérites rivaux d'un pouding aux épices et d'un pâté de viandes relevé d'oignons nouveaux. Et quand Robin, alléché à l'idée de ces bonnes choses, surgit de derrière un arbre, il resta pétrifié de surprise. Les deux

interlocuteurs n'étaient qu'un seul et même homme gras, frais et bien en point, qui sous son froc de bure brune portait bouclier et courte épée, et sur sa tête ronde comme une pomme, un casque. Il ne tenait à la main rien de plus redoutable que le vaste pâté dont les charmes l'avaient emporté sur le pouding et auquel il s'apprêtait à faire honneur. Ceci dit, nous ne serons pas surpris d'apprendre que l'entrevue commença par force horions bien donnés et bien reçus. Mais ceci est une autre histoire. Qu'il nous suffise de savoir que Robin heureux, mais un peu surpris, d'avoir trouvé un adversaire digne de lui, tant à l'épée qu'au bâton, enrôla Frère Tuck comme son aumônier ordinaire et lui fit bâtir dans la forêt de Sherwood un ermitage et une petite chapelle.

C'est là qu'un soir le pieux ermite fut troublé, pendant son souper, par des coups de poing retentissants frappés à sa porte. Il était tard ; il faisait froid. Frère Tuck était attablé devant un pâté et une chope de vin chaud épicé, et ne se sentait guère d'humeur à s'interrompre. Aussi dit-il d'une voix pieusement assourdie :

« Qui que vous soyez, passez votre chemin et ne troublez pas dans ses dévotions le serviteur de Dieu ! » – puis il se mit en devoir de vider sa chope.

Mais les coups de pied se mirent de la partie et les coups de poing redoublèrent, et Frère Tuck faillit, de saisissement, laisser choir son vin chaud en entendant une voix tonnante qui vociférait :

« Holà, saint homme, ouvrez, au nom de saint Julien l'hospitalier ! sinon j'enfonce la porte ! »

— Suivez en paix votre chemin, hurla le bon frère, je ne puis rien pour vous. Ma cellule est vide, mon buffet aussi ; la route est facile à suivre ; ne m'importunez pas davantage !

Le voyageur, sans perdre plus de temps, envoya dans la porte un tel coup d'épaule que l'ermitage tout entier trembla. Alors Frère Tuck, ayant prudemment fait disparaître les apprêts de son repas, alla ouvrir de mauvaise grâce, tenant d'une main une torche allumée, et de l'autre un bâton si épais et si lourd qu'il eût pu passer pour une massue. Mais ses intentions belliqueuses tombèrent à la vue d'un grand et vigoureux chevalier armé de toutes pièces et tenant par la bride un cheval richement harnaché ; il marmotta même quelques excuses, disant qu'il n'ouvrait jamais sa cellule après le soleil couché, de crainte des voleurs et des outlaws qui couraient les bois.

« Révérend ermite, dit le chevalier, dites-moi d'abord où mon cheval pourra passer la nuit et ensuite si vous pouvez me donner de quoi souper et un coin où me coucher. »

— Quant à votre cheval, seigneur chevalier, dit le Frère malgracieux, je l'attacherai à l'entrée de la petite grotte que voilà et je lui donnerai une poignée d'avoine que j'ai là par hasard. Mais, pour

vous, vous partagerez mon lit et mon souper, et j'ai lieu de croire que vous ne goûterez fort ni l'un ni l'autre.

Ce disant, il disparut avec le cheval et revint bientôt après, ranima le feu, prit sur une planche une écuelle à demi pleine de pois secs et une cruche d'eau claire, et invita le chevalier à s'asseoir sur une escabelle. Puis, lui montrant un tas de feuilles dans un coin, il dit d'un ton rogue :

« Voici votre lit ; et voici votre souper. *Benedicite !* » et il se mit mélancoliquement à mâcher, non sans peine, une demi-douzaine de pois.

L'étranger, voulant l'imiter, ôta d'abord son casque, son corselet et la plus grande partie de son armure et laissa voir à l'ermite une tête couverte de cheveux blonds et bouclés, des yeux vifs, un teint bronzé, enfin un homme hardi et déterminé, à l'allure autoritaire et hautaine. Il prit place en face de l'ermite, et sa mine s'allongea en voyant la maigre pitance qui semblait valoir à son hôte sa vaste carrure, ses bras musculeux, son cou de taureau et son teint fleuri. Celui-ci, portant à ses lèvres la cruche d'eau claire, fit une grimace si inattendue que le chevalier éclata de rire et dit :

« J'aurais juré, saint ermite, que vous vous nourrissiez d'habitude d'aliments plus substantiels que ces tristes pois, et que vous les arrosiez d'une liqueur plus généreuse que l'eau de la source ! Tout ceci n'est bon que pour mon cheval. N'avez-vous pas quelques provisions qui vous permettent de mieux exercer les lois de l'hospitalité ? »

— Justement ! dit Frère Tuck, se déridant et clignant de l'œil avec malice, le chef forestier m'a laissé quelques vivres auxquels je n'ai pas touché par égard pour ma règle ; et, absorbé comme je le suis toujours par de dévotes oraisons, je ne songeais pas à vous les offrir !

Et, sous le sourire de bonne humeur de son hôte, l'ermite se leva et ouvrit au fond de la cellule une armoire soigneusement dissimulée dans la muraille. Il en sortit un énorme pâté et une grande bouteille de cuir, accompagnée de deux coupes de corne cerclées d'argent. Il n'eut pas plutôt posé le tout sur la table grossière, faite de planches brutes, que le chevalier, tirant son poignard de sa ceinture, s'attaqua vaillamment aux provisions avec un tel entrain que l'ermite ne put s'empêcher de sentir quelque regret. Mais bientôt, réchauffé et mis en joie par son repas, le chevalier conta quelques-unes de ses aventures : il avait été en Terre Sainte, s'était battu contre Saladin et ses Turcs infidèles, avait été souvent en prison et souvent en péril ; et Frère Tuck, entremêlant ses joyeux propos de baroques ressouvenirs des devoirs de son ordre, ils passèrent une partie de la nuit à deviser gaiement, à chanter à tue-tête, et enfin ils s'endormirent de chaque côté de la table sur laquelle ne restaient plus que des coupes et des écuelles vides.

Quand, le lendemain, Frère Tuck s'éveilla, le chevalier était déjà dehors, gai comme pinson, fort occupé à se laver le visage et les mains dans l'eau claire de la source, et en fredonnant une ballade. La toilette de l'ermite fut vite expédiée et tous deux déjeunèrent comme de bons compagnons.

« Maintenant, dit le chevalier, apprenez-moi où je pourrai joindre Robin Hood, le hardi outlaw, car je suis porteur pour lui d'un message du roi. »

Frère Tuck leva, de feinte horreur, les mains au ciel.

« De par mon saint ministère, Seigneur Chevalier, je suis homme de paix, et ne connais, ni ne veux connaître le hardi Robin et ses compagnons. »

— Je ne veux aucun mal, ni plus que le roi mon maître, aux bons archers de Sherwood, répondit le chevalier, et je désire fort voir leur chef aujourd'hui.

— En ce cas, je pourrai peut-être vous conduire aux lieux qu'ils fréquentent, dit vertueusement l'anachorète, car, bien que les devoirs de mon ordre occupent tout mon temps, nul ne peut vivre en ces bois sans entendre parler des rebelles et de leurs exploits.

— Eh bien, en route, proposa le chevalier, et tous deux quittèrent la cellule et s'enfoncèrent dans les bois.

Frère Tuck connaissait sans doute la route mieux qu'il ne voulait bien le dire, car, avant d'avoir fait un demi-mille, sans qu'on eût entendu frôler une feuille, un grand gaillard bien bâti surgit d'entre les fourrés et arrêta par la bride la monture du chevalier, cependant que Frère Tuck s'efforçait de prendre l'allure d'un indifférent et d'un inconnu.

« Holà ! dit le nouveau venu d'un ton courtois mais décidé, soyez, beau chevalier, le très bienvenu chez nous. Car les outlaws de Sherwood sont obligés, pour vivre, de lever un péage sur les opulents prélats et les riches seigneurs qui s'aventurent dans la forêt. Aussi votre venue est pour nous une aubaine. Je vous prie, d'ailleurs, de dîner avec nous et je m'engage à vous faire bonne chère ; et votre repas ne vous coûtera que la moitié du contenu de votre bourse. Car, s'il est malséant que de pauvres archers hébergent gratis un noble chevalier, il serait aussi inconvenant qu'un noble chevalier se trouvât démuné, en un temps où le roi tient sa cour à Nottingham et où chacun s'efforce à y faire figure.

— Pour moi, je ne suis qu'un pauvre moine, gémit Frère Tuck avec conviction. Vous me laisserez passer sans encombre, car j'ai fait vœu de pauvreté et d'abstinence. Et vous aurez en échange ma bénédiction !

— Restez avec nous, bon frère, dit Robin en riant sous cape des grimaces de l'ermite. Nous vous ferons visiter la châtelle de saint

Dunstan qui n'est pas loin d'ici.

— Quant à moi, reprit le chevalier, je suis envoyé par le roi pour vous porter un message : il n'est pas loin d'ici et désire voir Robin Hood.

— Que Dieu sauve le roi, dit Robin, ôtant son bonnet, et tous ceux qui lui veulent du bien, et ceux qui refusent de reconnaître sa souveraineté, qu'ils soient maudits et trois fois maudits. Robin Hood, c'est moi !

— Prends bien garde en ce cas, dit le chevalier, de ne pas te maudire toi-même, car n'es-tu pas traître et rebelle ?

— Si vous n'étiez son messenger, fit Robin, échauffé, je dirais que vous en avez menti ; car notre roi Richard n'a pas de plus fidèles sujets que moi et mes hommes. Jamais je n'ai fait tort aux laboureurs et aux vilains ; je n'en veux qu'aux abbés et aux évêques qui vivent sur le bien d'autrui ! Et j'ai mes raisons, car tout le pays vous dira que le père de Robin Hood fut privé de son héritage et de ses biens par le gras évêque de Hereford, et que le chef des outlaws de Sherwood est le légitime comte de Huntingdon. Mais ce sont là, Sire Chevalier, des histoires du temps jadis. Aujourd'hui, je veux vous bien recevoir et que nous nous quittions bons amis.

— Volontiers, dit le chevalier inconnu ; mais aurai-je bien les moyens de payer ton hospitalité ? car, si j'en crois quelques-uns de tes hôtes, elle est parfois un peu coûteuse. C'est du moins ce que me disait l'autre jour le sheriff lui-même.

— Pas pour un messenger du roi, dit Robin en riant. Et pour l'amour du roi Richard, je n'accepterai pas un denier, fussiez-vous cousu d'or de la tête jusqu'aux pieds.

Il conduisit alors le chevalier jusqu'à la clairière qui s'étendait devant les grottes où les archers se réfugiaient pendant la mauvaise saison. Frère Tuck suivait, clignant de l'œil d'un air satisfait. Tout à coup Robin sonna du cor, et bientôt survint une compagnie d'archers conduite par Little John ; puis une autre, sous les ordres de Mutch, le fils du meunier, l'ancien cuisinier du sheriff, puis une troisième, que précédait Will Scarlett ; en tout près de cent cinquante outlaws, vêtus de vert et coiffés de bonnets verts, piqués d'une branche de houx, armés de leurs arcs et de leurs courtes épées. Chacun salua Robin et son hôte en passant et prit sa place aux tables qui étaient dressées sur l'herbe drue. Et le chevalier stupéfait disait :

« Les seigneurs qui entourent le roi auraient certes fort à apprendre ici, et la cour devrait prendre exemple sur la forêt. »

Puis le dîner commença : il y avait de la venaison, et des chapons rôtis, et du poisson de la rivière, et du pain de froment, et de la bière blonde et du bon vin rouge, et de tous les sourires qui s'épanouissaient sur les visages, celui du chevalier inconnu n'était pas le moins vaste,

ni le moins satisfait.

Après une longue prière en latin, quelque peu estropiée par Frère Tuck, Robin leva son gobelet de bière en disant à voix haute :

« Que chacun emplisse son gobelet, et, en l'honneur du message qui nous est venu aujourd'hui, nous boirons tous à la santé du roi. »

Et tous burent en criant haut, et ils vidèrent bien, ce coup-là, deux tonneaux de bonne bière de mars. Le chevalier jura qu'il n'avait jamais fait meilleure chère, ni en plus joyeuse compagnie. Après quoi, tous se réjouirent à leur manière, et jamais on ne vit plus belle joute d'archers, car, dans tout le pays ne se pouvaient trouver de meilleurs tireurs que les outlaws de Sherwood.

Enfin, le chevalier émerveillé dit à Robin :

« Si j'obtenais du roi grâce plénière pour toi, jurerais-tu de le servir en tout et de rentrer dans la loi ?

— De tout mon cœur », assura le hardi Robin ; et tous les archers, ôtant bonnets et capuchons, promirent comme lui. Cependant le chevalier avait ôté son casque, et Robin tomba à genoux, car il venait de reconnaître le roi Richard qu'il croyait à Nottingham chez son ennemi le sheriff. Tous les archers, ébahis, en firent autant, et Frère Tuck, un peu inquiet, se dissimulait de son mieux derrière les autres.

« Relevez-vous, dit le roi, je vous fais grâce à tous, car des hommes comme vous sont plus rares que mûres de ronces. Je vous nomme archers royaux et vous serez mes gardes du corps. Tous ceux dont les biens furent confisqués verront leurs droits rétablis, et ceux qui ne voudront pas quitter leur verte forêt montreront autant de zèle à défendre mon gibier qu'ils en ont apporté jusqu'à ce jour à le détruire. »

Et tous les archers crièrent d'une seule voix :

« Longue vie au bon roi Richard ! que Dieu le bénisse et le garde ! »

Et ils continuèrent leurs clameurs en escortant à travers le bois Richard Cœur-de-Lion jusqu'à Nottingham. Sur la route, les gens effrayés ne savaient où se cacher, car ils croyaient que le roi avait été mis à mort par les rebelles ; et le laboureur laissait sa charrue aux champs et le forgeron son enclume, et clopin-clopant les vieux couraient se cacher. Mais bientôt la joie reparut quand on vit le roi escorté de Robin et de Little John entrer dans la cité de Nottingham au nez et à la barbe des sergents bien penauds.

Et, ce jour-là, les outlaws, après avoir hébergé à dîner leur souverain dans les bois de Sherwood, furent reçus à souper par le sheriff de Nottingham, leur vieil ennemi, qui fut contraint de faire bonne mine à ceux qui s'étaient tant divertis à ses dépens.

Le roi Richard Cœur-de-Lion n'était pas aussi insouciant qu'il voulait bien s'en donner l'air, ni aussi écervelé que son soursnois de frère, le prince Jean, tâchait de le faire paraître. Et il ne manqua pas de se rappeler au bon moment l'allusion de Robin à son père dépossédé, et son héritage ravi. Il questionna discrètement les seigneurs du pays et les clercs qui connaissaient toute la chronique de la région, et il sut bientôt que le comte de Huntingdon, par force et par ruse, s'était fait donner le titre et le fief aux dépens de son frère aîné ; que celui-ci, devenu forestier, était le père de Robin, et que, poursuivi de la haine du spoliateur et de son allié, l'évêque de Hereford, il avait enfin péri, victime de leurs méchantes manœuvres. Le roi Richard voulut mettre fin à cette injustice et rétablir Robin dans ses droits, en même temps qu'il donnait aux archers de Sherwood postes et offices suivant leurs capacités et leurs goûts.

Aussi, peu de jours après, il fit mander Robin et lui annonça son intention de lui faire rendre son fief et son titre en disgraciant le félon. Robin, contrairement à sa coutume, car il était toujours courtois et poli, ne répondit même pas pour remercier le roi de sa bienveillance, et Richard, le regardant, surpris, vit ce que peu de gens avant lui avaient vu : le hardi Robin, rouge jusqu'aux cheveux, décontenancé, essayant gauchement de sourire et tournant dans ses doigts son bonnet vert, dont la branche de houx faisait pauvre figure.

« Parbleu, fit le roi, voilà une piètre contenance pour le nouveau comte de Huntingdon et le capitaine des Archers du Roi. Tu as l'air aussi piteux que le sheriff, quand nous lui ordonnâmes ce matin de faire place à Little John qu'il nous a plu de lui donner comme successeur. Par ma foi, si je ne savais ce qu'il en coûte de te railler, je dirais que tu sembles aussi intimidé qu'un jeune homme au matin de ses noces. Me diras-tu pourquoi ?

— Sire, fit Robin l'air penaud, au risque de vous sembler ingrat, je vous demanderai de me conserver seulement mon titre de Capitaine de vos archers. Je m'en contenterai.

— Par ma foi, fit le roi surpris et narquois, au risque de te sembler curieux, je te demanderai pourquoi tu refuses un titre et des biens qui t'appartiennent de droit et dont un usurpateur a dépouillé ton père ! Tu ressens donc pour ton oncle une bien vive tendresse ? »

Soudain la lumière se fit dans l'esprit du roi, car, au mot de tendresse, Robin était devenu plus cramoisi encore et, de consternation, avait laissé choir à terre son bonnet. Alors, Richard éclata d'un joyeux rire et, frappant sur l'épaule de Robin un coup qui

aurait fait chanceler Frère Tuck lui-même sur ses vastes et solides pieds, il dit : « Ha ! mon gaillard ! Je commence à voir clair. Dis-moi, Robin, le comte de Huntingdon n'a-t-il pas une fille unique, qui fut même, pendant quelque temps, fille d'honneur de Madame ma Mère ? Et serais-tu prêt à jurer que tu n'as jamais vu ni approché cette jolie cousine qui a nom, ce me semble, Mistress Marian Fitzwalter ! Et peux-tu m'assurer que, si l'héritier de ton oncle était quelque écuyer, ou quelque chevalier habile aux armes, et que tu puisses te mesurer avec lui en combat singulier, ou s'il n'était même que quelque beau damoiseau de vingt ans, tu aurais scrupule à rentrer dans ton bien ! Allons, parle, Robin. Tu fais pitié et je ne te reconnais plus. »

Ainsi serré de près, Robin avoua, non sans balbutier ni rougir, au roi Richard, qui se mourait de rire à la vue de cette timidité inusitée, que depuis sa jeunesse il aimait Mistress Marian, sa cousine. Au temps où il courait les bois avec son père, banni et dépossédé, il avait souvent joué avec la petite demoiselle, à l'insu du puissant seigneur qui ne l'eût certes pas permis. Depuis qu'il était lui-même devenu outlaw et le chef des archers de Sherwood, il l'avait revue à plusieurs reprises, soit à des joutes d'archers, soit à des joutes dans la bonne ville de Nottingham ; elle était même venue dans le bois, déguisée en page, et avait apporté à Robin un message de la reine Éléonore qui désirait voir les adroits tireurs d'arc de Sherwood se mesurer avec les serviteurs du roi. Et, cette fois-là, les deux cousins avaient échangé, outre leurs souvenirs d'enfance, quelques tendres paroles et même, qui sait ? quelques promesses et quelques baisers. Aussi Robin n'était-il jamais devenu amoureux des filles des villages voisins ; beaucoup étaient cependant fraîches et accortes, et elles le regardaient avec un sourire et un soupir quand il passait devant leurs maisons, l'air hardi et décidé, saluant l'une d'une taquinerie, l'autre d'un compliment ou même d'une galanterie. Il aimait Marian Fitzwalter, et nulle autre n'existait pour lui.

« Et serait-ce bien à moi, Sire, de la dépouiller de son héritage ? conclut enfin Robin. Car elle ignore la vilenie de son père, qui conquit par fraude et par ruse les bonnes grâces du feu roi et manigança notre disgrâce et notre ruine. Et voilà pourquoi j'ai reçu de si ingrate façon vos généreuses promesses pour mon agrandissement. »

Robin se tut enfin, ayant, en quelques minutes, tenu de plus longs discours qu'en un jour entier dans sa verte forêt, au milieu des chênes moussus et des hautes fougères parmi lesquelles il disparaissait tout entier. Mais le roi avait eu le temps de prendre une décision.

« Voici, dit-il, mon jugement. J'ordonne à mon fidèle serviteur Robin Fitzooth, dit Robin Hood de Sherwood et de Barnesdale, d'épouser sans délai Mistress Marian Fitzwalter, laquelle, en bonne et fidèle sujette, recevra avec soumission les ordres de son souverain. Ainsi

seront réconciliées les deux branches de la famille des comtes de Huntingdon. Viens, maintenant, que je présente à tes hommes leur nouveau chef ! »

Et bientôt les Archers du roi acclamèrent leur capitaine Robin Fitzooth, héritier et gendre du noble et puissant comte de Huntingdon. Le mariage eut lieu peu de jours après, Will Scarlett étant garçon d'honneur, et le roi Richard lui-même escorta la mariée à l'autel, suivi de la troupe des vaillants archers conduits par Mutch, le fils du meunier. Little John, vêtu d'une robe de velours et de fourrure comme il convient au sheriff du comté de Nottingham, assistait à la messe, accompagné de ses sergents d'armes. Le gras évêque de Hereford lui-même officia, l'air hargneux et revêché, à la jubilation de Frère Tuck, qui l'assistait, par ordre spécial du roi. Et, après le mariage, le cortège parcourut les rues de la ville, tandis que les archers lançaient à la volée les deniers et les sous au menu peuple, qui criait et pleurait d'allégresse et souhaitait aux nouveaux époux longue vie et nombreuse postérité.

Si l'histoire de Robin Hood et de Marian n'était qu'une légende, nous l'arrêterions ici ; car tous les jolis contes ne finissent-ils pas ainsi ; ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants, et ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours ? Mais, à travers les inventions et les additions des anciennes ballades, nous pouvons retrouver, bien qu'à grand'peine, un fond de vérité. Et nous savons que Robin et Marian n'eurent que cinq années de vie heureuse et prospère ; alors Marian languit et mourut et Robin ne se consola jamais.

Puis le roi Richard Cœur-de-Lion, fatigué de l'Angleterre et de la vie paisible et régulière, était parti en quête de nouvelles aventures et avait confié la régence au prince Jean, son frère, qui haïssait tous les fidèles du roi ; ses amères railleries et ses provocations exaspérèrent Robin, peu endurant, et qui lui répondit vertement. Le prince fut bien aise d'en profiter pour le faire saisir et jeter dans la tour de Londres. Il fut délivré par Will Stutely, un de ses anciens lieutenants et quelques-uns de ses fidèles archers ; puis tous ensemble retournèrent vivre dans les bois, déliés de leur serment par la sournoise méchanceté du prince Jean. Little John lui-même, chassé, par les ordres du régent, de la Maison de Ville de Nottingham, vint rejoindre ses compagnons d'autrefois. La bande des outlaws de Sherwood se reforma, mais la libre vie des bois semblait moins joyeuse et moins insouciant à nos archers vieilliss, fatigués, en proie à des souvenirs poignants et doux. Jean, devenu roi par la mort inattendue de Richard en Limousin, envoya contre eux mainte expédition, mais sans grand succès. Dans une escarmouche, Robin reçut une blessure qu'il négligea et qui lui laissa une fièvre tenace. Il allait s'affaiblissant tous les jours. Un soir qu'il chevauchait tout près d'un couvent de nonnes, il fut pris d'un

étourdissement et n'eut que la force d'atteindre la porte de l'abbaye et de frapper. Une nonne, en vêtements noirs, ouvrit et, au nom de Robin, elle eût bien voulu refermer. Mais l'homme défaillant se soutenait à peine ; après une courte hésitation, elle l'aida à gravir quelques marches et à se jeter sur une couchette. Puis elle fit appeler l'abbesse, qui était experte en l'art de soigner les malades et de panser les blessures. On décida qu'il devait être saigné, afin de calmer sa fièvre ; mais, soit ignorance, soit perfidie (car certains prétendent que l'abbesse était la propre fille du maigre sheriff de Nottingham), la saignée dura trop longtemps et Robin tomba dans une stupeur qui dura jusqu'au lendemain. Quand il s'éveilla, il était trop affaibli pour repartir ; par la fenêtre il voyait, et avec quelle soif de liberté, la verte forêt qu'il aimait. Il se sentait tout seul, loin de ses amis et misérablement chétif. Il pensa soudain à son cor et en tira trois notes faibles. Par bonheur, elles parvinrent aux oreilles de Little John, qui bondit au signal en disant :

« Hélas ! mon maître est près de sa fin, car il sonne bien languissamment. »

Et il courut jusqu'au monastère, dont la porte retentit bientôt sous ses coups. Mais les nonnes, apeurées, s'étaient réfugiées dans la chapelle et nul ne lui répondit. Alors, d'un coup d'épaule, il fit sauter l'énorme serrure et parvint enfin à la cellule où gisait Robin, pâle et haletant.

« Soulève-moi, mon vieux camarade, dit Robin : je veux sentir une fois encore l'odeur fraîche des grands bois verts. Donne-moi mon bon arc en bois d'if, et passe-moi une large flèche empennée de plumes d'oie grise. »

D'un suprême effort, il banda l'arc, et la flèche, rayant le ciel, s'enfonça dans les frondaisons sombres. Puis il retomba sur l'épaule de Little John, disant :

« Là-bas, où est tombée ma dernière flèche, au milieu des chênes puissants, sous la haute fougère, creusez ma tombe et enterrez-moi dans la forêt où je suis né, avec un bon oreiller de terre et de gazon, et mon arc fidèle à mon côté. »

Little John pleurait à grosses larmes et jurait de tirer vengeance des nonnes de Whitby, qui méritaient, disait-il entre deux sanglots, de voir leur couvent brûlé jusqu'au ras du sol. Mais Robin dit doucement :

« J'ai juré, tu le sais bien, de ne jamais faire aucun mal à fille, femme ou veuve, en l'honneur de Madame la Vierge. Est-ce à mon lit de mort que je manquerai à mon serment ? » Et c'est ainsi, plein de paix, de charité et de pardon, que mourut Robin Hood, le glorieux outlaw. Son corps fut enterré au lieu même où sa flèche fut retrouvée, fichée dans la mousse épaisse de la forêt de Sherwood. Non loin de là, les curieux peuvent encore voir aujourd'hui l'énorme chêne creux dans

lequel on suspendait les quartiers de venaison, et les grottes qui servaient d'abri, pendant l'hiver, aux libres archers errants.

Un des premiers livres imprimés en Angleterre, fut un recueil des ballades populaires sur Robin Hood et ses hommes, et plus de cinq cents ans après sa mort, dans les villages de la joyeuse Angleterre, de jeunes garçons vêtus de vert et brandissant des branches vertes, en un jour de fête que tous chômaient, chantaient, jouaient, mimaient ou dansaient encore les célèbres aventures du héros national.

D'après la Collection des ballades de Robin Hood, publiée par J. Ritson, et la Collection des ballades populaires, publiée par R. Jamieson.



William de Cloudesley



OUT près de la vieille ville fortifiée de Carlisle, qui défendait les marches du Nord contre les incursions des hordes écossaises, s'étendait la profonde forêt d'Englewood, impénétrable, épaisse, retraite des biches et des daims du roi, et aussi des vaillants archers que leur amour de la chasse et des aventures avait fait mettre hors la loi. Ils formaient une bande intrépide et aventureuse sous l'autorité de trois chefs aimés et respectés, Adam Bell, Clément de la Falaise, qu'on appelait Clym of the Cleugh, et William de Cloudesley, le seul qui fût marié. Sa femme Alice habitait, avec ses trois enfants, une maison forte dans la cité de Carlisle ; aussi pouvait-elle souvent avertir son mari des attaques projetées contre lui par le sheriff, et l'avait-elle sauvé de maintes embûches.

Si plaisante que fût la vie libre de la forêt, où l'on est gai tant que le jour dure et léger d'humeur comme la feuille sur l'arbre, quand vint le printemps, William se prit à soupirer après sa femme et ses enfants, qu'il n'avait pas vus depuis six mois et plus. Il annonça à ses compagnons son intention d'aller les visiter, au risque d'être capturé par son vieil ennemi, le sheriff. Tous tâchèrent de l'en dissuader, mais William ne voulut rien entendre et se mit en route pour Carlisle, promettant d'être de retour le lendemain matin à l'heure de prime ; s'il y manquait, c'est qu'il aurait été pris ou tué.

Il parvint à se glisser dans la ville sans être observé et, après avoir frappé longuement aux épais volets bardés de fer, verrouillés de fer, sa femme lui ouvrit enfin la lourde porte cloutée de fer et barrée de fer qu'elle ferma soigneusement derrière lui.

« Hélas ! dit-elle à son mari, ne savez-vous pas que la maison est surveillée depuis six mois, tant le sheriff et le juge sont désireux de vous prendre et de vous pendre !

— Bah ! dit William, réjouissons-nous, puisque me voilà ; laissez-moi passer la soirée entre ma femme et mes enfants, car je dois

repartir avant le jour. »

Et dame Alice s'empressa et prépara en hâte tout ce qu'elle put trouver de meilleur dans la maison pour son époux ; tandis que les petits regardaient avec de grands yeux le père qu'ils voyaient si rarement et si peu.

Ils étaient tous si absorbés qu'ils oublièrent la présence d'une vieille femme infirme et impotente, que William avait lui-même sauvée du dénuement et abritée chez lui plus de sept ans auparavant. On ne l'avait jamais vue quitter son lit depuis le jour où il lui avait donné asile, et nul ne l'aperçut se glissant hors de la salle et quittant la maison à la dérobée. La vilaine traîtresse courut, clopin-clopant, jusqu'à la maison de ville, et, jouant des coudes, elle arriva jusqu'au sheriff, qu'elle tira par le bas de sa robe.

« Que désirez-vous, bonne femme ? » demanda-t-il surpris.

— Messire, je vous apporte des nouvelles d'importance.

— Dites-les, bonne mère, et, si elles valent leur prix, vous serez amplement récompensée.

La vieille ayant confié son précieux secret au sheriff, celui-ci donna l'ordre à ses gens d'armes de lui bailler une pièce de drap cramoisi, assez pour lui faire une robe, et la hideuse mégère, cachant le présent sous son manteau, rentra vite au logis. Elle se tapit dans son lit et cacha la pièce de drap sous ses couvertures.

Cependant le sheriff s'était hâté de faire crier son ban par la ville, et tous les bourgeois furent bientôt sur pied, car nul n'osait refuser obéissance au gouverneur du roi. Pourtant tous aimaient William de Cloudesley et trouvaient son crime véniel et excusable ; ce ne fut que forcés et contraints qu'ils suivirent le juge et le sheriff, escortés de tous leurs hommes, jusqu'à la maison où William et Alice, sans défiance, causaient tendrement ensemble.

Au bruit des pas sur les pavés pointus, parmi lesquels son oreille exercée reconnut l'allure rythmée des hommes d'armes, William dit à Alice :

« Femme, nous sommes trahis. Voici venir le sheriff et ses archers ! »

Et tous deux montèrent bien vite l'escalier pour se barricader avec les enfants dans la chambre d'Alice, qui était la plus forte de la maison. Tandis qu'elle se postait près de la porte, armée d'un gourdin, William voyait, par l'étroite fenêtre en meurtrière, les soldats qui entouraient la maison et la population de la ville qui emplissait les rues voisines. Il disposa prudemment à sa portée une provision de bonnes flèches, empennées de plumes d'oie grise et puis, apercevant ses deux ennemis mortels, le sheriff et le juge, il tendit son bon arc et visa le juge à la poitrine. Bien prit à celui-ci de porter sous sa robe une forte cotte de mailles sur laquelle la flèche se brisa en trois éclats. Et, tandis que les assaillants criaient : « Rends-toi, William de Cloudesley ;

tu ne saurais échapper, car nous t'entourons de toutes parts », la courageuse Alice répondait de son poste près de la porte : « Méchants conseils que les vôtres ; jamais mon mari ne se rendra. »

Et William tirait ses longues flèches barbelées qui jamais ne manquaient leur but, mais savaient bien mettre hors de combat les plus redoutables de ses ennemis.

Enfin le sheriff, courroucé en voyant que les heures se passaient sans amener la capture du rebelle, dit :

« Pourquoi perdre ici notre temps ? L'homme est hors la loi ; sa vie est condamnée. Boutons le feu à sa maison et si sa femme et ses enfants ne veulent le quitter, qu'ils brûlent avec lui. C'est leur affaire ! »

Bientôt l'épaisse porte et les solides volets charbonnèrent, crépitèrent ; les flammes gagnaient rapidement ; la fumée roulait en épais tourbillons dans la chambre haute, où les petits enfants, accroupis sur le plancher, pleuraient de frayeur. Quand William vit qu'il n'y avait plus chance de salut pour lui, il arracha du lit les grands draps de forte toile et en fit une corde le long de laquelle il fit glisser à terre les enfants et, en dernier lieu, sa femme qui sanglotait.

« Sheriff, cria-t-il, à voix haute, je vous confie mes plus chers trésors. Pour l'amour du Dieu tout-puissant, ne leur faites aucun mal et vengez-vous sur moi seul. »

De pieuses mains conduisirent Alice et les petits hors de la foule, tandis que William continuait de plus belle à tirer, jusqu'à sa dernière flèche ; les flammes étaient alors si proches que la corde de son arc flamba et se rompit et que les tisons enflammés tombaient du toit sur le plancher brûlant.

« Mieux vaut, se dit-il, prendre mon épée et mon bouclier et mourir au milieu de mes ennemis, qu'être ici grillé comme sanglier. Je pourrai fêrir encore quelques bons coups. »

Sur quoi, il sauta à terre d'un bond agile et faillit s'échapper à travers la presse, car les dignes bourgeois de Carlisle n'étaient guère désireux de le prendre ; mais les soldats, poussés par le sheriff, se jetèrent sur lui, le saisirent et le chargèrent de chaînes, puis l'enfermèrent dans un cachot profond.

Alors le sheriff rendit sa sentence :

« William de Cloudesley, dit-il, tu seras pendu au plus vite, mais un rebelle aussi notable mérite un gibet tout neuf. Tu mourras demain à l'heure de prime. N'espère pas être secouru, les portes de la ville sont closes et ne s'ouvriront qu'après l'exécution. Adam et Clym, tes bons amis, seront sans pouvoir pour te sauver, quand bien même ils amèneraient avec eux mille de leurs pareils, ou même tous les diables de l'enfer ! »

Le lendemain, à l'aurore, le juge fit défendre aux hommes d'armes

qui gardaient les portes de la cité d'ouvrir à quiconque avant que William fût pendu. Puis, il alla à la place du marché et surveilla avec sollicitude la mise en place d'un beau gibet tout neuf, haut comme un arbre, à deux pas du pilori.

Au milieu de la foule qui regardait, un jeune garçon, le porcher communal, s'enquit auprès d'un grave bourgeois du nom du condamné.

« C'est, dit celui-ci, le brave archer William de Cloudesley, qui n'a fait d'autre mal que de tuer les daims du roi. C'est grand dommage qu'on puisse commettre une telle injustice au nom de notre souverain ! »

Or, le garçon, en gardant son troupeau dans les bois, avait souvent rencontré William. Il en avait eu plus d'un bon dîner de venaison et il décida de l'aider dans cette extrémité. Les portes étaient closes et nul ne pouvait sortir ; mais l'enfant se glissa comme un chat le long des murailles jusqu'à une brèche qu'il connaissait et par laquelle, s'aidant des pieds et des mains, il gagna le bas des remparts. Puis, il s'en fut tout courant trouver Adam Bell et Clym auxquels il conta les aventures de la nuit.

Sans perdre de temps à se lamenter, les deux outlaws prirent leurs arcs et leurs flèches et se rendirent aux portes de la cité. Là, ils se couchèrent dans un taillis et se concertèrent, et soudain Clym eut l'idée d'une ruse :

« Faisons semblant, dit-il, d'être des messagers du roi, porteurs de lettres urgentes à l'adresse du juge. Toi, Adam Bell, tu es bon clerc, et tu écriras vite une belle lettre qui servira à leurrer le gardien de la porte, car, certes, ce n'est pas lui qui la lira. Une fois dans la place, nous trouverons bien le moyen d'en sortir. »

Et Adam écrivit la lettre, la plia et la scella, puis l'adressa au juge de Carlisle, après quoi les deux compères frappèrent à coups retentissants sur les massives portes de la cité.

Le sergent d'armes s'en vint, fort irrité, mettre à la raison les importuns. Mais Adam dit d'un ton hautain :

« Ouvrez, au nom du roi. Nous sommes deux messagers exprès, porteurs d'une lettre pour Messire juge. Laissez-nous vite entrer, car nous devons retourner par devers le roi en hâte. »

— Nenni, dit le sergent. Nul n'entrera dans la ville avant que William de Cloudesley soit pendu haut et court.

Alors Clym, qui sentait que le temps pressait, se mit à admonester et à tancer vertement le malheureux garde, le menaçant de le faire lui-même pendre pour injures à un envoyé du roi, brandissant la lettre et le sceau sous son nez, tant et si bien que le pauvre, ôtant son bonnet, s'agenouilla devant le sceau royal et ouvrit les portes toutes grandes. Après quoi, quand il les eut soigneusement refermées, et qu'il eut

retiré des énormes serrures les pesantes clefs, Adam et Clym le terrassèrent et le jetèrent, pieds et poings liés, dans une sombre cellule qui s'ouvrait sous une des tours. Et Adam, passant les clefs dans sa ceinture, dit en riant :

« À cette heure, me voilà gardien des portes de la joyeuse cité de Carlisle. Gageons que depuis trois cents ans elle n'a pas eu de pire gardien. Et maintenant, à la rescousse, les archers de la forêt ! »

Quand ils atteignirent la place du marché, ils se trouvèrent au milieu d'une foule épaisse de gens de tout ordre qui regardaient avec compassion la charrette du bourreau, dans laquelle gisait William, lié de grosses cordes, la hart au col. Et il eût déjà été pendu sans le sheriff, qui voulut que d'abord on prît sa mesure, afin de creuser une tombe à sa taille. C'est pendant cette opération que les yeux aigus de William distinguèrent, parmi les assistants, ses fidèles amis ; l'arc tendu, le doigt guidant la flèche, ils visaient patiemment, l'un le juge, l'autre le sheriff, qui, montés sur leurs chevaux, faisaient une vivante cible. Soudain on entendit vibrer les cordes et siffler les flèches, et le juge et le sheriff coulèrent à bas de leurs montures, ayant chacun dans la poitrine une longue flèche empennée de plume d'oie grise. Tous les assistants refluèrent consternés loin du gibet fatal, et les deux archers bondirent vers leur camarade, tranchèrent ses liens et le mirent sur pieds. Il s'empara de la hache qu'un soldat avait laissé choir dans sa fuite, et les trois compagnons se mirent en devoir de tenir tête à la ville entière.

Le long des rues étroites et resserrées au bout desquelles on voyait les remparts crénelés, entre les maisons à pignons pointus, décorées de figures de saints ou de monstres grimaçants, la bataille continua jusqu'au milieu du jour. Les trois braves, dos à dos, se protégeaient l'un l'autre ; leurs flèches épuisées, Adam et Clym avaient jeté leurs arcs et empoigné leurs épées ; et, pas à pas, ils tiraient vers la grande porte. Mais le maire de Carlisle était survenu en personne, à la tête d'une troupe de bourgeois armés et irrités maintenant contre ceux qui troublaient la paix de la cité. Le brouhaha était assourdissant, les cloches sonnaient à toute volée, les trompettes mugissaient. Les femmes hurlaient et se lamentaient sur leurs morts et, dominant le tout, on entendait le fracas des armes qui s'entrechoquaient. Les forces des trois rebelles diminuaient, quand ils arrivèrent enfin à la grande porte et réussirent à s'y adosser, faisant face à l'ennemi. Alors, la pensée de la liberté qui les attendait de l'autre côté des murailles leur rendit assez de vigueur pour une charge furieuse sur les bourgeois qui s'enfuirent. Ils eurent un moment de répit : Adam en profita pour mettre la clef dans la grosse serrure, ouvrir la porte massive et, après qu'ils l'eurent franchie tous les trois, la refermer d'un grand élan de l'extérieur et à double tour.

Les trois amis, sentant leur plaisante forêt toute proche et leur sécurité reconquise, rirent à gorge déployée, tandis qu'Adam Belle lançait par-dessus la muraille force quolibets aux bourgeois enfermés. Puis, ils regagnèrent leur sûre retraite dans les bois hospitaliers qui leur donnaient la liberté et les aventures.

Or, tandis qu'ils se remémoraient tous les détails de leur équipée, ils entendirent une femme qui, piteusement, se lamentait et des petits enfants qui pleuraient ; et ils aperçurent, en coulant un regard entre les feuilles, la pitoyable Alice qui croyait son mari pendu. Je vous laisse à juger de leur joie et de l'empressement avec lequel Clym et Adam partirent en quête de quelque gibier pour le souper. Le souper fut bientôt prêt et chacun mangea de grand appétit.

Ensuite, pendant qu'ils étaient tous étendus sur l'herbe autour d'un grand feu, William réfléchissant dit :

« J'ai dans l'idée que nous devrions aller jusqu'à Londres et tâcher d'obtenir notre pardon du roi ; mais, à moins que nous ne précédions le messenger qui lui apportera les nouvelles de Carlisle, nous risquons fort d'être pendus. Partons donc au plus tôt : je mettrai ma chère Alice et mes deux cadets dans un couvent ici près ; j'emmène avec moi mon aîné. Si tout va bien, il rapportera de nos nouvelles à sa mère ; sinon, il lui dira mes dernières volontés. Mais je suis sûr de ne jamais périr la hart au cou. »

C'est ainsi que les trois archers et le garçon de sept ans partirent pour Londres, surveillant avec soin les voyageurs qui les dépassaient sur la grand'route, de crainte de se laisser devancer par le porteur de nouvelles.

Arrivés à Londres, ils allèrent tout droit à l'hôtel du roi et, traversant hardiment la cour, ils entrèrent dans la grand'salle, ne prenant garde à qui que ce soit, sans vouloir dire ni ce qu'ils étaient ni ce qu'ils voulaient. En vain les gardes poussèrent des cris d'indignation. En vain l'huissier essaya de les arrêter au passage. Enfin, l'intrépide William daigna lui dire :

« Nous déclarons la vérité sans tromperie. Nous avons été mis hors la loi pour avoir tué les daims des chasses royales ; et nous sommes venus demander au roi une charte de paix et notre grâce, pour les montrer au sheriff de notre comté. »

Le roi, fort intéressé par les nouveaux venus, leur donna audience, et les trois amis, suivis du petit garçon, s'agenouillèrent à ses pieds et implorèrent, à mains tendues, le pardon de leurs offenses. Mais quand le roi eut entendu leurs noms, il jura que des brigands si notoires méritaient bien d'être pendus sans merci et ordonna qu'on les mît aussitôt en prison. Adam Bell eut beau dire qu'ils étaient venus de leur plein gré et ne méritaient pas pareille rigueur, le roi persista dans sa décision.

Par grand bonheur toutefois, la reine était assise auprès du roi et, touchée de compassion, elle dit :

« Sire, ce serait pitié de mettre à mort si vaillants hommes. Quand j'ai quitté mon pays natal pour être votre femme, vous m'avez promis de m'octroyer la première faveur que je vous demanderais. Jusqu'à ce jour, onques ne vous ai rien demandé ; mais maintenant, sire, je vous prie de me donner la vie de ces trois bons archers. »

— Par Dieu ! Madame, vous pourriez obtenir des tours et des villes, des parcs et des forêts et jusqu'à la moitié de mon royaume, et vous vous contentez de telle bagatelle !

— Sire, ce n'est point bagatelle pour moi, et je me porte garant de leur fidélité dorénavant. Donnez-leur une parole de réconfort, car ils sont tout consternés de votre courroux.

Alors le roi sourit en disant :

« Ah ! Dame, vous n'en faites qu'à votre tête, comme toutes les femmes. Prenez ces hommes, puisque vous les voulez. Allez vous laver, camarades, et vous trouverez place à une de nos tables ; peut-être y dînerez-vous à votre gré, même sans pâté de venaison venu des forêts royales ! »

Les trois compagnons firent force révérences et s'assirent avec les gardes à l'une des tables au bout de la salle. Ils étaient encore en train de manger quand un messenger arriva, recru et poussiéreux, et nos trois amis se regardèrent un peu inquiets, car ils connaissaient l'homme, qui venait de Carlisle. Le messenger s'agenouilla aux pieds du roi, et présenta ses lettres missives, disant :

« Sire, vos officiers vous saluent. »

— Ha ! ha ! dit le roi. Comment se porte notre vaillant sheriff ? Et notre juge subtil ?

— Hélas ! Sire, ils sont morts à cette heure, et plus d'un bon soldat ont été avec eux tués par les hardis rebelles, Adam Bell, Clym de la Falaise et William de Cloudesley !

— Comment, dit le roi, en fureur ; par ceux-là mêmes à qui je viens de faire grâce ! Je donnerais volontiers mille livres pour les pouvoir pendre tous trois !

Et sa colère s'accrut en lisant les lettres qui lui disaient comment les trois hommes avaient tenu tête à une ville entière, tué sheriff, juge, maire et combien de bons hommes d'armes, forgé une lettre du roi avec son sceau, pour s'échapper ensuite sans aucun mal. Et le roi ne put soutenir une telle pensée ; et il ordonna à ses archers et à ceux de la reine de s'en aller au champ de tir et là de mettre à l'épreuve l'adresse si vantée des nouveaux venus.

Ceux-ci vérifièrent si les cordes de soie de leurs arcs étaient bien rondes, et regardèrent avec dédain les archers qui tiraient, chacun à son tour. Cloudesley dit bientôt à voix haute :

« Par ma foi ! je suis fatigué de ce jeu d'enfant ! Jamais je n'appellerai un bon archer celui qui a une cible large comme un bouclier. Dans mon pays, nous en avons qui valent la peine de viser, oui-dà ! »

— Préparez donc les vôtres, dit le roi ; et les trois amis allèrent cueillir dans un taillis deux baguettes de coudrier, qu'ils écorcèrent et qu'ils plantèrent, bien blanches et bien luisantes, à douze cents pieds l'une de l'autre ; puis, prenant place près de l'une d'elles, ils dirent :

« Nous autres, nous dirons d'un homme qu'il est bon archer si, placé près d'une des baguettes, il pouvait fendre l'autre en deux. »

— Cela ne se peut, dit le roi ; il y faut trop d'adresse.

— Aisément je le ferai, dit Cloudesley, et, tendant avec soin son bon arc de bois d'if, il lança une flèche qui fendit en deux la baguette de coudrier.

— Voilà qui est merveilleux, dit le roi surpris. Et peux-tu faire de plus grands miracles encore ?

— Oui bien, dit William ; mais c'est un exploit difficile. Toutefois, je le tenterai pour l'honneur des archers de mon pays. Voici ; j'ai un fils qui m'est cher ; il n'a que sept ans ; je l'attacherai à un poteau et placerai sur sa tête une pomme, que je fendrai en deux, à quatre cents pieds de distance, avec une de mes bonnes flèches.

— Par le ciel, dit le roi, c'est une tentative hardie. Fais ce que tu as dit ; sinon, quand même tu n'aurais fait qu'effleurer un cheveu de sa tête, je te pendrai haut et court avec tes deux compagnons.

— Jamais je n'ai manqué à ma parole, dit le forestier en s'inclinant, et il s'apprêta aussitôt pour l'épreuve. Le poteau fut planté en terre et l'enfant lié, la tête tournée de côté, de peur qu'il ne fit un mouvement et ne troublât son père. Puis Cloudesley tâta sa corde, choisit sa plus large flèche et l'ajusta soigneusement.

La foule des spectateurs était haletante d'angoisse et les femmes pleuraient et priaient. Mais Cloudesley ne montrait nulle crainte et, s'adressant au peuple, il dit :

« Bonnes gens, que nul ne bouge, car, pour un coup pareil, un homme a besoin d'une main sûre et d'un cœur ferme. Priez pour moi ! »

Alors, au milieu d'un silence de mort, l'archer tira, et la pomme tomba à terre, partagée en deux moitiés égales. Une clameur assourdissante monta de la foule et le roi dut, à plusieurs reprises, faire signe de la main, avant d'obtenir le silence.

« Que Dieu me préserve, dit-il, de jamais te servir de cible ! Tu seras désormais mon chef forestier dans les forêts du Nord avec de bons gages et le droit de tuer du gibier chaque jour ; et tes deux compagnons entreranno dans ma garde et je me charge de vous tous et de vos familles ! »

Et la gracieuse reine sourit à William ; elle lui octroya une pension et conféra le titre de dame d'honneur des enfants royaux à la belle Alice. Accablés de ces faveurs, les trois archers eurent conscience de leurs offenses et ils allèrent trouver un saint évêque, qui, après avoir ouï leur confession, leur fit faire pénitence et puis leur donna l'absolution. Ils revinrent dans la forêt d'Englewood, dispersèrent la bande des outlaws, et jouirent de la faveur royale jusqu'à la fin de leurs jours.

D'après la très ancienne Ballade populaire, éditée au XVIII^e siècle, par Percy, dans les Reliques de la Poésie anglaise.

Les contes de Cantorbéry comme les raconte Messire Geoffroy Chaucer



LORSQUE le mois d'avril ramène les pluies tièdes, que les brises printanières font croître fleurs et feuilles, que les oiseaux chantent de nouveau et ne dorment plus la nuit tant le printemps les trouble, les gens de nos pays sentent pousser en eux le désir de partir en pèlerinage, et d'aller visiter dans les pays étrangers les reliques des saints. De tous les comtés d'Angleterre il en vient à Cantorbéry s'agenouiller devant le tombeau de saint Thomas-Becket, bienheureux martyr qui, maintes fois, leur est venu en aide lorsqu'ils l'imploraient.

C'est ainsi qu'un jour de printemps je descendis à l'auberge du Tabard pour y passer la nuit, et me mettre en route le lendemain matin pour Cantorbéry. Les chambres étaient nombreuses, les écuries vastes et, avant le coucher du soleil, vingt-neuf pèlerins étaient réunis à souper dans la grand'salle de l'hôtellerie.

Et, pendant que j'en ai le loisir, je vais vous conter quelle était leur condition, du moins à ce qu'il me parut quand je les vis assis autour de la table, ce qu'ils étaient, et comment ils étaient vêtus, et je commencerai, comme il se doit, par le chevalier.

Car il y avait un noble et valeureux chevalier, qui depuis sa jeunesse avait toujours aimé la bravoure et la courtoisie, l'honneur et la vérité. Il s'était vaillamment comporté dans la guerre sainte, et aucun homme n'avait voyagé plus que lui : il était devant Alexandrie quand la ville se rendit, et au siège de Grenade. Il avait chevauché en Prusse et en Russie, et dans tous les pays tant chrétiens que païens ; il s'était battu dans plus de quinze batailles, et dans maints combats singuliers où il avait souventes fois occis son adversaire. On le plaçait toujours au haut bout de la table, tant on honorait sa valeur ; et, bien qu'il fût vaillant et pieux, il était aussi doux dans ses manières qu'une jeune fille, et n'avait jamais tenu de propos discourtois. C'était, en tous points, un parfait chevalier. Quant à son ajustement, il était

confortable, mais sobre ; sa cotte de futaine portait encore la trace de son haubert et de ses voyages ; car il était nouvellement revenu de ses lointaines expéditions, et allait faire un pèlerinage d'actions de grâce.

Avec lui était son fils, un jeune damoiseau de vingt ans environ, à ce que je devinai. Ses cheveux étaient en boucles pressées, sa taille haute et il était vif et vigoureux. Il venait d'être armé chevalier et s'était bien conduit, malgré sa jeunesse, en Flandre, en Artois et en Picardie. Il espérait conquérir ainsi les bonnes grâces de la dame de ses pensées. Il était tout brodé comme une prairie, de fraîches fleurs rouges et blanches. Du matin au soir il chantait et fredonnait ; il était gai comme le mois de mai. Ses manches étaient longues et amples à la mode du jour. Il savait bien monter à cheval et jouter, composer des chansons et danser, et aussi écrire et dessiner. Et il était si amoureux que la nuit il ne dormait pas plus que le rossignol. On le voyait toujours courtois et serviable ; et il tranchait à table devant son père.

Il était accompagné d'un seul homme d'armes, lequel, vêtu d'une cotte et d'un capuchon verts, portait, passée dans sa ceinture, une poignée de flèches empennées de plumes de paon. Il tenait à la main un arc puissant ; d'un côté pendaient son épée et son écu ; de l'autre, une dague ciselée, aiguë et luisante. Sur sa poitrine brillait une boucle d'argent, il avait un cor de chasse : c'était à coup sûr un forestier.

Il y avait aussi une abbesse au sourire simple et timide ; elle ne jurait jamais que par saint Éloi et se nommait Madame Englantine ; elle chantait joliment le service divin et parlait couramment français, d'après l'école de Stratford-at-Bowe, car le français de Paris lui était inconnu. Elle était parfaitement éduquée en tout point et elle avait des façons raffinées ; jamais elle ne laissait un morceau de viande tomber de ses lèvres ; jamais elle ne trempait trop profondément ses doigts dans la sauce ; elle essuyait sa bouche si proprement qu'elle ne laissait pas de trace de graisse dans son gobelet quand elle y buvait. Elle pensait toujours aux belles manières et se donnait beaucoup de peine pour imiter celles de la cour et se comporter avec dignité. Elle était si charitable et si pitoyable qu'elle pleurait à voir seulement une souris prise au piège. Elle avait des petits chiens qu'elle nourrissait de viande rôtie, de lait et de pain blanc ; et elle fondait en larmes si l'un d'entre eux mourait ou si un méchant les frappait d'un bâton, car elle était tout cœur et tout scrupule.

Son manteau était élégant et seyant, sa guimpe bien plissée ; elle portait au bras un chapelet de corail avec une devise ; son nez était droit, ses yeux gris, sa bouche petite et rouge, et son front haut et très large. Une nonne l'accompagnait et trois prêtres, dont l'un était son chapelain.

À côté d'eux était assis un moine, à la face large et empourprée, à la tête chauve et luisante, gras, bien nourri et grand amateur de vénerie.

Ses manches étaient bordées de précieuse fourrure ; une broche d'or ciselé attachait son capuchon sous son menton. Il aurait fait un bon abbé, s'il n'avait trouvé les règles de saint Benoît et de saint Maur bien vieilles et bien étroites, qui veulent empêcher les moines de chasser et de chevaucher, et les obliger à pâlir sur des manuscrits, ou à travailler la terre. Aussi possédait-il des lévriers rapides comme des oiseaux et plus d'un bon cheval dans ses écuries ; celui qu'il montait était brun comme une feuille morte, et il préférait un cygne rôti à tout autre mets.

Un frère prêcheur, nommé Hubert, gaillard et jovial, était le plus beau parleur des quatre ordres mendiants. Il fréquentait familièrement tous les francs tenanciers du pays et toutes les matrones charitables de la ville, et leur faisait cadeau de couteaux et d'épingles dont son capuchon était plein. Il connaissait les tavernes et les hôtelleries de chaque ville, bien mieux que les lépreux et les pauvres mendiants, car, pensait-il, il est messéant qu'un Frère s'encanaille. Il savait extorquer un liard même à la pauvre veuve qui n'avait plus qu'un soulier. Pour mendier, il n'avait pas son pareil.

Plus loin était placé un clerc de l'Université d'Oxford, qui depuis longtemps s'était voué à l'étude de la logique. Son cheval était maigre comme un râteau, et lui-même n'avait pas l'air bien gras, je vous l'assure ; ses joues étaient creuses, et sa physionomie triste. Son manteau était usé jusqu'à la trame, car il n'avait jamais su obtenir de bénéfice. Il préférait avoir à la tête de son lit, vingt livres vêtus de noir et de rouge sur Aristote et sa philosophie, plutôt que de riches vêtements, ou une viole ou un psaltérion. Le peu d'argent qu'il possédait ou que ses amis lui envoyaient, il le dépensait à s'instruire et à acheter des livres, et il priait dévotement pour l'âme de ceux qui l'aidaient à étudier. Jamais il ne disait un mot de plus qu'il ne fallait. Volontiers il apprenait et volontiers il enseignait.

À ses côtés, il y avait un Franklin saxon dont la conquête normande avait respecté les biens et la liberté. Son visage était vermeil, et sa barbe blanche comme une pâquerette. Le matin, il aimait un bon coup de vin et, en digne fils d'Épicure, il était d'avis que c'est dans les plaisirs qu'est la félicité parfaite. Son domaine était vaste et il était un vrai saint Julien pour la contrée. Son pain et sa bière étaient de la meilleure qualité, et sa provision de vin particulièrement choisie. Il y avait toujours à la maison des plats abondants de viande et de poisson grillés. Le manger et le boire étaient à profusion chez lui aussi, et toutes les friandises connues. Il élevait quantité de perdrix grasses, de brèmes et de carpes. Malheur à son cuisinier quand les sauces n'étaient pas épicées et piquantes à point, et les repas prêts à l'heure ! La table était servie tout le long du jour dans la salle. À sa ceinture pendait une escarcelle de soie blanche comme le lait du matin. On

n'avait jamais vu si digne Franklin.

Nous avions même une commère des environs de Bath, qui était, hélas ! un peu sourde. Elle était bon juge en matière de draps et de tissage et surpassait même ceux d'Ypres et de Gand. Dans sa paroisse, elle n'aurait jamais voulu qu'une autre commère allât avant elle à l'offrande ; si cela arrivait, elle en était si courroucée qu'elle en perdait toute charité. Ses coiffes étaient d'étoffe fine, et elles pesaient bien dix livres, celles qu'elle portait le dimanche. Ses bas étaient rouges, bien tirés et bien attachés, et ses souliers souples et neufs. Hardie était sa face et large et haute en couleur. Elle avait conduit cinq maris à l'église. Trois fois elle était allée jusqu'à Jérusalem, et avait franchi mainte rivière lointaine ; elle avait visité Rome et Bologne, le tombeau de Saint Jacques de Compostelle en Galice, et Cologne. C'était une voyageuse expérimentée, elle était bien d'aplomb sur son cheval. Elle était enveloppée d'un vaste manteau, et portait sur la tête un chaperon rouge comme un bouclier ou une targe, et avait aux pieds des éperons brillants. Elle pouvait rire et plaisanter en compagnie comme une dame ayant une vaste expérience.

Il y avait encore un pauvre curé de campagne, riche seulement de saintes pensées et de bonnes œuvres. Il était savant aussi, et prêchait avec joie l'évangile du Christ. Bénin et diligent, souvent sa patience fut mise à l'épreuve par l'adversité. Bien loin de harceler ses paroissiens pour toucher sa dîme, il leur donnait souvent lui-même de sa propre pitance, car il se contentait de peu. Sa paroisse était étendue et les maisons éparses ; néanmoins, il ne manquait jamais, dans la maladie ou le malheur, par la pluie et l'orage, d'aller visiter petits et grands parmi ses ouailles, à pied et le bâton à la main. À son troupeau il donnait ce noble exemple : il agissait d'abord et ne prêchait qu'ensuite. « Car, disait-il, en illustrant les Écritures, si l'or se rouille, qu'advient-il du fer ? Et si un prêtre en qui nous avons confiance est pervers, qui s'étonnera si l'ignorant se damne ? Quelle honte plus grande que de voir le berger perdu et les brebis sauvées ! » Bref, avant de l'enseigner, il se soumettait le premier à la loi du Christ et de ses douze apôtres.

Son frère, un laboureur, ne s'éloignait guère de lui ; il vivait dans la paix et dans la charité, et aimait Dieu par-dessus toute chose.

Après lui venait un homme de loi, sage et avisé ; du moins on pouvait le croire, tant ses paroles étaient prudentes. Et il savait par cœur toutes les lois et coutumes, était capable de réciter toutes les sentences rendues depuis le temps du roi Guillaume. Il chevauchait modestement, en habit de couleur, mais de son accoutrement, je ne dirai rien de plus.

Un gros meunier était à table auprès de lui ; il était court et trapu, fortement charpenté et vigoureux. Sa barbe était rousse comme un

renard et large comme une bêche. Une verrue surmontée d'une touffe de poils rouges ornait une de ses narines, larges et noires ; sa bouche était un vaste four. Il débitait bien des chansons gaillardes et jouait de la cornemuse, et il savait mesurer le blé de manière à faire trois fois son profit. On peut dire qu'il avait un pouce d'or.

Puis venaient deux compères ; un frère convers et un vendeur d'indulgence. Le visage bourgeonné du premier faisait peur aux petits enfants. Il adorait l'ail, l'oignon et aussi le poireau et, quand il avait bu du bon vin rouge, il se mettait à pleurer, et ne parlait plus que latin. Or, il en connaissait bien douze mots appris dans une bulle, mais, vous le savez, une pie peut crier « Margot » aussi clair que le Roi. Il arriva à table couronné de fleurs, une galette au poing en manière de bouclier.

L'autre venait tout droit de la cour de Rome et gardait sur ses genoux une besace bourrée d'indulgences toutes chaudes. Il en tirait parfois un coussin fait, disait-il, d'une robe de la Vierge, et un pan de la voile de saint Pierre. Avec ces reliques et quelques vieux os qu'il transportait dans un gobelet, il gagnait plus d'argent en un jour qu'un honnête curé en deux mois. Il chantait à tue-tête, et était toujours échevelé, car il chevauchait tête nue.

Venaient ensuite un médecin, qui avait toujours à la bouche les noms d'Esculape, d'Hippocrate, et de Gallien, d'Averroës, d'Avicène et de Rufus ; et un marchand qui entretenait chacun de ses heureux marchés, afin que nul ne sût qu'il était perdu de dettes.

Puis étaient assis ensemble un chaussetier, un charpentier, un tisserand, un teinturier et un tapissier, tous flambant neufs, portant la livrée de leur corporation, et chacun digne d'être prévôt en la maison commune.

Il y avait encore un cuisinier et un frère économe, un intendant et moi-même, qui, vingt-neuvième, complétais la compagnie des pèlerins.

Notre hôte nous fit bonne chère, nous servit à souper de son meilleur vin, et, tout joyeux de voir si nombreux convives, dit : « Dieu vous garde, messires, et que le bienheureux martyr vous accorde ses grâces ! Mon cœur se réjouit de vous voir, et, à vous parler franc, jamais je ne vis si digne compagnie assemblée en mon auberge du Tabard. Or bien, écoutez-moi ; si vous y consentez, je vous enseignerai comment vous divertir pendant votre voyage, sans qu'il vous en coûte rien. Ceux qui le veulent, qu'ils lèvent la main. »

Or, l'hôte était un grand et gros gaillard, à la mine réjouie, à l'œil émerillonné. Il était beau parleur avec des manières bien apprises et s'entendait mieux que personne à persuader, circonvenir, calmer, ou intimider suivant les cas. Tous ceux qui étaient là, égayés par un bon souper et le vin rouge de l'auberge, mis en belle humeur par la large

face colorée de l'hôte, levèrent la main d'un même geste en signe d'assentiment.

« Voici donc mon projet, reprit-il. Il n'y a ni confort ni joie à chevaucher tout seul, muet comme une pierre. Pourquoi ne feriez-vous pas route tous ensemble demain ? Et pour raccourcir le chemin, chacun contera deux histoires entre Londres et Cantorbéry, et deux autres au retour. Et je propose que le mieux disant de vous ait, au retour en cette hôtellerie du Tabard, un souper aux frais des autres. Moi-même, je chevaucherai avec vous jusqu'au Saint Tombeau et vous servirai de guide et d'arbitre. Et quiconque récusera mon jugement paiera toutes les dépenses que nous ferons en chemin. Si vous agréez qu'il en soit ainsi, dites-le, et je m'apprêterai pour partir demain au point de jour. »

Tous l'acclamèrent et l'acceptèrent comme juge. On convint du menu pour le soir du retour, et, après avoir bu un dernier coup de vin, chacun s'en fut coucher sans plus tarder.

À l'aube, notre hôte nous éveilla tous et nous assembla en troupe ; puis, quand il eut donné le signal du départ, nous sortîmes de l'auberge au pas de nos chevaux et allâmes ainsi jusqu'à la Fontaine Saint-Georges. Là, nous fîmes halte et notre chef parla ainsi : « Souvenez-vous que celui qui regimbe paiera la dépense commune ! Et maintenant tirons à la courte paille, pour savoir qui doit commencer. Approchez, Sire Chevalier, et vous, Madame l'Abbesse, et vous aussi, Messire Clerc, laissez là votre savoir et votre silence, et tirons tous ! »

Chacun ayant obéi, le sort désigna le chevalier, de quoi tous furent contents ; ce que voyant, il dit : « Puisque c'est à moi de commencer le jeu, que Dieu nous fasse grâce, avançons et écoutez-moi tous ! »

Et il conta le conte de Palémon et d'Arcite, les deux chevaliers athéniens, de la cour du duc Thésée, tous deux amis d'enfance et s'aimant chèrement, et qui devinrent amoureux de la belle Émilie, sœur d'Hippolyte, reine des Amazones. Il dit comment, après bien des traverses et des scrupules, Arcite mourut de malemort au moment d'épouser la belle, et la légua à son ami Palémon avec lequel elle vécut longtemps, heureuse et respectée. L'histoire était pleine de beaux faits d'armes, de joutes et de tournois, de tourelles, de cachots et de jardins, et tous les pèlerins dirent que c'était un noble conte et digne d'être retenu.

Alors l'hôte invita le moine à égaler le chevalier, mais fut interrompu par le meunier, tout pâle à force d'avoir bu et qui se tenait à cheval avec peine. Il avait perdu son bonnet et son chaperon et criait d'une voix de Pilate, jurait par les armes, par le sang et les ossements, et n'avait plus aucune courtoisie.

« Moi aussi, je puis conter une noble histoire et qui surpassera celle

de messire le chevalier. Et je la dirai, ou sinon j'irai tout seul mon chemin. »

L'hôte, voyant qu'il était ivre, lui disait avec douceur : « Robin mon frère, tais-toi. Laisse parler tes maîtres. » Mais l'autre continuant à brailler, il fallut bien qu'on l'écoutât, et, après avoir protesté que seule était coupable la bière de Southwark, il narra l'aventure du Charpentier d'Oxford, et des méchants tours que lui joua sa femme, aidée d'un clerc qui ne valait grand'chose. Et, encore que l'histoire fut un peu vive, tous les pèlerins s'en réjouirent fort, sauf Oswald, l'intendant, qui, charpentier de son métier, voulut prendre la défense de sa corporation et, au mépris de l'ordre établi par l'hôte, prit la parole pour montrer un meunier dupé, trompé et volé ; puis il conclut en s'adjugeant la victoire.

Le soleil était haut sur l'horizon et notre hôte connut par là que la quatrième partie du jour était déjà écoulée. Aussi, après un petit discours sur la fuite du temps et les dangers de l'oisiveté, il invita l'homme de loi à parler à son tour.

On connut bien alors que, s'il était expert ès lois et coutumes, il ne l'était pas moins en chroniques anciennes, car il narra la touchante histoire de la belle Constance, fille de l'empereur de Rome. Bien qu'elle fut chrétienne, elle dut épouser le sultan de Syrie, serviteur de Mahomet ; avant la fin du banquet des noces, la cruelle sultane empoisonna son fils et jeta l'épousée dans une nef sans gouvernail qui vogua des années sur les mers de la Grèce, franchit les détroits du Maroc, fut chassée par la tempête à travers nos mers sauvages, et s'échoua enfin au pied d'un château fort que je ne puis nommer, bien loin au nord, dans le Northumberland. Recueilli par le connétable et par Hermengilde son épouse, elle leur fit connaître la douce loi du Christ. Mais le plus bel endroit de cette histoire, c'est le miracle qui confondit le perfide chevalier par lequel Constance fut accusée d'avoir mis à mort sa protectrice Hermengilde. Contraint de jurer sur un évangile écrit en vieille langue bretonne, il fut puni de son faux serment par une main divine qui le frappa à la nuque et le fit tomber comme une pierre. Alors Alla, roi de Northumberland, punit le parjure, se convertit aussi, et épousa Constance dont le fils Maurice fut plus tard empereur à Rome, où il fit grand honneur à l'Église du Christ et aussi à son pays natal, la joyeuse Angleterre.

Lors, parla le matelot ; mais j'ai oublié son histoire. Je me souviens seulement qu'à la fin notre hôte dit courtoisement à Madame Englantine : « Madame l'Abbesse, nous ferez-vous la grâce et ne vous déplaira-t-il pas de nous dire présentement un conte, à condition toutefois que vous le vouliez bien ?

« Bien volontiers », dit-elle ; et elle invoqua dévotement Notre Seigneur, et Madame la Vierge et les Saints du paradis, et s'excusa sur

son indignité. Après quoi elle conta l'histoire du jeune Hugues de Lincoln, si méchamment mis à mort par les Juifs. C'était le fils d'une pauvre veuve ; il avait sept ans ; chaque matin, en allant à l'école, il suivait la rue Judaïque, ouverte aux deux bouts, bien que traversant le Ghetto, et il scandalisait les Juifs en chantant tout le long du chemin « *O alma redemptoris mater* » qu'il avait appris en l'honneur de Notre-Dame. Un jour il ne rentra pas à la maison, et toute la nuit sa mère éplorée l'attendit en vain. Au matin, elle le chercha de tous côtés et demanda piteusement si les Juifs l'avaient aperçu. Et tous disaient non. Mais, par la grâce de Dieu, on entendit une voix claire qui chantait du fond d'une citerne « *O alma redemptoris mater* », et tout le voisinage en résonnait. On fit quérir le prévôt qui, après enquête, découvrit que les maudits l'avaient égorgé et jeté là. On le tira de la citerne et on le porta en procession jusqu'à la cathédrale, cependant que les Juifs étaient mis à mort avec ignominie. Après quoi l'enfant rendit l'esprit, ayant chanté, malgré sa gorge coupée, pendant de longues heures, les louanges de la mère du Christ. « Petit Hugues de Lincoln, qui êtes depuis peu en Paradis, priez pour nous, pauvres pécheurs, que Dieu dans sa miséricorde nous fasse grâce à tous qui chantons les louanges de sa mère Marie. Ainsi soit-il. »

Quand Madame Englantine acheva cette pieuse légende, tous les pèlerins restèrent si recueillis que ce fut merveille de les voir. Mais l'hôte se remit bientôt et, se tournant vers moi, me dit :

« Quel homme es-tu donc, toi ? tu as l'air de quêter un lièvre, car je te vois les yeux baissés vers la terre. Lève la tête, et laisse cet air marri. Voyez, beaux sires, la jolie poupée qu'il ferait ; il est, vers la ceinture, de même corpulence que moi : ainsi donc, faites-lui place ; puisque d'autres ont parlé, conte-nous quelque chose à ton tour.

— Notre hôte, lui dis-je, de conte je n'en sais point. Mais je pourrai réciter une belle rime que j'appris au temps jadis.

Et je récitai aussitôt une belle rime, par ma foi, celle de Sire Thopas, écrite dans le style ancien et toute pleine des belles aventures du chevalier qui aurait voulu être aimé d'une fée. À dire vrai, les vers étaient courts, et si scandés, que mon débit les rendait un peu monotones ; si bien qu'après que j'eus parlé cinq quarts d'heure sans avancer mon histoire, notre hôte m'interrompt en criant soudain :

« Pour l'amour de Dieu, cesse tout ceci ; car je suis excédé de cette sottise ! »

— Pourquoi, lui dis-je, m'arrêtes-tu plutôt qu'un autre ? D'ailleurs c'est là la seule rime que je connaisse.

— Eh bien, dit l'hôte, tais-toi tout à fait, car tu as gaspillé tout notre temps ; ou, si tu veux parler, dis-nous, à tout le moins, quelque bonne prose dans laquelle nous aurons à recueillir de la juste doctrine et de belles sentences !

C'est ainsi que je contai l'histoire morale et vertueuse de Mélébée et de sa femme Prudence, ainsi que de leur fille Sophie, modèles d'humilité, de bénignité et de toutes les vertus chrétiennes ; et l'histoire était languette et, par ma foi, peu plaisante. Et, à la fin, l'hôte regretta fort que sa femme ne l'eût pas entendue. Elle était, à en croire son mari, d'un caractère emporté et soudain avec ses suivantes, et elle accusait parfois son époux de n'être bon qu'à prendre la quenouille et à filer, le disant incapable de faire respecter dans la paroisse ses droits et prérogatives.

Ensuite de quoi, il invita le Moine à parler à son tour. Lui, au moins, nous apprit qu'il avait plus de cent volumes dans sa cellule et qu'il pourrait aisément nous conter deux ou trois histoires au lieu d'une. Il nous le fit bien voir, car il nous narra la vie lamentable de tous ceux de haute condition qui sont tombés dans l'adversité, commençant par Lucifer, Adam et Samson pour finir par Alexandre, Jules César et Crésus, en passant par Zénobie, Balthazar, Néron, et quelques autres dont je ne vous ferai long conte.

Aussi bien le chevalier l'arrêta, pour la raison que la chute de tant de puissants et de riches l'attristait. Notre hôte avait pensé s'endormir, mais les grelots qui tintaient à la bride du moine, et la boue de la route qui rendait la marche difficile, l'avaient tenu éveillé, quoi qu'il en eût. Il pria courtoisement le conteur de changer de ton et de sujet, et de nous débiter quelque histoire de chasse. Le Moine, vexé, céda la parole à un autre pèlerin, et ce fût le chapelain de Madame l'Abbesse qui nous dit aussitôt les aventures de Chantecler le Coq et de Dame Pertelote son épouse favorite, et comment il échappa par ruse et malice à Sire Renard ; car, tout aussi bien que Joseph, fils de Jacob, ou que Crésus, roi de Lydie, ou qu'Andromaque, épouse d'Hector, il avait été averti par un songe du danger qu'il courait. Et nous nous réjouîmes fort des savants discours de Chantecler et du tableau de la basse-cour, comparée tour à tour à Ilion quand Pyrrhus saisit le vieux Priam par sa barbe pour le mettre à mort, à Carthage incendiée par les Romains quand l'épouse d'Asdrubal se lança dans le Brasier, et à Rome quand Néron bouta le feu à la ville et en fit un immense brasier.

« Messire Clerc, dit notre hôte en s'adressant au clerc d'Oxford, vous chevauchez coi et tranquille comme une jeune épousée qu'on mène à l'église. De tout aujourd'hui je n'ai entendu une parole tomber de votre bouche. Allons ! comme le dit Salomon, chaque chose à sa saison. Ce n'est pas maintenant le temps de méditer. Faites-nous, je vous prie, quelque joyeux récit, mais pour Dieu ! ne prêchez pas, comme le font les frères en carême, pour nous faire pleurer sur nos péchés passés !

— Messire l'Hôte, dit benoîtement celui d'Oxford, je vous obéirai et vous dirai une histoire que j'ai apprise d'un clerc de Padoue, nommé

François Pétrarque, maintenant mort et cloué dans son cercueil, et que Dieu donne le repos à son âme. C'est la vie de Griselda, qui, toute fille de vilain qu'elle était, fut épousée pour sa beauté et sa douceur par le très noble et très puissant marquis de Saluces. Mais celui-ci était soupçonneux et jaloux, et il voulut mettre à l'épreuve la vertu et la patience de sa femme. Il lui enleva premièrement sa fille, puis son fils, et lui fit croire qu'ils avaient été mis à mort. Griselda se soumit. Puis il lui reprocha durement sa basse naissance et prétendit la répudier et la renvoyer à sa cabane. Griselda s'inclina, baisa la main de son seigneur et maître, et partit, vêtue de la méchante robe grise de sa jeunesse. Le cruel alla jusqu'à la mander au palais, afin, disait-il, qu'elle surveillât les apprêts d'une fête solennelle, car il devait recevoir en grande pompe une nouvelle épouse, jeune celle-là, et riche et bien née. Humble et docile, Griselda ne prononça pas une plainte ; elle obéit encore à cette exigence monstrueuse. Enfin convaincu et attendri, le marquis de Saluces lui rendit ses deux enfants grandis loin d'elle, et aussi sa place au palais, et ses bijoux, et ses atours. Et par devers moi je pensai que bien fol serait celui qui voudrait éprouver son épouse comme Gautier marquis de Saluces avait fait de la sienne, car Griselda est morte et sa patience aussi, et toutes deux sont enterrées en Italie.

Et maintenant, je ne saurais vous dire comment la commère de Bath tint son rôle de conteuse, car trop y faudrait de raisons et de paroles. À peine eut-elle commencé à parler, qu'elle nous entretint des noces de Cana, de la sainteté du mariage, des cinq maris qu'elle avait épousés, de son intention d'en trouver un sixième, étant, prétendait-elle, à la fleur de son âge. Suivirent maints détails sur ses divers époux dont trois étaient bons et deux mauvais ; comment deux d'entre eux étaient riches et généreux et ne manquaient jamais de lui rapporter des présents de la foire, comment un autre était jaloux, un autre encore, coléreux et la battait ; c'était celui qu'elle préférait. Tant et si bien que le frère se prit à rire en disant : « Par ma foi, Dame, que voilà un long préambule à votre conte ! » Lors l'économe, qui s'amusait fort, chercha querelle au frère pour avoir interrompu la commère et l'hôte dut leur faire grand'honte afin de permettre à celle-ci de nous dire une belle histoire de la cour du roi Arthur.

Mais il sied au conteur qui veut plaire d'éviter les trop longs récits. Aussi point ne vous répéterai le dévot sermon du curé de campagne ni les propos des autres pèlerins, leurs dits et leurs paroles, tandis que nous chevauchions le long de la route qui nous menait au saint tombeau de Messire Thomas Becket à Cantorbéry.

Et ici s'arrêtent les Contes de Cantorbéry, car Messire Geoffroy Chaucer n'a pas eu le temps d'en écrire davantage.

